



CÉCILE DE TORMAY

LA VIEILLE MAISON

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE HONGROISE

Traduit par Paul-Eugène RÉGNIER

Introduction de Jérôme THARAUD

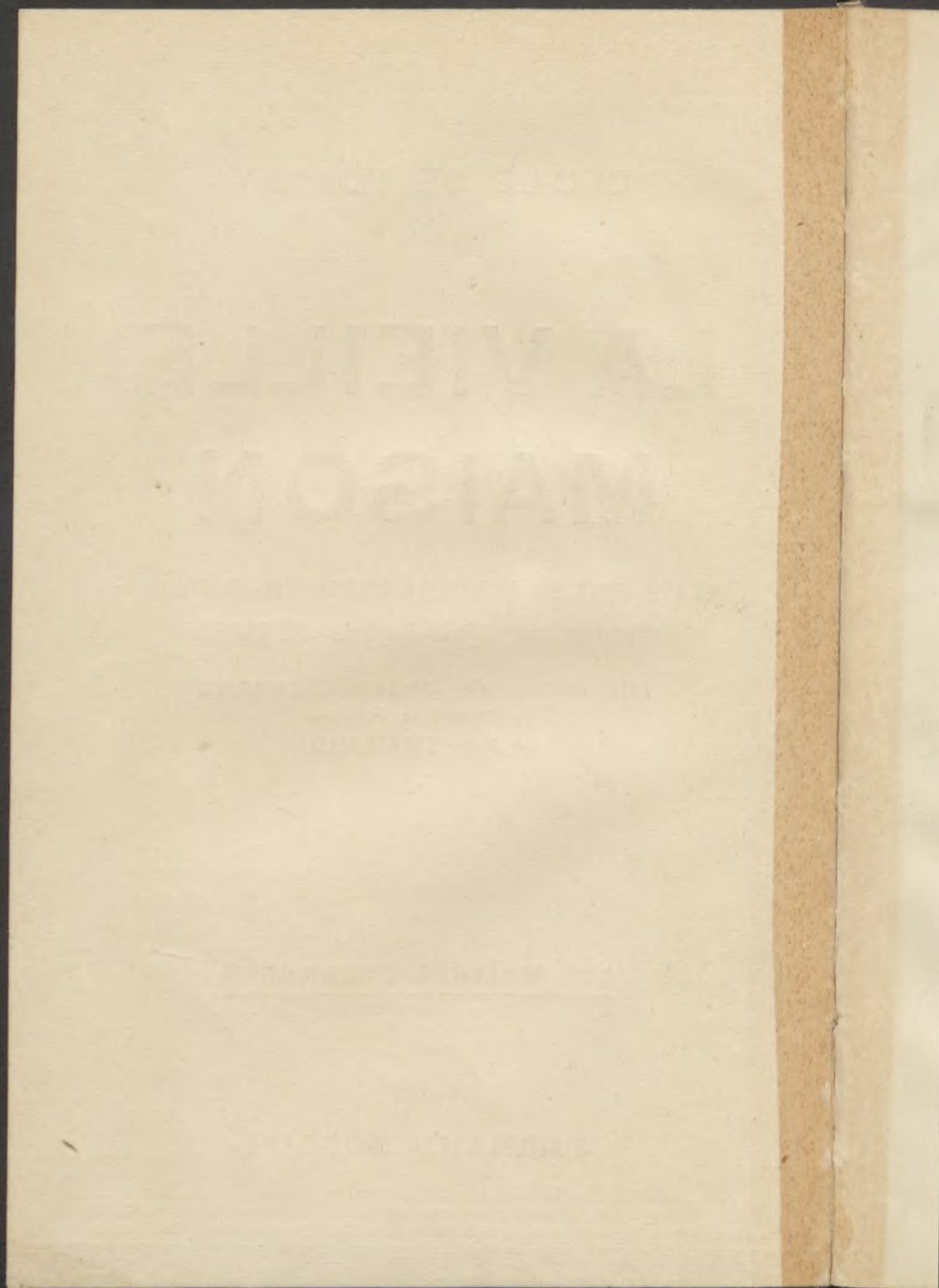
de l'Académie française

et Jean THARAUD

LES MAÎTRES ÉTRANGERS

PARIS

FERNAND SORLOT



LA VIEILLE MAISON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

AU PAYS DES PIERRES.

Préface et traduction de Marcelle Tinayre et A. Guérin. (Chez Calmann-Lévy (1914).

LE LIVRE PROSCRIT.

Préface, introduction et traduction de Marcelle Tinayre et Paul-Eugène Régnier. (Chez Plon-Nourrit et C^{ie} (1925).

CÉCILE DE TORMAY


LA VIEILLE MAISON

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE HONGROISE
TRADUIT PAR PAUL-EUGÈNE RÉGNIER
INTRODUCTION DE JÉRÔME THARAUD
de l'Académie Française
et JEAN THARAUD

LES MAÎTRES ÉTRANGERS

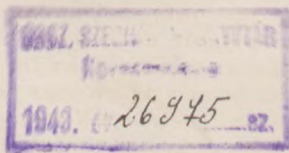
FERNAND SORLOT
7, Rue Servandoni - PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :
10 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 10.

N° 



146110



Tous droits réservés.
Copyright 1942, by Fernand Sorlot.

INTRODUCTION

Cécile de Tormay appartenait (elle est morte il y a quelques années) (1) à cette petite noblesse qu'on appelle là-bas d'un nom anglais, la Gentry, qui forma longtemps et qui forme encore, avec la classe paysanne, dont elle se distingue à peine, l'armature sociale de la Hongrie. Dans ses veines se mêlaient le sang magyar et germanique. Et même il y entraient quelques gouttes de sang français par une lointaine aïeule qui avait, au XVIII^e siècle, épousé un Tormay.

Elle fut élevée à Budapest au collège aristocratique des Dames Anglaises (qui, d'ailleurs, n'avaient d'anglais que le nom) ; mais sa vraie, sa profonde formation se fit en province, à la campagne, dans la maison de ses parents. Là, elle entendit les voix qui donnent à son œuvre cet accent de poésie qui l'apparente aux Grazia Neledda, aux Eliott, aux sœurs Brontë, aux Selma Lagerlof, avec toutes les différences, pourtant, qui séparent des pays aussi éloignés les uns des autres que la Sardaigne, l'Ecosse, la Suède et la Hongrie : cette poésie de l'Alföld, l'immense plaine de blé, qui, elle-même, ne ressemble pas à celle de la puszta, les vastes espaces incultes, parsemés de marécages, où errent à l'aventure, sous la garde de bergers et de pâtres, qui ont gardé leurs mœurs anciennes, les troupeaux de bœufs et de moutons, les bandes de chevaux presque sauvages, qu'a chantés le grand poète des Magyars, Petöfi.

Près de son père qui, pour n'avoir écrit que des ouvrages d'agronomie, n'en était pas moins un excellent écrivain, elle reçut des conseils que ne saurait donner

(1) Elle était née en 1876 et mourut en 1937.

la plus belle nature du monde ; elle apprit qu'il y a des dons intellectuels qui risquent de demeurer stériles s'ils ne sont pas développés par l'application réfléchie et la connaissance de certains secrets qui ne se découvrent pas en été, dans le vent qui passe sur les moissons, mais seulement dans ces livres qu'elle trouvait, bien rangés à leur place, dans la bibliothèque du château familial.

La nature, les causeries avec son père, les livres de toutes sortes et de tous pays (les Hongrois apprennent les langues étrangères avec autant de facilité que les Slaves, et les ouvrages français, anglais, allemands, et même russes, voisinent chez eux presque toujours dans une société amicale), eurent, je pense, plus d'influence sur l'âme de l'enfant que les vénérables dames anglaises qui dressaient aux bonnes idées et aux bonnes façons les jeunes filles de la noblesse et de la haute bourgeoisie.

Blonde, frêle, les yeux bleus, une lourde masse de cheveux retombant sur la nuque, Cécile de Tormay faisait penser à ces figures préraphaélites que Bune-Jones et Rossetti avaient mises à la mode, ou bien encore à ces types féminins, flottant entre le rêve et la vie, que Gabriel d'Annunzio venait de peindre dans ses Vierges aux rochers.

D'Annunzio est aujourd'hui une gloire un peu fanée. Mais alors, entre 1900 et 1910, dans ces années où Cécile entra dans la vie littéraire, par toute l'Europe, en Hongrie plus qu'ailleurs, peut-être (depuis les princes de la maison d'Anjou, et même avant, la civilisation italienne n'a jamais cessé d'exercer un vif attrait sur les Magyars), ses romans, d'un art un peu livresque, enflammaient l'imagination des jeunes écrivains de Budapest. Elle fut séduite, elle aussi. Et comment ne l'eût-elle pas été ? L'Italien ne murmurait-il pas, dans une langue enchanteresse, tous les mots d'une espérance vague, indéfinie, qui font rêver les jeunes filles à leur sortie du couvent ?

Je ne sais dans quelles circonstances elle entra en relations avec le poète. Sans doute lui écrivit-elle pour lui dire son admiration, et d'Annunzio lui répondit. Il fut le premier auteur étranger à s'intéresser à son

œuvre. Ce qui n'est pas étonnant, car il avait des antennes subtiles pour découvrir le talent, et il n'était jamais long à expédier des louanges qui, pour être ordinairement un peu forcées, n'en étaient pas moins la preuve de sa générosité. Il jeta sur la jeune femme inconnue (en dehors de son pays natal) les premiers feux d'une gloire plus étendue, et par la suite, après l'autre guerre, il lui donna une marque de son amitié et de son estime : il traduisit, ou du moins imprima le sceau de sa virtuosité (car il ne savait pas le hongrois) sur un des récits qui composent le volume de nouvelles intitulé : *Figures de cire*.

En France, l'introductrice de Cécile de Tormay fut Marcelle Tinayre, son amie, qui la reçut à Paris, lui fit connaître quelques-uns de nos écrivains, collabora (comme d'Annunzio) à la présentation de deux de ses ouvrages et lui consacra l'étude la plus complète et la plus pénétrante qui ait paru chez nous, jusqu'ici.

J'aurais pu connaître, moi aussi, Cécile de Tormay, car nous sommes sensiblement contemporains (elle, de quelques années plus jeune que moi), lorsque j'étais lecteur à l'Université de Budapest, aux environs de 1900. Elle venait de sortir du couvent, et comme moi, dans le même temps, cherchait sa voie littéraire. Mais nous étions parfaitement inconnus, et nul hasard, nul bon génie ne nous rapprocha dans les maisons amies où nous fréquentions, l'un et l'autre.

J'aurais pu la rencontrer encore, après la guerre, quand je me rendais en Hongrie y recueillir les éléments de mon enquête sur Bela Kun et la révolution communiste. Cette rencontre m'eût été d'autant plus précieuse qu'elle venait de vivre les jours terribles de cette révolution, fugitive, pourchassée de refuge en refuge, toujours sous la menace de l'arrestation et de la mort. Mais, cette fois encore, nul bon génie ne me servit. Je ne devais jamais voir le pur visage passionné de celle qui écrivit sur la bande sinistre, terreur de la Hongrie pendant deux mois, un chef-d'œuvre où l'émotion qui fait trembler sa main ne trouble jamais la claire vue de ce qui se passe sous ses yeux.

Ce livre vengeur, un volume de nouvelles, deux grands romans (le troisième volume du triptyque ne fut jamais écrit), un roman historique inachevé : Le Messager des aïeux, qui a pour sujet l'invasion de la Hongrie par les Tartares au XIII^e siècle, douze ouvrages au total, forment le bagage avec lequel Cécile de Tormay se présente à la postérité ; grâce à vous, mon cher Régnier, à votre piété, à votre fidélité attentive, Cécile vient d'entrer chez nous dans un cercle d'admiration affectueuse par un chemin inverse de celui que suivit son aïeule, quand elle abandonna le Paris de Louis XV pour unir son destin à celui d'un hobereau magyar.

Jérôme et Jean THARAUD.

I

C'était le soir. L'hiver tombait en flocons blancs. A travers la neige, de grands peupliers avançaient au-devant de la voiture. Dénudés, ils passaient comme des fantômes, sur la plaine immobile. Derrière eux émergeaient des montagnes blanches. Des toits de maisons, des clochers surgissaient. De petits carrés de lumière s'allumaient çà et là.

Il faisait nuit, lorsque la voiture arriva aux portes de Pesth. Derrière la grille, deux guérites, deux capuches de glace, enfoncées dans la neige, montaient la garde. Le cocher, faisant un porte-voix de ses mains, les héla. Une voix endormie répondit et, dans le trou noir des guérites, les plumets blancs des shakos s'agitèrent. De la cabane du garde-barrière, un trait de lumière surgit, suivi d'un carabinier qui s'approcha lentement de la voiture.

C'était une berline haute sur roues, peinte en deux couleurs ; la partie supérieure en vert sombre, la caisse et les roues en jaune citron. En haut, de chaque côté du siège étroit, brillaient deux petites lanternes. Leur lueur s'étalait sur la croupe des chevaux. Le corps des animaux fumait sous le froid.

Le garde leva sa lanterne. Au contact brutal de la lumière, la glace de la portière tressaillit et s'abaissa. Une vigoureuse tête blanche apparut dans le cadre vide. Deux yeux fixes et calmes plongèrent dans ceux du garde. L'homme recula, ses épaules se courbèrent humblement.

« La voiture des Ulwing !... » Il ouvrit la barrière. Dans les guérites, les deux gardes civiques se mirent au port d'armes.

— Passez !...

La lueur des lanternes avançait en tâtonnant sur des palissades irrégulières et sur des terrains vagues. Puis, un grand marché abandonné, un mur d'église. Le long des rues tortueuses, des maisons sans lumière étaient tapies parmi des trous. Accroupies, elles se taisaient dans les ténèbres, les yeux clos. Bientôt, les habitations devinrent plus grandes, mais les rues restaient désertes. Pourtant, devant le palais du prince Grassalkovitch, un garde solitaire piétinait dans la neige. Il tenait une perche au haut de laquelle se balançait une lanterne de fer. Au-dessus de lui, l'ombre de sa hallebarde s'agitait sur le mur, semblable à quelque bête noire, cabrée.

De la tour de l'Hôtel de Ville, une voix fatiguée cria dans la grande nuit silencieuse :

— Loué soit Notre-Seigneur Jésus !...

C'était le veilleur de nuit qui, là-haut, manifestait sa vigilance.

De nouveau, la ville se tut. La neige tombait paisiblement entre les vieux toits monumentaux. Sous les gouttières saillantes, les rues surgissaient de tous côtés, de guingois, soupçonneuses et méfiantes comme des conspirateurs. A leur jonction, elles formaient une place biscornue. Au centre, l'eau de la Fontaine des Servites dégoulinait, glacée. On eût dit, dans l'obscurité, une voix hésitante qui priait devant l'église.

A une maison du coin, une seule lanterne pendait

sur la rue, accrochée à un bras de fer. Sa chaîne grinçait doucement, chaque fois que le vent l'agitait, et sa lueur tombait sur le mur, si rabougrie qu'elle eût tenu dans la main d'un enfant. Au milieu de la place du Nouveau-Marché, une autre lampe solitaire. Sa lumière fumeuse, captive des épais flocons, ne parvenait pas jusqu'au sol.

Christophe Ulwing rentra le menton dans son carrick à six collets. Le calendrier marquait la pleine lune. En semblable occurrence, la municipalité économisait l'huile à brûler... à qui la faute si le ciel ne se réglait pas sur le calendrier et laissait la ville dans l'obscurité ! D'ailleurs, les bons bourgeois n'avaient qu'à rester chez eux à pareille heure.

Deux lampes !... et encore superflues !

Pesth, la vieille petite ville hongroise, dormait déjà, et Christophe Ulwing eut l'impression qu'il en était toujours ainsi, même pendant le jour, et que lui seul veillait dans cette cité.

Il leva la tête : on atteignait déjà le faubourg Léopold. Le pavage, qui imprimait de petits cahots à la voiture, cessa. Les roues s'enfonçaient plus mollement dans la terre inégale. Le vent du Danube s'engouffra dans la crinière des chevaux.

Soudain, le silence s'emplit d'un profond et large bruissement. Entre les rives endormies, dans les épaisses ténèbres, le grand fleuve passait et se renouvelait comme la vie invisible.

Au delà, les montagnes de Bude se groupaient en masses blanches. Du côté de Pesth, entre le fleuve et la ville, s'étendait un grand espace plat. Dans cette plaine blanche, la maison de Christophe Ulwing s'élevait, isolée. Depuis plus de trente ans, les Pestois l'appelaient la « Maison Neuve ». Quand on la construisit, ce fut un événement. Le dimanche, les bourgeois de la cité s'y rendaient en excursion. Ils l'examinaient, se

concertaient en hochant la tête et n'arrivaient pas à comprendre pourquoi l'entrepreneur de constructions Ulwing bâtissait sa maison là-bas, dans les dunes, alors qu'il y avait encore tant de terrains vides dans les belles rues étroites de la cité. Mais lui, suivait son idée et n'en aimait que mieux sa maison. Elle était faite de sa pensée, de son travail, de ses briques. Elle était toute à lui. Et pourtant, autrefois...

Pendant que Christophe Ulwing écoutait inconsciemment le bruit du Danube, son passé lointain et muet envahit son âme. Il pensa aux anciens Ulwing qui avaient vécu dans les grandes et sombres forêts d'Allemagne. C'étaient des bûcherons ; le Danube les appela et ils descendirent le long de ses rives. Ils acquirent le droit de cité dans une petite ville allemande. Ils devinrent charpentiers et forgerons. Ils travaillaient le chêne et le fer, des matières simples et pures, et ils devinrent semblables à elles, honnêtes et forts. Puis, l'un d'eux émigra en Hongrie. Il s'établit à Presbourg et se fit admettre dans la corporation des orfèvres. Il travaillait l'or émaillé et l'ivoire. Sa main se fit plus légère, sa vue plus affinée que celle des anciens. C'était déjà un artiste... Christophe Ulwing songea à celui-là qui était son père et avait laissé deux fils : lui et son frère Sébastien. Et lorsque la maison paternelle fut vide, quelque chose les appela, eux aussi, comme leurs ancêtres. Ils quittèrent Presbourg et suivirent la rive du Danube. Ils allaient en aval, pauvres et orphelins.

Depuis lors, bien des années s'étaient écoulées, bien des choses avaient changé.

Christophe Ulwing tira sa tabatière. C'était l'œuvre de son père et son seul héritage. Il la frappa délicatement de ses deux doigts. Et, la replongeant dans sa poche, il se pencha par la portière.

On commençait à distinguer nettement la maison, son double toit abrupt, sa façade trapue à un seul étage,

ses fenêtres à petits carreaux, et, dans le mur jaune, la porte massive de chêne, surmontée d'un encoorbellement cintré semblable à un grisonnant sourcil de pierre. Deux urnes en terminaient l'arc et deux cariatides encadraient le porche. Toutes les saillies et tous les renforcements de la maison étaient adoucis et blanchis par la neige.

De l'intérieur, on avait aperçu la voiture. Une lueur passa rapide derrière les fenêtres de l'étage. Quelqu'un courait avec une bougie le long des chambres. La grande porte de chêne s'ouvrit. Les roues cahotèrent, le coffre de voyage heurta l'arrière de la berline et les cariatides jetèrent un rapide coup d'œil dans la voiture. Les fers des chevaux et le bruit des roues grondèrent comme le tonnerre sous la voûte.

Le domestique abaissa le marchepied.

En haut de l'escalier se tenait un jeune homme, élevant une bougie à bras tendu. La lumière tombait d'aplomb sur son abondante chevelure blonde. Son visage restait dans l'ombre.

— Bonsoir, Jean-Hubert ! cria Christophe Ulwing à son fils.

Sa voix sonnait profonde et brève comme un marteau frappant l'acier.

— Comment vont les enfants ?

Il se retourna vivement. Ce mouvement fit flotter sur ses épaules tous les cols de son carrick couleur tabac.

— Florian, appelle Fügen, vite !

La large figure bienveillante du domestique sortit de l'ombre.

— Monsieur le comptable a attendu longtemps...

Ulwing fronça les sourcils.

— Tout le monde dort donc dans cette ville ?

— Mais pas du tout, pas du tout, je ne dors pas ! Et Auguste Fügen montait rapidement l'escalier. Il se

hâtait toujours, la respiration courte. Il tenait la tête penchée, comme s'il prêtait l'oreille.

Christophe Ulwing le frappa sur l'épaule.

— Je regrette, Füger, mais, pour moi, le jour dure autant qu'il y a du travail.

Jean-Hubert alla au-devant d'eux. Il portait une redingote vert bouteille. Son gilet et sa culotte étaient de nankin jaune paille. Sur son col exagérément haut, la cravate impeccable s'enroulait deux fois. Il s'inclina avec déférence et baisa la main de son père. Il lui ressemblait, quoique de taille moins élevée, les yeux plus clairs, le visage plus mou.

Derrière eux, une jupe frôla les carreaux du sombre corridor. Christophe Ulwing ne détourna même pas les yeux.

— Bonsoir, Mamzell (1), je n'ai pas faim.

Il jeta son manteau sur une chaise et entra dans sa chambre.

Mamzell Tini, vieille fille au visage tiré, encadré de bandeaux noirs, lança un regard déçu vers l'entrepreneur. Elle l'avait vainement attendu pour souper. Elle rejeta d'un bras sur l'autre son panier de clefs et, vexée, rentra dans l'obscurité du couloir.

La chambre de Christophe Ulwing était basse et voûtée. Devant l'embrasure profonde des fenêtres, les rideaux de mousseline relevés faisaient une tache blanche. Une chandelle brûlait sur le guéridon. Elle était de suif, mais le chandelier était d'argent. Sa lueur tournoyait lentement sur la blancheur des housses rayées qui recouvraient les fauteuils trapus.

— Asseyez-vous, Füger. Toi aussi, dit Ulwing à son fils, tout en restant lui-même debout. M. le

(1) Nom que l'on donnait familièrement, en Hongrie, aux gouvernantes, celles-ci étant souvent françaises. (Note du traducteur.)

Palatin m'a confié la construction du palais. J'ai aussi conclu le marché pour la forêt.

Il prit une lettre sur le bureau aux multiples tiroirs. Sa main empoignait sans hésitation et sans égard tout ce dont il avait besoin, pendant qu'il donnait au comptable des indications courtes et précises.

Füger griffonnait rapidement sur le carnet à couverture jaune qu'il portait toujours sur lui. Même quand il allait à la messe, on l'apercevait dans sa poche.

Jean-Hubert était inconfortablement assis dans le fauteuil capitonné. Son regard vide errait tout autour de la chambre. Au-dessus du canapé étaient suspendus les portraits des maîtres architectes Fischer von Erlach et Mansard. Fines et anciennes gravures. Il connaissait ces deux figures, mais elles ne l'intéressaient pas. Il se mit à contempler le papier du mur à rayures vertes et à petites couronnes de fleurs, les examinant une à une. Il s'endormait. Plusieurs fois de suite, il retira l'épingle à grosse tête qui fixait au fauteuil une garniture faite au crochet et la repiquait exactement à la même place. Puis il toussa, mais c'était bâiller qu'il aurait voulu.

Füger continuait à prendre des notes. Ce ne fut que lorsque l'entrepreneur se tut, qu'il put dire :

— M. Münster est venu. Ses créanciers l'ont acculé à la faillite...

Le regard de Christophe Ulwing se durcit.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Füger eut un mouvement de l'épaule :

— Mais, jusqu'ici, je n'ai pu placer un mot...

L'entrepreneur se tenait debout, immobile au milieu de la pièce. Il cligna des yeux comme pour regarder à une grande distance.

Martin-Georges Münster, le puissant homme d'affaires, l'architecte diplômé, était ruiné ! Le dernier rival, le grand ennemi qui lui avait tant de fois barré la route, ne comptait plus ! Le souvenir des humilia-

tions, des luttes rudes et acharnées, lui revint à l'esprit, celui aussi de tous les gens qui durent être ruinés afin que lui, Ulwing, pût passer devant eux. Il les avait vaincus. A présent, il était le premier, il tenait vraiment la tête.

De sa grande main, il caressa avec satisfaction la belle boucle blanche qui se tordait sur sa tempe.

Füger le regardait attentivement. La lueur de la chandelle éclaira à cet instant le visage osseux et rasé que le vent d'hiver avait rougi. Les cheveux et les sourcils paraissaient plus blancs que de coutume, les yeux plus bleus. Le menton, légèrement dévié, s'appuyait durement sur le col blanc évasé, lui donnant ainsi une curieuse expression d'entêtement.

« Cet homme ne vieillit pas », pensa le petit comptable, et il attendit qu'il l'interrogeât.

— M. Münster a perdu trois cent mille florins. Il n'a pu supporter cela.

Christophe Ulwing approuva de la tête, tout en calculant froidement, sans pitié.

— Il faut que je voie les livres de la maison Münster et son bilan.

Tout en parlant, il pensait que, désormais, il était assez riche pour avoir de la pitié. Le cœur est un pesant fardeau qui gêne l'homme dans ses mouvements. Tant que lui, Ulwing, s'élevait, il avait dû le combattre. Mais, à présent, qu'importait ! Il était arrivé au faîte.

— Je secourrai Martin-Georges Münster, dit-il doucement ; je le remettrai sur pieds, mais de manière à ce qu'il se tienne désormais à côté de moi.

Avec émotion, Füger, sous ses lunettes, battit rapidement des paupières, comme pour applaudir son chef.

Pour Christophe Ulwing, l'affaire était liquidée. D'un coup sec, il moucha la chandelle et, se tournant vers son fils :

— As-tu été à l'Hôtel de Ville ?

La voix de son père fit sursauter Jean-Hubert comme si une rude poigne lui eût secoué les épaules.

— Mon père, n'êtes-vous pas fatigué ?

Cette question se pressa sur ses lèvres, comme une dernière défense. S'il pouvait se libérer et si la chose pouvait être remise au lendemain. Mais le père ne daigna même pas répondre.

— As-tu pris la parole ?

-- Oui...

La voix de Jean-Hubert était molle et hésitante. Il prononçait toujours les mots de façon à pouvoir plus aisément les reprendre.

— J'ai dit ce que vous m'aviez chargé de dire, mais je crois que c'était peine perdue...

— Crois-tu ?

Une flamme rusée brilla un instant dans les yeux de Christophe Ulwing, puis il sourit avec hauteur :

— C'est vrai, les gens comme nous doivent agir... Nous avons évidemment aussi le droit de penser, mais seulement si l'interprète de notre pensée est un grand seigneur. Je veux pourtant que tu parles, je finirai par faire de toi un personnage que l'on écouterait.

Füger approuva de la tête. Jean-Hubert se lamenta :

— Lorsque j'ai proposé qu'on plantât des avenues dans la ville, un des citoyens élus me demanda si j'étais devenu jardinier ! Au sujet de l'éclairage des rues, ils répondirent que les ivrognes pouvaient bien s'agripper aux murs des maisons. Ce n'était guère que pour eux qu'il faudrait des lanternes.

— Cela aussi changera un jour.

La grande et forte conviction de l'entrepreneur faisait vibrer sa voix.

Le jeune Ulwing continua d'une voix terne :

— J'ai aussi annoncé notre nouveau four à briques et que désormais nous vendrons au peuple du faubourg

des briques au détail, sans intermédiaire. Ceci a également déplu. MM. les magistrats ont chuchoté entre eux.

— Qu'ont-ils dit ? demanda froidement Christophe Ulwing.

— Eh bien ! que le grand charpentier se faisait toujours de l'or avec la misère d'autrui. Le grand charpentier ! Voilà comment ils vous nomment entre eux. Pourtant, l'année dernière, ils vous ont élu citoyen d'honneur !

Ulwing fit un geste de mépris.

— Les honneurs que j'ai reçus de la municipalité comptent peu. Ils les ont attachés à mon cou afin que leur poids m'empêchât de remuer et qu'ils pussent dormir en paix.

— Et voler tranquillement, ajouta Füger, en décrivant avec la main le geste bizarre d'empocher.

— Laissez-les tranquilles, gronda l'entrepreneur, il y a parmi eux bien des honnêtes gens.

Le comptable tendit le cou comme s'il écoutait attentivement, puis s'inclina et sortit de la pièce.

Christophe Ulwing, resté seul avec son fils, se tourna brusquement vers lui.

— Qu'as-tu dit encore à l'Hôtel de Ville ?

Jean-Hubert leva sur son père son regard étonné et doux :

— Mais vous ne m'aviez pas chargé de dire autre chose ?

— Pourtant, tu aurais bien dû dire quelque chose ? Quelque chose... venant de toi ?

Un silence suivit.

Le jeune Ulwing sentit qu'une affreuse injustice le frappait. Son père n'était-il pas responsable de tout ! Ne l'avait-il pas fait l'homme qu'il était ? et maintenant son œuvre ne le satisfaisait pas... Dans un éclair, le fils se remémora toute son enfance, les années de l'Ecole Technique de Dessin, ses luttes pusillanimes, ses ran-

cœurs inavouées, ses lâches compromissions. Et au temps où il avait encore des velléités de vouloir, son père avait anéanti sa volonté. Lorsqu'il avait voulu aimer et choisir, son père s'interposa. Une pauvre couturière ne convenait pas à l'entrepreneur Ulwing. Il lui fallait la fille d'Ulrich Jörg. Elle était bien, elle était riche. Cela ne dura pas, Christine Jörg mourut. Mais il n'eut pas davantage la liberté de songer à une nouvelle femme, à une nouvelle vie. « Les enfants ! » avait dit son père. Et il s'était résigné, parce que Christophe Ulwing était le plus fort et s'entendait à affirmer avec plus d'énergie qu'il avait raison.

Une révolte insolite lui monta au cerveau. Il se dressa un instant en accusateur. Son menton se crispa. Le vieil homme le reconnut en lui. Il le fixa du regard, comme s'il avait voulu retenir dans les yeux de son fils cette force rebelle, ignorant pourquoi elle n'y avait pas toujours été et pourquoi elle y était en ce moment.

Mais bientôt tout s'éteignit de nouveau dans la physionomie de Jean-Hubert. Christophe Ulwing baissa la tête.

— Va, dit-il brusquement, maintenant, je suis vraiment fatigué.

Et, à cet instant, il semblait un vieux bûcheron accablé. Ses yeux se fermèrent à demi, ses grandes mains osseuses pendirent lourdement hors des manches de sa veste.

Dehors, dans le couloir, une porte se ferma avec un grincement faible et saccadé. L'entrepreneur eût préféré qu'on la tirât violemment, mais son fils fermait ainsi toutes les portes avec précaution. Son fils ! comme il était différent de ce qu'il l'aurait voulu. Pourquoi ? Il n'aurait su répondre. « Qu'advient-il quand je ne serai plus là, près de lui ? » Il tressaillit. Il avait si peu usé sa vie que l'idée de la mort l'impressionnait toujours comme une chose étrangère et hostile. « Que se passera-

t-il ? » La question était déjà lointaine, il n'y pensait plus. Il regarda dans la direction de la chambre voisines... Ses petits-enfants ! Eux, ils continueraient ce que le grand charpentier avait commencé. Ils seraient des hommes forts. Il ouvrit la porte, traversa la salle à manger. Une odeur de pain et de pommes flottait dans l'obscurité. Il franchit encore une pièce. Les enfants étaient à côté.

L'air était tiède. Une veilleuse brûlait sur la commode aux trois tiroirs. Assise près d'elle, Tini la vieille fille s'était endormie, un vieux livre de prières sur les genoux. L'ombre de sa coiffe de nuit s'élevait et s'abaissait sur le mur comme un sombre pinceau. Dans la niche du poêle de faïence blanche, de l'eau chauffait dans un pot bleu. Le bruit léger de respirations enfantines partait des petits lits à barreaux.

Ulwing se pencha avec précaution sur l'un d'eux. Le garçon dormait là. Son corps menu se recroquevillait sous la couverture comme si, dans son rêve, il voulait fuir quelque chose qui serait venu, avec la nuit, autour de son lit.

Le vieil homme se pencha, baisa le front de l'enfant. Le garçon poussa un gémissement, ouvrit un instant des yeux effrayés, puis s'enfonça, terrifié, sous ses oreillers.

Mamzell Tini s'éveilla. Elle n'osa pas bouger. L'entrepreneur se tenait debout devant l'enfant dans une attitude si humble, qu'il ne convenait pas à une salariée de paraître s'en apercevoir. Elle tourna la tête tout en écoutant la voix de son maître.

— Je n'ai pas voulu t'effrayer. Allons, n'aie pas peur, petit Christophe, c'est moi.

L'enfant dormait déjà.

L'entrepreneur Ulwing se dirigea vers l'autre lit. Il embrassa aussi Anna. La petite fille ne s'effraya pas. Sa chevelure blonde, telle une coulée d'argent, s'agitait autour de sa tête sur l'oreiller. Elle entoura de ses petits

bras le cou de son grand-père et lui rendit ses baisers.

Lorsque Christophe Ulwing sortit de la chambre sur la pointe des pieds, Tini la vieille fille le suivit des yeux. Elle pensa que ces Ulwing étaient vraiment de braves gens.

II

Une lumière d'une blancheur aveuglante pénétrait dans la chambre. Dehors, l'hiver était venu en une nuit et les deux enfants, serrés l'un contre l'autre, regardaient par la fenêtre. Ils avaient oublié depuis l'année dernière ce qu'était l'hiver.

Devant la maison, la grande masse d'eau du Danube glissait, froide et verte, entre les rives blanches. Et, en face, la colline de la Ville Haute était blanche, elle aussi. Les créneaux, les bastions, l'arête des toits, l'extrémité des clochers : tout ce qui était en saillie et en pointe s'adoucissait sous la neige.

Le clocher de l'église de Notre-Dame-la-Bienheureuse appartenait à Anna ; l'église de la Garnison, au petit Christophe. De la fenêtre de leur chambre d'enfants, ils se les étaient partagés depuis longtemps. Et comme Christophe, mécontent, trépignait, Anna lui avait aussi donné la tour recouverte de bardeaux de l'Hôtel de Ville de Bude et l'Observatoire du mont Gellért. Elle ne s'était réservé que l'Escalier des Jésuites.

— Mais il m'appartient aussi, dit l'insatiable garçon, sinon je dirai à Tini que tu as coupé les franges de son châle quand nous jouions au coiffeur.

— Et, moi, je dirai que tu as craché dans le verre du scribe. Non, non, tu ne l'auras pas !

Anna secoua si violemment la tête que ses cheveux blonds s'ébouriffèrent devant ses yeux. Pour rien au monde, elle n'eût renoncé à l'Escalier des Jésuites. C'est par là que la route grimpait pour aller dans la Ville-Haute, chez l'oncle Sébastien. Et bien souvent, de la fenêtre de sa chambrette, elle contemplait sa demeure. Le matin, dès son réveil, elle faisait signe des deux mains vers l'autre rive. Le soir, elle posait une chandelle sur l'appui de la fenêtre pour que l'oncle Sébastien vît qu'elle pensait à lui.

Sur l'autre rive, Sébastien Ulwing répondait alors. Il allumait un peu de paille sur le mur des bastions et les deux petites flammes, franchissant les épaisses ténèbres, se souhaïtaient le bonsoir, par-dessus le Danube.

— L'Escalier des Jésuites est à moi, dit Anna résolument, et elle passa dans la pièce voisine.

Le petit garçon bouda un moment, puis la suivit sur la pointe des pieds. Arrivé à la porte, il jeta un regard circulaire, plein d'inquiétude. Cette pièce lui faisait peur. Pourtant, elle était plus accueillante que les autres. Anna l'appelait la Chambre-Soleil. Le papier à rayures jaunes semblait lumineux. Les meubles de cerisier, même par un temps gris, paraissaient baignés de lumière. Les pieds des chaises s'appuyaient, pointus, sur le plancher bien lavé. Leur dossier était en forme de lyre. C'était la chambre de leur maman. Elle ne l'habitait plus, puisqu'elle était montée au ciel et n'en était pas encore revenue. Mais tout demeurait tel qu'autrefois. Son portrait pendait au-dessus du canapé aux multiples fleurs. Sa table à ouvrage était posée là, dans l'embrasure de la fenêtre. Le piano aussi lui appartenait et l'on défendait aux enfants d'y toucher. Pourtant, Christophe savait pertinemment que les petites souris

musiciennes l'habitaient et que la nuit, lorsque tout le monde dormait, elles trottaient, chaussées de sabots d'argent, et l'air résonnait de leur course.

— Sortons d'ici, dit-il craintivement, mais passe devant, toi...

Il n'y avait personne dans la chambre du grand-père. Seuls, de légers craquements étaient perceptibles du côté du poêle et la pendule d'albâtre à colonnettes faisait tic tac sur le bureau.

Le petit Christophe s'enhardit tout à coup. Il courut vers le poêle de faïence grisâtre, en forme de grosse colonne surmontée d'une urne, également en faïence, qui laissait échapper des flammes blanches. C'était beau et incompréhensible. Christophe aimait à le regarder.

Il montra la porte de laiton. Par le ventilateur, on apercevait ce qui se passait dans le poêle.

— Les fées du poêle sont justement en train de danser là dedans...

Anna regardait en vain par l'ouverture du ventilateur, elle ne voyait pas les fées. De simples flammes sautillaient sur la braise, et la fumée ondoyait lentement vers le trou de la cheminée.

— N'est-ce pas qu'elles sont belles ? Elles ont des robes rouges et elles chantent, dit le garçon.

La fillette se détourna avec ennui.

— Je n'entends que le tic tac de la pendule.

Soudain, elle se haussa sur la pointe des pieds. Elle souriait et les coins de ses yeux et de sa bouche se relevaient un peu. Elle aurait aussi voulu imaginer quelque chose de drôle.

— Tic tac... C'est un nain qui se promène clopin-clopant dans la pièce. Entends-tu ? Tic tac...

Les yeux de Christophe brillèrent de joie.

— J'entends... Et, n'est-ce pas, les nains ne s'arrêtent jamais ?

— Jamais, répliqua Anna péremptoirement.

Cependant, elle n'était pas trop certaine de ce qu'elle avançait.

— Mais il ne faut pas que tu en parles aux grandes personnes.

Christophe répéta avec conviction :

— Les grandes personnes ne doivent rien savoir, et puis, n'est-ce pas, c'est vraiment vrai ce que tu dis, grand-père l'a dit aussi ?

Anna se souvint que leur grand-père n'avait jamais parlé de nains, ni de fées.

— Oui, grand-père l'a dit, confirma lui-même le garçon.

Tout s'embrouilla dans la tête d'Anna. Et, à partir de ce moment, ils crurent inébranlablement tous deux que le grand-père l'avait dit et que c'était bien le nain qui se promenait dans la chambre en boitillant à pas menus, sans arrêt. Tic tac...

— Entends-tu ?

Le tic tac de la pendule retentissait dans le silence paisible et clair du corridor vitré. On l'entendait même en bas de l'escalier, prolongé en couloir voûté jusqu'au porche.

Puis, subitement, le nain sortit de la tête des enfants.

La cour était blanche et le toit de la maison ressemblait à une pente neigeuse. A l'endroit de la gargouille en zinc que formait la gouttière, la maison faisait un angle. Son aile intérieure s'allongeait en rez-de-chaussée le long de la cour profonde. C'est là que demeuraient M. Auguste Füger, avec sa femme et son fils Othon.

M^{me} Auguste Füger, dame Henriette, était constamment assise près de la fenêtre et cousait. On apercevait sa grande coiffe semblable à un chat blanc posé sur l'appui. Par bonheur, elle ne regardait pas dehors. La cour-jardin appartenait entièrement aux enfants. Le puits à pompe était également à eux, ainsi que le banc qui entourait le grand pommier. C'était leur domaine...

En hiver, il paraissait petit, mais en été, lorsque les arbres donnaient de l'ombre et que les lilas dissimulaient des endroits secrets, il devenait immense. Dans son mur élevé, une porte ouvrait sur la « fin du monde », une porte grillagée que seuls les grandes personnes avaient le droit d'ouvrir.

Parfois, Anna et Christophe regardaient avec envie, durant des heures, à travers la grille. On apercevait le toit du hangar, les chaudières à goudron et beaucoup de pièces de bois : madriers, planches, poteaux. On aurait pu y faire des glissades, si on l'avait permis.

Les grandes personnes appelaient chantier cet adorable espace désordonné, où de robustes hommes à tabliers de cuir travaillaient le bois. Mais ce n'était pas cela qui amusait les enfants. C'était surtout les dimanches d'été qu'ils aimaient la « fin du monde », lorsque tout y était tranquille et que l'odeur des poutres, surchauffées par le soleil, pénétrait dans la cour et même dans la maison. Alors, le secret que connaissait Christophe n'avait rien d'invraisemblable. Ce n'était pas un chantier, quoi qu'en dissent les grandes personnes. C'était sans aucun doute des jouets de construction que les enfants-géants avaient renversés là.

— Ils jouent là pendant que je dors, chuchota le petit garçon.

— A présent, on ne peut croire cela, répondit gravement Anna. Tout est tellement éclairé, là-bas.

Christophe, décontenancé, la suivait dans la neige. Ils ne s'arrêtèrent que sous le porche, devant une porte où pendait un écriteau portant l'inscription : « *Kanzelei* » (1).

Ce mot ressemblait à un éternuement. Il chatouillait la bouche des enfants et les faisait rire.

(1) En allemand, dans le texte original ; expression employée par certaines maisons de commerce, pour désigner leurs bureaux.

Anna et Christophe se tenaient les côtes de rire.

— Kanzelei... Kanzelei.

La porte s'ouvrit et le clerc apparut sur le seuil. C'était un homme malingre à figure famélique ; il portait une longue redingote d'alpaga, ses genoux s'entrechoquaient quand il marchait. Anna savait quelque chose sur son compte. Grand-père avait dit, un jour qu'il était fâché : « M. Feuerlein est un imbécile ! » C'était le seul parmi les grands duquel on pût dire une chose semblable avec certitude.

Les enfants se regardèrent, leur visage se gonfla sous l'action du rire intérieur, puis, comme des lézards, ils se glissèrent par la porte ouverte du bureau.

— Il est bête, bien qu'il soit grand, souffla Anna à l'oreille du garçon.

— Et, moi, j'ai craché dans son verre !

Et, maintenant, leur rire fusa sans retenue, triomphalement.

Soudain, leur gaieté tomba.

M. Gemming, le dessinateur venait de frapper la table de son équerre et se mit à grommeler. Auguste Füger remonta brusquement la manche de lustrine qu'il portait à son bras droit pendant les heures de travail...

— Ne grognez donc pas, Gemming, il sera aussi chef un jour. N'est-ce pas, petit Christophe ? Et tu seras toujours assis là-bas, devant le bureau.

Christophe regarda avec frayeur la porte qui ouvrait dans le bureau du grand-père. Là dedans ? Toujours ? Silencieusement, sagement ? Même lorsqu'il voudrait jouer avec les soldats de plomb ?... Il se précipita, épouvanté, à l'autre bout de la pièce. Non, plutôt ne jamais revenir ici. C'est un vilain endroit qui sent l'encre.

La porte, loin de laquelle il avait fui, s'ouvrit. L'entrepreneur Ulwing traversa la pièce, reconduisant un étranger.

Le petit comptable se mit rapidement à écrire. Gemming plongea son crayon dans l'encrier. Les plumes grinçaient fiévreusement dans la pièce voisine. Les deux enfants s'aplatirent contre le mur. L'étranger s'arrêta. Anna distingua nettement son visage, il était gras et pâle. Sous son double menton, son col, semblable à une voile, s'était complètement affaissé.

— Merci, dit l'étranger.

Et comme s'il avait eu honte de quelque chose, il fixait le sol. Il tendit sa main blanche et grasse vers Christophe Ulwing. Cette main tremblait. Sa bouche aussi tremblait.

— Pas de quoi, monsieur Münster. Les affaires sont les affaires...

L'entrepreneur avait prononcé ces paroles dehors, sous le porche, mais on les avait aussi entendues dans le bureau.

Gemming secoua la pointe de son crayon qu'il avait plongé dans l'encrier. Füger cligna rapidement des yeux. Tout deux eurent l'impression qu'à présent Martin-Georges Münster cessait d'être un homme plus important qu'eux-mêmes. Lui aussi n'était plus qu'un employé d'Ulwing...

Lorsque l'entrepreneur revint, son menton s'appuyait avec satisfaction sur son col évasé. Soudain, il aperçut les deux enfants.

— Et vous, que faites-vous ici ?

Il aurait voulu s'asseoir à côté d'eux, sur les registres empilés, une minute seulement, juste le temps de sentir la caresse de leurs mains sur son visage. Il tira sa montre à répétition :

— Impossible !

Il avait encore à voir tant de gens : entrepreneurs, marchands de bois, maîtres maçons, charretiers... tous attendaient là-bas, devant la grille, dans la salle donnant sur la cour. Et Jean-Hubert avait déjà passé la tête

deux fois par la porte, comme pour l'appeler. Il s'éloigna, mais se retourna cependant sur le seuil.

— Nous irons cet après-midi chez l'oncle Sébastien lui dire adieu pour l'hiver, avant qu'on n'enlève le ponton.

Le visage des deux enfants s'épanouit de joie.

— Vraiment ? Irons-nous en voiture ? demanda le garçon.

— A pied, répondit sèchement Ulwing ; les chevaux transportent du bois.

Et il sortit en claquant la porte.

— A pied, répéta Christophe, déçu. Oh ! ce n'est pas amusant. Non, je n'irai pas, et d'ailleurs j'ai mal au pied.

Il se mit à boiter et à marcher en s'appuyant contre le mur, en gémissant distraitement.

Anna savait bien qu'il mentait.

III

Le vieil homme et la petite fille cheminaient lentement le long du fleuve. Les fenêtres à petits carreaux de la maison et aussi les deux cariatides du porche les suivirent longtemps du regard.

Un vent froid, chargé de neige, soufflait des montagnes blanches. Des moulins à eau descendaient le Danube. Des chevaux attelés en flèche halaient une péniche et de petites barques sombres traversaient le courant dans tous les sens comme si, avant l'hiver, la rive de Pesth et celle de Bude s'étaient mises en mouvement pour se dire adieu.

Sur la berge, des charpentiers travaillaient à la construction de bateaux. Lorsqu'ils aperçurent Christophe Ulwing, ils interrompirent leur besogne et le saluèrent avec déférence. Un monsieur le croisa et salua aussi. Devant le Marché du Théâtre, des messieurs et des dames se promenaient ; tous saluaient l'entrepreneur Ulwing.

Anna était fière, son visage s'empourpra.

— N'est-ce pas que tout le monde nous salue ?...

N'est-ce pas qu'il y a beaucoup de gens qui habitent ici ?

— Beaucoup, dit le grand-père, distraitement.

— Combien ?

— On ne peut le savoir ; les nobles ne consentent pas à se laisser dénombrer.

— Et y a-t-il aussi beaucoup d'enfants, ici ?

L'entrepreneur ne répondit pas.

— Mais, grand-père, vous n'avez jamais été enfant, n'est-ce pas ?

— Je l'ai été, mais pas ici.

— Grand-père, vous n'avez donc pas toujours été dans notre maison ? questionnait Anna, inlassable.

Ulwing sourit :

— Nous sommes venus de bien loin, avec l'oncle Sébastien. En diligence, tant que nous eûmes de l'argent, puis à pied. En ce temps-là, les étés étaient plus chauds qu'à présent. La nuit, nous cheminions au clair de lune...

Il se tut. Son âme ne suivait plus la direction de son regard. Elle plongeait à l'époque où Pesth était ville fortifiée, entourée de bastions et de murs. Il avait pénétré dans la ville par une vieille poterne.

— Le jour se levait et les cloches sonnaient, dit-il, rêveur.

Il lui sembla soudain voir la ville de jadis, non pas sous son aspect réel, mais comme sur une très vieille estampe. Dans les rues circulaient des bourgeois à per-ruques blanches et à tricornes, de lourdes charrettes, des soldats à hauts shakos. Et le Danube était plus jeune et plus libre. Ses eaux luisaient davantage et ses rives étaient peuplées de mariniers.

Son frère Sébastien était descendu au bord de l'eau. Quant à lui, il s'était arrêté et avait regardé le beau bateau peinturluré dans lequel des hommes, passant sur deux planches, déchargeaient des sacs. Sur une des

planches, ils descendaient ; sur l'autre, ils remontaient. Le surveillant se tenait sur le rivage, faisant au passage de chaque sac une incision sur un morceau de bois. Les porteurs de sacs, demi-nus, avaient la peau luisante de sueur. Ils portaient ce fardeau sur leurs épaules, comme l'avaient fait leurs pères depuis des siècles, tout le long du Danube. La planche pliait, oscillait sous leur poids. Le surveillant jurait. « Il me faudrait plus d'hommes », dit-il en regardant Christophe Ulwing, mais celui-ci n'avait nulle envie de porter des sacs. Dans le sable, il aperçut un objet, brillant comme un éclair : c'était une cognée qui scintillait au soleil. Il se rappelait nettement les paroles qu'il avait prononcées alors : « Assemblons les deux planches en forme d'auge et je m'engage à faire glisser tout le chargement dans le bateau en une heure. »

Sur la berge, son frère Sébastien avait sauté dans une petite barque. De son bâton, il désignait Bude et fit signe à son frère de le suivre. Mais celui-ci lui lança d'une voix forte :

— Je reste ici.

Et il ramassa la cognée dans le sable.

Le surveillant le regardait attentivement, puis il approuva de la tête. Quelques minutes après, les sacs glissaient rapidement sur l'auge et le bateau, comme un amphibie affamé, les engloutissait dans son ventre.

La barque qui portait son frère Sébastien s'éloigna du rivage. Elle voguait déjà au milieu du Danube. Le courant et la rame, la volonté et le hasard, entraînaient sa vie vers la ville de l'autre rive. Christophe Ulwing demeura à Pesth. Dès le lendemain, il travaillait dans les bureaux de l'armateur. Ensuite, il s'embaucha dans un chantier. Il ne s'arrêta plus. Il progressa, il s'enrichit. Et la ville grandissait avec lui, comme si leurs destinées étaient communes.

Anna posait en vain mille questions futiles. Le grand-père ne répondait pas. Il cheminait bien loin, dans son passé.

Ils atteignirent le ponton. Là aussi, des gens le saluèrent. Le péager ne lui demanda pas d'argent. A la tête du pont, la sentinelle présenta les armes.

« Pourquoi ? » Chaque fois que dans sa petite vie d'enfant elle avait traversé le ponton, Anna avait posé cette question.

« On me connaît », répondait simplement l'entrepreneur.

A quoi bon dire aux enfants que le pont lui appartenait, qu'il avait la concession de la traversée du fleuve, que ces nombreux radeaux flottant sur l'eau, ces terrains le long des rives à perte de vue, que tout cela était à lui.

Le ponton vibrait en cadence sous l'action du courant qui secouait les bateaux. L'eau clapotait, écumait. On eût dit la langue de grands animaux assoiffés léchant le corps de toutes ces petites barques enchaînées. Le long du parapet, il y avait des réverbères. Au milieu, une tache colorée flottait au-dessus du fleuve : c'était la statue de saint Jean de Népomucène, patron du pont, que les gens saluaient en passant.

Anna désigna le saint.

« On le salue aussi, et même plus bas que grand-père. » Et elle se sentit un peu vexée.

Quand ils eurent gravi le chemin conduisant à la Ville-Haute, la petite fille commença à se plaindre de la faim.

Sous les grands pas de l'entrepreneur, l'étroit trottoir neigeux résonna à intervalles accélérés.

Autour d'eux, des maisons décrépites, jaunes, vertes, grises. Dans les rues étroites, au-dessus des échoppes, pendaient à des bras de fer forgé, très travaillés, des

enseignes : petits pains dorés, clefs géantes, bottes ou fers à cheval.

Au-dessus de la boutique de l'oncle Sébastien : une grande montre. De loin, Anna reconnut sur le cadran les aiguilles dorées immobiles. La flèche de l'église de Notre-Dame-la-Bienheureuse projetait son ombre jusque-là. Semblable à une noire hallebarde, elle indiquait la rue. La maison était sans doute plus vieille encore que les autres. Son étage en encorbellement, soutenu par des poutres vermoulues, surplombait le trottoir. On lisait sur le mur une inscription bizarrement enluminée, près de la grosse montre de l'enseigne :

SÉBASTIEN ULWING

Horloger Bourgeois

Il y avait beaucoup de monde dans la boutique. Des voisins, des citoyens de la Ville-Haute qui venaient se chauffer là, chaque après-midi. L'oncle Sébastien était assis derrière son petit établi d'horloger. Ses cheveux d'un blanc de neige, soigneusement peignés en arrière, dégageaient son front et retombaient sur le col de son habit violet. Il était maigre et voûté. Suivant l'ancienne mode, il portait des culottes. Sur ses souliers de forme grossière, la boucle était un peu rouillée ; au-dessus d'elle, de gros bas blancs faisaient mille plis. En apercevant Anna, il se mit à rire, la prit dans ses bras et la souleva très haut.

— Et le petit Christophe ?

— Il a mal aux pieds, répondit l'entrepreneur en saluant les autres personnes.

Anna fronça le nez d'une manière significative. Les enfants ne plaçaient pas l'oncle Sébastien tout à fait au rang des grandes personnes, puisqu'il comprenait bien des choses que le grand-père ignorait. Ils se firent

des signes d'intelligence mystérieux. Dès qu'elle fut assise, Anna balança ses petites jambes et demanda du pain d'épice. Puis elle fit le tour de la boutique.

Tout au fond, une fenêtre cintrée donnait sur la cour. Devant la fenêtre étaient un fauteuil de cuir et une longue table aux pieds fourchus. Sur la table, une foule de vieux objets. Les étagères étaient aussi chargées de bibelots anciens. Des montres pendaient aux murs enfumés. Près de la table aux pieds fourchus, une dame voulait vendre un vase en argent martelé. Lorsqu'elle aperçut Christophe Ulwing, elle fit une profonde révérence.

— Avec votre permission, je suis M^{me} Amélie Csik, du bastion des Pêcheurs.

Elle portait un chapeau en forme de panier renversé, tout sur elle était terne et vieillot. Anna remarqua que lorsqu'elle faisait un mouvement ses vêtements dégageaient une odeur de renfermé.

Mais personne dans la boutique ne semblait s'en étonner. Les autres aussi étaient habillés autrement qu'Anna et son grand-père.

— Cette enfant elle-même suit la mode, dit la dame sur un ton réprobateur. Parbleu, à Pesth, la vie est tout autre qu'à Bude : c'est la vie agitée, luxueuse... mais nous, les habitants de la Ville-Haute, nous conservons, grâce à Dieu, les anciennes coutumes ! N'est-ce pas, révérend père ?

Le chapelain de la Ville-Haute hocha plusieurs fois sa tête jaunâtre, au profil d'oiseau.

— J'ai entendu dire, fit la dame, qu'à Pesth on va jusqu'à imprimer, le croiriez-vous, une gazette des modes ?

— Et, ce qui est le comble, avec des caractères identiques à ceux des livres de messe, grommela le chapelain.

La dame soupira profondément :

— Bien sûr, ces journaux de modes sont rédigés par le diable en personne.

— De même que tous les journaux, énonça, près du poêle, le censeur du gouvernement.

Christophe Ulwing leva ironiquement un des sourcils.

— Et c'est vous, monsieur le censeur, qui dites cela ?

— Parfaitement, répondit l'autre comme s'il venait de lancer en l'air, avec ces mots, un poids considérable.

— A Pesth, les hommes de lettres ont une autre opinion, murmura l'entrepreneur.

— N'invoquez pas leur témoignage, je vous prie ; en tant que censeur, j'appartiens moi-même à la littérature.

L'impatience gagnait de plus en plus l'entrepreneur. Le censeur se tourna vers le chapelain.

— La parole écrite ne doit pas servir l'idéal des individus, mais les intérêts de l'Etat et de l'Eglise.

Christophe Ulwing s'approcha de la porte. Il aurait voulu faire entrer un peu d'air frais. Brusquement, il se retourna et dit avec humeur :

— Alors, pour vous, messieurs, il n'y a de salut que dans la médiocrité.

— Vous avez absolument raison, monsieur l'entrepreneur. Au point de vue de l'organisation de l'Etat, seul le juste milieu est utile. Tout ce qui le dépasse et tout ce qui lui est inférieur amènent des complications fort gênantes.

Christophe Ulwing, sans savoir pourquoi, pensa soudain à la librairie d'Ulrich Jörg, là-bas, à Pesth. Il songea aux jeunes écrivains qui la fréquentaient, à leurs projets, à leurs manuscrits que le crible des censeurs arrêtait. Que de belles espérances, que de rêves hardis, que d'idées plus jeunes que lui-même, qu'il aimait

pourtant sans les comprendre tout à fait, à la façon dont il aimait ses petits-enfants.

Il tourna furieusement le dos au censeur, sentant que, s'il parlait davantage, il lui dirait des injures, et il s'enfonça dans l'arrière-boutique.

Le chapelain dit avec découragement :

— Ces gens de Pesth sont tous des rebelles de cette sorte...

Sébastien Ulwing sourit avec bienveillance et Anna lui fit signe de renvoyer tous ces gens ennuyeux.

La dame s'écria soudain :

— Voici M^{me} la conseillère du gouvernement. Elle porte le chapeau de ses noces d'argent !

Tous se pressèrent contre la porte. Lorsque la plantureuse conseillère passa, un instant, la boutique s'assombrit complètement. Le chapelain et les autres prirent leurs chapeaux et la suivirent. Les gens, à leurs fenêtres, croiraient ainsi qu'ils se promenaient avec elle.

Cela fit sensation à Bude ; six personnes, au moins, suivaient la rue Tarnok. La dame au grand chapeau se hâta également. Elle conclut vivement le marché du vase d'argent, salua et se précipita à la suite des autres.

Christophe Ulwing se rapprocha.

— Que ces gens de Bude ont donc l'esprit servile ! J'aime mieux ceux de tes amis qui viennent après la fermeture de leur boutique : le graveur sur bois boiteux et le vieil opticien. S'ils ne font pas progresser le monde, du moins ils ne veulent pas le faire rétrograder.

Sébastien Ulwing se mit à rire.

— Ce sont quand même de braves gens ; seulement, ils sont différents de vous autres qui vivez de l'autre côté de l'eau. Ici, nous avons le temps ; là-bas, vous êtes toujours pressés. Vous désirez toujours du nouveau. Un lecteur du journal a dit au chapelain que ton fils a parlé à l'Hôtel de Ville. Voilà maintenant que vous

voulez planter des avenues, poser des réverbères, bâtir des maisons en briques. Où tout cela nous mènera-t-il ?

L'entrepreneur fixa posément les yeux sur son frère cadet.

— Frère Sébastien, il faut se transformer ; sans quoi, on est vaincu par le temps.

L'horloger se troubla :

— Mais puisque tout ce qui est ancien, tout ce qui nous est coutumier nous convient si bien...

Christophe Ulwing désigna le vase :

— Cela aussi est ancien, mais a le droit de l'être parce que c'est beau. Te souviens-tu que notre père en faisait de semblables. Tu pourras en retirer un jour beaucoup d'argent. Je te l'achèterais bien moi-même.

Sébastien regarda son frère avec une sorte de terreur.

— Ne veux-tu pas le vendre ?

L'entrepreneur redevint nerveux :

— N'achètes-tu pas pour revendre, lorsque l'occasion se présente... ?

L'horloger prit le vase. Il le maniait délicatement et avec amour, comme s'il tenait un oiseau vivant. Puis, il secoua la tête :

— C'est impossible. Pas encore, je le vendrai plus tard.

— Mais pourquoi plus tard ?

— Parce que je voudrais le contempler quelque temps encore, murmura Sébastien, comme s'il avait honte.

— Ce n'est pas le moyen de s'enrichir que de conserver tout ce qui est vieux et repousser tout ce qui est nouveau ! Sais-tu, Sébastien, que tu ressembles à Bude ?...

— Et toi à Pesth, répondit Sébastien d'un ton modeste.

Ils se sourirent doucement.

Pendant ce temps, Anna s'amusait sur l'établi ; elle faisait glisser l'une après l'autre les petites roues et les ressorts dans le bocal contenant de l'huile.

L'oncle Sébastien n'osait pas l'arrêter, mais surveillait tous ses mouvements avec inquiétude. Quand l'enfant s'aperçut qu'on l'observait, vite elle cacha sa main derrière son dos et regarda innocemment en l'air.

— Je m'ennuie, dit-elle, je m'ennuie beaucoup. Raconte-moi quelque chose.

— Aujourd'hui, je n'ai rien à raconter, répondit l'oncle Sébastien.

— Mais si, tu lis tant de choses...

En disant ces mots, elle tira avec précaution de la poche de l'oncle Sébastien un petit livre vert, tout usé : *Démocrite ou les œuvres posthumes d'un gai philosophe*. C'était le livre préféré de Sébastien Ulwing.

— Voilà ! s'écria Anna en brandissant victorieusement sa proie. Eh bien ! raconte !

L'horloger secoua la tête. Il songeait que lui et son frère ne pourraient jamais se comprendre. Il était pourtant fier de son frère. Il le sentait fort et énergique, mais il ne connaissait de lui rien d'autre. Avait-il eu dans sa vie de la joie, de la souffrance ? Avait-il jamais aimé ? Sébastien Ulwing pensa à M^{me} Borbala, la femme de son frère, morte à présent, et que Christophe lui avait enlevée pour l'épouser, car il n'avait pas compris que lui, Sébastien, l'aimait depuis longtemps, silencieusement. Les nombreuses rides de son front se creusèrent...

On s'écrase les uns les autres parce qu'on s'ignore. Anna lui prit la main et la balança lentement.

— Raconte ! raconte !...

Au fond de la boutique, devant la fenêtre en ogive, l'entrepreneur feuilletait un vieux livre.

L'oncle Sébastien s'assit et prit Anna sur ses genoux.

Il regarda le visage de son frère et, comme s'il lisait sur ce visage, il commença son récit :

— Eh bien ! c'était il y a bien longtemps. Longtemps avant que je ne fusse au monde, encore avant l'ère des pachas turcs. Le Bude d'alors était une ville bien gaie. Dans chaque rue s'ouvraient des boutiques de masques et bien des gens faisaient le commerce de costumes de mascarades. Pendant le carnaval, les habitants se promenaient en chantant dans les rues, jeunes et vieux, vêtus de costumes éclatants, tenant de petites lanternes et formant une folle sarabande.

« La fête ne prenait fin qu'à l'aube du Mercredi des Cendres. Alors, on fermait toutes les boutiques de masques, toutes, sauf une seule qui restait ouverte, dans la rue de la Fortune, même après le Mercredi des Cendres, tout le long de l'année.

« Les gens s'y rendaient un à un, en secret, la nuit, lorsqu'on avait fermé les portes de la ville et que les feux étaient éteints aux coins des rues.

« Parmi les acheteurs, il y en avait dont le visage était orgueilleux. Ceux-là achetaient un masque d'humilité ; les hommes cruels, un de douceur ; les impies, un de dévotion ; les imbéciles, un de sagesse. Mais les plus nombreux étaient ceux qui souffraient et achetaient des masques de gaieté... Oui, c'était ainsi. C'était bien ainsi, grommela l'oncle Sébastien. Il est certain aussi que les personnes qui avaient mis un masque ne l'enlevaient plus jamais. Il ne tombait de leur face que par les nuits sombres, quand ils étaient seuls ou quand ils aimaient, ou encore quand ils voyaient de l'argent...

Il regarda de nouveau le visage de son frère et continua tout bas :

— Les affaires florissaient. Souverains, fils de roi, belles princesses, prêtres, soldats, bourgeois, tout le monde, même MM. les conseillers de la ville, fréquentaient la boutique. Sa renommée se répandit jusque

dans les quartiers de la Ville-Basse. La foule accourait de l'autre côté du Danube. Peu à peu, on ne circulait plus sans masque. Chacun en portait un, mais personne n'en parlait. Et les hommes finirent par oublier leur véritable visage. Et, depuis lors, personne ne s'en souvient... Plus personne !...

L'oncle Sébastien cessa de conter. Dans le grand silence, le tic tac des pendules devint plus fort.

— Ce n'était pas joli, dit Anna ; raconte-moi quelque chose sur les méchants enfants, sur les fées. C'est plus beau...

L'horloger n'entendit peut-être même pas la voix de la petite fille. Il était assis là, sur sa chaise basse, comme s'il écoutait des bruits de pas, le bruit des pas de quelqu'un qui s'en était allé. Son conte terminé, il se taisait et pensait à son frère, à M^{me} Borbala, à lui-même...

L'entrepreneur ferma le livre et se leva.

— Allons, il se fait tard.

Et les deux Ulwing se dirent adieu pour l'hiver.

Sur le pont du Danube, les seize lampes étaient déjà allumées. Leur éclat s'égouttait à distance égale dans le fleuve. L'eau jouait un instant avec les rayons lumineux, puis les abandonnait. Elle coulait plus noire vers les rochers du mont Saint-Gérard. On ne sentait, dans l'obscurité, que le froid de sa grande masse clapotante.

La neige recommença de tomber. Des lumières s'allumaient, çà et là, aux fenêtres des maisons riveraines. Sur le Danube, on entendait le son des trompes.

Sur le pont, Anna aperçut soudain son père. Sous les lampes, le jeune Ulwing marchait près d'une jeune fille. Ils se serraient l'un contre l'autre. Lorsqu'ils virent l'entrepreneur avec l'enfant, ils se séparèrent brusquement et la jeune fille retraversa le pont en courant.

Christophe Ulwing interpella brutalement son fils.

Jean-Hubert s'adossa au parapet. Il s'appuyait tou-

jours ainsi sur quelque chose. Lorsqu'ils le rejoignirent, il saisit la main libre de la petite fille, comme s'il avait voulu la dresser entre son père et lui.

Anna eut peur. Elle sentit que, dans le silence, quelque chose se passait au-dessus d'elle. Elle rentra la tête dans les épaules. Les deux hommes restèrent longtemps sans mot dire. Ils avançaient à pas inégaux, presque hostiles, et ils emmenaient, au milieu d'eux, l'enfant toute craintive.

Christophe Ulwing rompit le silence. Il s'écria avec humeur :

— Tu m'avais pourtant promis de ne pas la revoir tant que je vivrais. Je ne puis même pas avoir foi en ta parole.

— Mais, mon père, l'enfant est là.

— Elle ne comprend pas, répliqua sèchement l'entrepreneur.

Anna comprenait très clairement les paroles, mais ce qu'elle entendait ne l'intéressait pas. Autre chose l'occupait. Elle sentait nettement que, de chaque côté d'elle, deux mains adverses serraient les siennes et qu'une certaine communion s'établissait entre son père et elle. Tous deux redoutaient quelqu'un qui était plus fort qu'eux.

— J'allais au-devant de vous, mon père, grommela Jean. Je l'ai rencontrée ici, par hasard, sur le pont.

Christophe Ulwing s'arrêta brusquement.

— Dis-tu vrai ?

— Je n'ai jamais menti.

La voix du jeune Ulwing était sincère et juste. Elle vibrait fièrement, car il avait payé cher le droit de pouvoir affirmer cela.

L'entrepreneur sortit violemment sa tabatière, la frappa d'un coup sec et l'ouvrit.

Depuis un temps très ancien, un vieil air vivait dans la petite boîte. Le coup le réveilla et il se fit entendre.

— Saperlotte ! s'écria Christophe Ulwing.

Et il donna encore un coup pour faire taire la boîte, mais la tabatière continuait son air.

Les deux hommes, comme si quelqu'un les avait interrompus par un raisonnement ridiculement persuasif, se turent. L'entrepreneur enfouit la tabatière dans sa poche et Anna se pencha tout contre le vêtement de son grand-père. Maintenant, c'était comme si l'orchestre des soldats de plomb du petit Christophe jouait délicieusement, délicatement, dans le lointain... très loin...

Elle ferma les yeux à demi.

Florian attendait, une lanterne à la main, au bout du ponton. Dans l'obscurité des rues, beaucoup de petites lampes circulaient à travers la chute silencieuse de la neige.

Anna appuya tout à fait sa petite tête fatiguée contre la poche de son grand-père.

— Encore... dit-elle doucement.

Et elle absorbait la musique qui s'échappait de la tabatière, comme elle aimait à respirer le parfum de lavande qui s'exhalait du livre d'heures de mamzell Tini.

IV

Bien des hivers passèrent, bien des étés s'écoulèrent. Les enfants ne les comptaient pas. Entre temps, les tronçons d'un pont fixe suspendu avaient pris naissance de chaque côté du Danube et s'étaient réunis au milieu. On ne l'enlevait même pas à l'époque de la fonte des glaces. Il était beau et demeurait là toute l'année. La municipalité avait fait planter des rangées d'arbres sur la route nationale. Des lampes à huile éclairaient maintenant les rues, le soir. La maison Ulwing n'était plus isolée sur la rive. Les terrains du grand charpentier prirent plus de valeur. Des murs surgissaient du sable, des rues naissaient sur la plaine déserte, s'interrompaient, puis continuaient plus loin. Du travail, de la vie, des maisons. Des maisons de briques partout.

Tout se transformait. Seul, l'entrepreneur Ulwing ne changeait pas. Ses yeux intelligents restaient clairs et perçants. Il circulait, droit, sur les échafaudages, dans le bureau, au chantier. Il dépassait tout le monde d'une tête. A l'Hôtel de Ville, on le craignait. Les hommes d'affaires le haïssaient, mais, lui, continuait d'acheter,

de bâtir, et peu à peu la légende s'accrédita que tout ce que touchait le grand charpentier se métamorphosait en or.

À l'intérieur, dans le bien-être calme et assuré de la maison, la pendule à colonnettes continuait son tic tac monotone, mais les enfants ne croyaient plus que c'étaient les pas boiteux du nain. Christophe savait même, depuis longtemps, qu'il n'y avait pas de fées. Son grand-père le lui avait dit en le grondant et en le secouant fortement par les épaules :

— Entends-tu, il n'y a pas de fées et elles ne nous viennent pas en aide. Seuls, les hommes faibles comptent sur des miracles ! Les hommes forts en font eux-mêmes.

Bien souvent, le petit Christophe se rappela la minute où son grand-père avait tué ses fées. Il voyait en lui un être supérieur et redoutable. Il aurait voulu pleurer et s'ingéniait à trouver ce qu'il pouvait bien y avoir dans les ténèbres, dans l'eau du puits, parmi les flammes, puisque les fées n'existaient pas. Qu'y avait-il ? Et tandis que, l'air inquiet, il regardait autour de lui, il y avait dans son regard l'angoisse de ceux qui, en se noyant, cherchent à se raccrocher à quelque chose.

Puis, il s'habitua à cette idée, et, comme le faisaient les grandes personnes, il appela « la fin du monde » chantier. En prononçant ces mots, ses yeux clairs, aux cils presque immobiles, regardaient en l'air avec indifférence. Seule, sa voix exprimait une sorte de désenchantement lassé, lorsqu'il empruntait le langage des grandes personnes pour parler des vieilles choses qui lui étaient chères.

Les années passèrent et la grotte enchantée, sous le mur de la cour, redevint une simple fosse ; l'effrayant portail de fer, une porte de grenier, et les fées du poêle se changèrent en simples flammes. Les souris du piano cessèrent aussi d'exister. Quand par hasard, la nuit,

une corde du piano venait à se briser, Christophe, les yeux grands ouverts, fixait longuement l'obscurité qui, pour lui, s'était vidée.

— Anna, dors-tu ?

— Oui, depuis longtemps...

— J'ai fait un si drôle de rêve... j'ai rêvé d'une jeune fille. Elle levait le bras et se penchait en arrière...

— Dors...

Devant les yeux de Christophe, les ténèbres, que les nains et les fées avaient abandonnées depuis qu'il n'y croyait plus, se peuplaient d'une manière étrange. Il voyait la jeune fille dont il avait rêvé, son visage et son corps aussi. Elle était grande et svelte, la poitrine bombée. Elle levait les bras et tordait, au-dessus de sa tête, sa chevelure, pareille à une noire crinière ; tout comme il l'avait vu faire, devant la glace, à la sœur aînée de Gabriel Hosszu, dimanche dernier, en regardant par le trou de la serrure.

— Anna...

Christophe, la bouche ouverte, écoutait. Tout était silence dans la maison. Brusquement, il se cachait sous la couverture et se mettait à se conter des histoires.

— Il était un roi qui portait une couronne d'or et demeurait dans un château fort tout blanc, au sommet d'une haute montagne. Jamais les ténèbres n'envahissaient cette demeure. Des chandelles y brûlaient toute la nuit. Des esclaves gardaient son lit et faisaient à sa place ses devoirs. Ils lui amenèrent, chargée de chaînes, une princesse aux yeux sombres. « Déliez-la ! ordonnait-il. Tu es libre ! » La princesse se jetait à ses genoux et lui demandait ce qu'il désirait pour prix de sa bonté. « Dénoue tes cheveux et puis peigne-toi. » Voilà ce qu'il avait dit, simplement, en souriant. Et la princesse avait plusieurs fois de suite dénoué et renoué sa chevelure...

Il dormait maintenant et souriait encore.

A partir de ce jour, souvent il se racontait de semblables histoires. Si, alors, quelqu'un lui adressait la parole, il tressaillait et rougissait, comme si on l'avait surpris en train de mal faire. Il prenait vivement un livre d'étude et essayait d'apprendre. Il lui aurait suffi de lire les choses une fois pour les savoir, mais il n'arrivait pas à fixer son attention. Il dessinait, en marge de ses cahiers, des châteaux forts, des jeunes filles, des chats à grandes oreilles. Pendant ce temps-là, il sentait s'agiter vaguement, dans sa conscience, les affluents du Danube et le roi Béla III. La sueur perlait à son front. Il avait peur et, malgré cela, n'apprenait rien. Et il était certain pourtant d'être interrogé le lendemain à l'école, car tous les élèves l'avaient été jusqu'à la lettre U.

Effectivement, on l'interrogea et il ne sut rien. Une mouche bourdonnait dans l'air. Il lui semblait qu'elle bourdonnait dans sa tête. Toute la classe se mit à rire. Gabriel Hosszu lui soufflait à haute voix, Adam Walter lui présentait son livre, le maître criait. Cependant, à la fin de l'année, personne n'osa faire échouer le petit-fils de l'entrepreneur Ulwing.

Christophe commençait à sentir, autour de lui, une invisible protection. Le maître lui communiquait les questions qui pourraient lui être posées à l'examen. Pour quelques billes, Gabriel Hosszu lui soufflait son latin. Pour deux kreutzers, le petit bossu Gal lui faisait ses problèmes.

« Je m'en tirerai tout de même », pensait Christophe lorsqu'il avait grand'peur et qu'au lieu d'étudier il dessinait des chats et des jeunes filles ; qu'au lieu de faire des figures géométriques, il modelait des bonshommes d'argile, au fond du jardin.

— Cet enfant sait tout faire, déclarait l'entrepreneur d'un air satisfait.

Et il conservait précieusement, dans le bureau aux multiples tiroirs, les dessins du petit Christophe.

Christophe s'effraya. Que lui voulaient donc les grandes personnes ? Il n'eut plus envie de dessiner, ni de modeler des bonshommes. Il commença à envier Anna. Elle avait peu de choses à apprendre et on n'attendait rien d'elle.

A cette époque de sa vie, Anna se sentit seule. Son regard devint inquiet ; on eût dit que, toujours, elle voulait poser quelque question. Son petit corps s'aminçait ; ses cheveux d'un blond cendré prirent une teinte plus sombre comme si une ombre, venue on ne sait d'où, s'était répandue sur sa tête.

M^{me} Füger, remontant ses lunettes jusque dans les volants empesés de sa coiffe, l'observait attentivement de sa fenêtre.

— Tu viens de pencher la tête tout comme le faisait ta mère. Pauvre M^{me} Christine !...

Anna, au milieu de la cour, inclina davantage le cou ; mais elle ne comprenait pas comment, elle, qui n'était encore qu'une enfant, pouvait ressembler à une personne tellement vieille qu'elle était montée au ciel.

M^{me} Füger souriait énigmatiquement. Tandis que la fillette, à travers le prisme de son extrême jeunesse et sans aucun souvenir d'elle, se représentait sa mère infiniment vieille, M^{me} Füger, dans sa vieille tête, revoyait la morte, restée toujours jeune.

— M^{me} Christine avait seize ans quand le jeune M. Ulwing demanda sa main à Ulrich Jörg. Seize ans ! Et elle apporta avec elle ses poupées de cire. Elle voulait jouer au volant avec son mari, dans la cour. Et, le soir, elle se glissait toujours chez moi pour se faire raconter des histoires.

Anna, comme si on l'avait appelée, franchit d'un bond le seuil de la maison de dame Henriette. Une odeur de plancher fraîchement lavé se répandait à l'in-



térieur. Le haut de la grande armoire était rempli de pots de confitures. Leurs couvercles de parchemin desséchés craquaient, de temps en temps, dans le silence. Anna s'accroupit sur un tabouret et regarda autour d'elle. La chambre était pleine de travaux à l'aiguille. Sur le porte-clefs était brodé, en lettres gothiques, le mot « Clefs », sur le coussin du canapé, les mots « Dors bien », sur un sac, le mot « Brosses ».

« Les Fügér doivent être des gens distraits, pensa la petite. On voit bien à quoi servent les choses et, cependant, ils les garnissent d'inscriptions. »

Dame Henriette soupira. Elle soupirait avec accablement, les narines dilatées et les yeux fermés.

— Que de fois, dame Christine s'est-elle assise à cette place ! Je devais alors lui raconter des histoires de revenants. Elle aimait à avoir peur... tout comme les enfants. Elle avait peur de tout, des papillons nocturnes, du craquement des meubles, de la voix de l'entrepreneur, des âmes qui reviennent. Puis, le soir, elle n'osait traverser seule la cour. Léopoldine l'accompagnait et lui tenait la main.

— Léopoldine ! Qui était-ce donc ?

— Ma fille.

M^{me} Fügér jeta les yeux sur une image suspendue dans l'embrasure de la fenêtre. On y voyait une tombe sous un saule pleureur, fait en cheveux, et tout autour une inscription brodée en perles : « Amour éternel ! ».

— Elle aussi est montée au ciel ?

— Non, n'en parle jamais, Fügér le défend.

— Pourquoi ?

— Cela ne regarde pas les enfants.

— Mamzell aussi me répond toujours cela, puis elle dit que le bon Dieu me soufflera bien ce qu'il convient que je sache. Mais le bon Dieu ne me souffle jamais rien.

— M^{me} Christine disait exactement la même chose.

Elle aussi aurait voulu tout savoir. Lorsque les servantes faisaient fondre du plomb, elle écoutait ce qu'elles disaient, puis elle rougissait et riait. Elle chantait en s'accompagnant au piano. Alors, dans le chantier, les charpentiers cessaient de travailler.

Anna remonta ses genoux jusqu'à son menton.

— Elle savait aussi chanter ?

M^{me} Füger eut un hochement de tête admiratif.

— C'était toute sa vie. Elle est entrée ici comme une chanson, elle en est partie de même. A peine l'avions-nous entendue que déjà elle n'était plus.

La petite fille n'entendit plus les paroles de la vieille femme. Elle était partie. Elle se trouva soudain dans la chambre de sa mère. Elle s'agenouilla sur le petit canapé. Au mur, pendait le portrait qu'elle y avait toujours vu, mais qu'elle regardait maintenant pour la première fois. C'était une délicate aquarelle. Celle qu'elle représentait paraissait presque une enfant. Son regard était charmant et craintif. Ses cheveux châains avaient un reflet brillant de chaque côté de la raie. Ils étaient retenus sur le haut de la tête par un grand peigne. De petites boucles encadraient le visage. La ligne encore enfantine des épaules allait se perdre dans le corsage décolleté. Elle tenait une rose à la main, d'un mouvement las et gracieux.

Anna eut le sentiment que, si elle revenait, avec elle on pourrait parler de bien des choses que mamzell Tini et les autres ignoraient. Elle pensa aux filles du pharmacien Müller, aux Jörg, aux Hosszu, au petit bossu Gal, au fils du marchand de toiles en gros Walter, aux enfants des Münster. Tous avaient une mère, tous... elle seule n'en avait pas.

Et alors, presque comme un cri de détresse, un mot glissa hors de sa bouche, si bas qu'elle ne l'entendit pas ; elle en sentit plutôt la forme passer sur ses lèvres. Puis elle se pencha plus près du portrait et, cette fois,

elle entendit, dans le silence, sa propre petite voix toute voilée murmurer ce doux mot que l'on prononce en formant avec les lèvres un double baiser :

— Maman !...

Elle se retourna brusquement, presque honteuse d'avoir parlé tout haut, quand personne n'était dans la chambre qu'un rayon de soleil, là-bas, sur le piano.

Anna se laissa glisser du canapé et alla ouvrir le piano. Il était tout poussiéreux. Elle posa son petit doigt sur l'une des touches. Un son inattendu s'échappa de l'instrument ; un son clair et chaud, comme si la flamme d'une veilleuse se fût allumée et éteinte soudain. La fillette frappa une autre touche ; la petite flamme se ralluma. Elle fit courir sa main le long du clavier ; beaucoup de petites flammes, toute une file, brillèrent.

Elle rejeta la tête en arrière, regardant en l'air, comme si elle y apercevait les petites flammes des sons s'allumer et s'éteindre tour à tour.

Quelqu'un lui caressa la joue. C'était son père.

— Aimerais-tu apprendre le piano ?

Elle ne répondit pas. C'est sans apprendre qu'elle eût voulu jouer et chanter, et si bien que, dans le chantier, les charpentiers suspendraient aussi leur travail pour l'écouter.

Jean-Hubert murmura, pensif :

— Les Jörg aimaient tous la musique, et c'était toute la vie de ta mère !

Les yeux bleus aux reflets verts de la petite fille se dilatèrent et son regard se fit grave.

— Oui, dit-elle résolument, je veux apprendre.

Le lendemain, un monsieur à l'air solennel vint à la maison. C'était M. Casimir Staviarsky, à cette époque le plus célèbre maître de danse et de musique de la ville. Il portait une perruque d'un noir d'ébène, marchait sur la pointe des pieds en se dandinant et

recevait trente kreutzers sonnants par leçon. Il rappelait souvent qu'il descendait des rois de Pologne. Lorsqu'il se fâchait, il s'exprimait en polonais.

A la fin de la leçon, Anna apprit bien des choses. Staviarsky lui parla de Chopin, du choral des bourgeois de Pesth, de Mozart, de son grand-père Jörg qui jouait si bien du violoncelle et qui, le dimanche, tenait l'orgue à l'église des Franciscains.

La petite fille commença de s'intéresser au grand-père Jörg, auquel elle n'avait guère pensé jusqu'alors. Il était très différent des Ulwing. Les enfants le trouvaient grotesque et se faisaient des signes derrière son dos lorsque, dans sa librairie, il saluait les rares acheteurs avec des gestes menus, en se frottant les mains.

Anna rougissait. Elle n'aimait pas voir cela et elle regardait son grand-père Ulwing. Celui-ci ne faisait des courbettes devant personne.

Ulrich Jörg avait sa librairie au coin de la rue du Serpent. Près de l'entrée, un banc s'adossait au mur, et, au milieu de la rue, poussait un vieux pommier que les rares voitures contournaient avec grand fracas.

Anna passa la tête par la porte. L'entrepreneur avait retiré son haut chapeau gris, à larges bords.

Toute la boutique était remplie du parfum des fleurs du pommier, et le grand-père Jörg surgit, en souriant, de derrière une étagère chargée de livres qui partageait le magasin en deux dans toute sa longueur. Devant l'étagère, on servait les clients. Derrière, là où les regards ne pouvaient pénétrer, des messieurs, vêtus pour la plupart du costume magyar, prenaient place sur le divan, à la lueur d'une chandelle, et parlaient entre eux d'une voix étouffée et rapide.

Ce jour-là, ils étaient plus nombreux que de coutume. Au milieu d'eux était assis, sur le coin du bureau, un jeune homme maigre, à dolman noir. Son cou nu s'élançait hors du col rabattu de la chemise, ses che-

veux étaient en désordre ; ses yeux, immenses et pleins de feu.

Pour la première fois de sa vie, Anna remarqua la beauté contenue dans le regard humain. Puis, elle observa aussi que, tout en parlant, le jeune homme frappait de ses bottes les ornements de cuivre du bureau du grand-père Jörg et qu'il renversait tout, autour de lui, par ses mouvements désordonnés. Elle le trouvait sans gêne. Elle retourna devant l'étagère et continua de lire le livre que son grand-père lui avait choisi. C'était l'histoire d'un jeune Ecossais appelé Robinson Crusoe.

Il arriva encore d'autres jeunes gens dans la boutique. Personne n'achetait de livres. Les vieux eux-mêmes avaient un air juvénile.

Et, derrière l'étagère, le jeune homme, exalté et fiévreux (1), parlait sans arrêt et, de temps à autre, on entendait sa botte frapper les ornements de cuivre. Anna n'écoutait pas ce qu'il disait. Elle était plongée dans son livre. Il y avait pourtant un mot qui heurta plusieurs fois son oreille, sans pénétrer dans son cerveau. C'était comme un son répété.

Un monsieur s'arrêta au milieu de la boutique. Il avait le visage osseux et portait une barbe sous le menton. De la poche de son pantalon pendait une blague à tabac garnie de franges.

Son voisin le poussa.

— Tu peux parler, nous sommes seuls.

L'homme au visage osseux montra un papier.

— C'est en vain que je cours depuis le matin ; les gens craignent pour leur peau. Il n'y a pas moyen de trouver à Pesth un imprimeur qui veuille mettre sous presse cette proclamation.

Quand Ulrich Jörg se pencha sur le papier, la lumière

(1) Alexandre Petœfi, le poète du mouvement de l'Indépendance hongroise. (Note du traducteur.)

se refléta sur son crâne chauve et la couronne de ses cheveux, d'un blanc jaunâtre, s'agita drôlement autour de ses oreilles.

— Ce n'est pas une proclamation, souffla quelqu'un, c'est une révolution.

Ulrich Jörg tendit la main.

— Mon imprimerie publiera cette proclamation.

Il dit cela si simplement qu'Anna ne comprit pas pourquoi tous se pressaient autour de lui. Mais, quand elle le regarda, elle ne le trouva plus ridicule. Ses petits yeux brillaient à travers les cils blancs et son visage ressemblait à celui de saint Pierre, de la Bible.

Deux gamins passèrent en courant devant la porte de la boutique.

— Liberté !... hurlaient-ils.

Anna reconnut le mot qui l'avait frappée tout à l'heure, derrière l'étagère. C'est donc cela qu'ils voulaient, eux aussi. Comme c'était simple : tout le monde voulait la même chose. Liberté ! Cela sonnait aussi comme jeunesse ! Et il lui parut que ce mot ressemblait encore à autre chose, à quelque chose d'autre... et elle revit les yeux ardents de l'énergique jeune homme.

De l'Hôtel de Ville, des gens dévalaient dans les rues. Des ouvriers, des femmes, des étudiants, des domestiques. Les comédiens du Théâtre Allemand couraient avec les autres. Anna reconnut le chef des brigands et la reine, dont la robe était déchirée.

— Vive la liberté de la presse ! A bas les censeurs !

L'entrepreneur Ulwing, qui, jusqu'à présent, était resté indifférent à tout cela, acquiesça de la tête. Il pensait au censeur de Bude. Puis il sourit en lui-même. Comme l'homme envisage, sous un petit angle, le monde qui, pourtant, est si grand !

Le pavé retentit de nouveau sous le bruit de pas multiples. Des gens couraient en tous sens, les bras agités,

se heurtant les uns aux autres. Tout à coup, une voix se fit entendre, une voix qui semblait s'être détachée du grand printemps et qui emplissait l'air de sa toute-puissance.

Quelqu'un parlait...

Le silence se fit dans la librairie. Les hommes étaient debout. La voix de Louis Kossuth venait les chercher. Les fenêtres des maisons s'ouvrirent. La voix pénétrait dans les logis des bourgeois allemands. Elle remplissait les demeures, dont l'atmosphère sentait le mois, les boutiques vieillotes, les rues, et tout ce qu'elle atteignait s'enflammait à son contact. Cette voix était une musique enflammée.

Christophe Ulwing se dirigea vers la porte, mais il s'arrêta sur le seuil. Derrière lui, toute la boutique se mit en mouvement. Les hommes en sortirent précipitamment. Ulrich Jörg courait à petits pas pressés à côté de l'apprenti à grosse tête. Tout le monde courait. L'entrepreneur, entraîné par cette irrésistible attirance, se mit aussi à courir.

De la rue, il cria à Anna :

— Toi, reste là !

La librairie demeura entièrement vide. La petite fille regarda, le cœur serré, tout autour d'elle. Puis, comme si elle écoutait une musique, elle appuya sa tête contre le montant de la porte. Elle ne pouvait voir celui qui parlait ; il était loin d'elle. Mais l'âme de cette voix parvenait à ses oreilles et elle eut l'impression que ce qui lui arrivait était étrangement nouveau. Un frisson la parcourut. Le son de cette voix l'enivrait et la berçait, l'attirait et l'emportait. Elle ne résistait pas, elle s'abandonnait. Et la petite Anna Ulwing se fonda inconsciemment dans ce grand printemps magyar, qui lui parlait pour la première fois.

Lorsque la voix se tut dans l'invisible, la foule acclama.

Devant la boutique, un étudiant se mit à chanter à pleins poumons. Soudain, dans toute la rue éclata le chant qu'Anna devait plus tard entendre bien des fois. L'étudiant grimpa prestement sur le pommier, il agita sauvagement son chapeau, son visage était en feu, les branches s'agitaient sous lui. Le pavé fut couvert de pétales blancs.

Anna aurait voulu, elle aussi, agiter son mouchoir. Elle aurait aussi voulu chanter comme l'étudiant. Un bonheur immense et infini voguait dans l'air. Les gens s'embrassaient et couraient.

— Liberté !

Une silhouette grotesque s'avancait du bout de la rue. Elle rasait les murs à pas prudents et mal assurés. Elle s'arrêtait à chaque instant et jetait des regards inquiets. Son habit violet flottait drôlement et ses bas blancs faisaient de gros plis au-dessus des souliers à boucles.

Anna ressentit une frayeur confuse. Jamais encore elle n'avait vu l'oncle Sébastien seul ainsi dans les rues, à Pesth. Instinctivement, elle s'effaça derrière la porte. « Peut-être ne me verra-t-il pas ? Peut-être va-t-il continuer son chemin ? » Et, en même temps, elle se souvint des deux yeux étincelants de fièvre et du mot qui ressemblait tellement à « jeunesse »... et la voix... le chant... Comme l'oncle Sébastien était loin de tout cela, et comme il était vieux !

Anna baissa les yeux tandis que deux gros souliers à boucles rouillées s'avançaient lentement vers elle.

L'étudiant éclata de rire sur son arbre.

— Quel est cet épouvantail ? Est-ce l'An mil qui se promène ?

Anna devint toute triste, ses yeux s'emplirent de larmes. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle sentit combien elle aimait l'oncle Sébastien.

— Il est à moi ! cria-t-elle désespérément.

Et elle tendit les bras vers le vieil homme.

Lui ne s'était aperçu de rien. Il s'assit sur le banc, devant la boutique, posa son chapeau par terre et essuya longuement son front avec un large mouchoir de couleur.

— Je suis arrivé à temps ! Quel bouleversement ! Où allons-nous ! Où allons-nous !...

Anna eut de nouveau l'impression qu'il s'éloignait d'elle, mais elle resta quand même tout près de lui, pour bien faire voir à ceux qui se moquaient de l'oncle Sébastien qu'elle et lui étaient l'un à l'autre.

V

Le vent avait ravi au pommier de la librairie sa fraîcheur printanière... L'été avait passé.

Anna appuyait son front contre la vitre. Des bruits singuliers venaient du dehors comme un grondement de tambour souterrain. Les pas lourds de la nouvelle garde nationale magyare martelaient en cadence le trottoir. La maison les entendait aussi et en répétait le son sous le porche.

A cette époque-là, on voyait souvent des soldats circuler dans les rues, et quand mamzell Tini accompagnait Anna au couvent des Dames anglaises, elle remarquait des papiers imprimés collés aux murs. Les gens s'attroupaient devant en tendant le cou. Anna aussi aurait voulu s'arrêter, mais mamzell Tini ne le lui aurait permis pour rien au monde.

« Il ne convient pas à une personne bien élevée de s'arrêter au coin des rues. »

Un garçon se tenait au bord du trottoir.

— Qu'y a-t-il sur ce papier ? lui demanda Anna, en passant.

— Des bruits de guerre.

Et le garçon se mit à siffloter. Une vieille femme cheminait sur l'autre trottoir. Elle s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier.

« Des bruits de guerre... » Anna regarda la vieille femme et soudain ces mots résonnèrent tristement dans sa pensée.

Pendant le dîner, elle observa son père et son grand-père. Ils s'entretenaient d'affaires, paraissaient parfaitement calmes et mangeaient de bon appétit.

« Tout le monde est comme d'habitude, pensa Anna. Ces bruits de guerre sont peut-être faux. » — Puis elle n'y pensa plus. Son père dit que les enfants allaient apprendre à danser à l'Institut Géramb, tous les dimanches après-midi.

— C'est un cours très bien, dit Jean-Hubert. Les petites baronnes Szepesy et les filles du magistrat Bajmoczy y vont aussi.

Il prononça Bajmoczy lentement avec respect et jeta un regard circulaire comme pour en mesurer l'effet.

Le dimanche suivant, Anna songea à la leçon de danse, même pendant la messe. Elle se levait et s'agenouillait sans prêter attention à ce qu'elle faisait. Elle suivait distraitement avec le doigt le dessin des lettres gravées sur le dossier de son banc : « Famille Ulwing ». Eux seuls avaient le droit de s'asseoir dans ce banc qui était le plus près de l'autel.

Le négociant en vins Gal et sa femme se tenaient là-bas, sous la chaire. M. Walter, le grand marchand de toiles, n'avait pas de banc non plus. Les Hosszu, eux-mêmes, étaient derrière eux, et pourtant ils possédaient des moulins à eau et les meuniers du Danube les saluaient.

Anna classait les gens du quartier suivant la place de leurs bancs, et juste pendant l'élévation, tandis qu'elle se frappait la poitrine de son petit poing, elle décida que son grand-père était le premier entre tous.

Pendant ce temps, Christophe Ulwing baissait humblement la tête et priait.

En levant les yeux, Anna aperçut quelque chose qui l'intriguait. Le petit Christophe, tout en ayant la tête tournée vers l'autel, regardait de côté. Elle suivit son regard qui s'arrêtait sur Sophie Hosszu. Celle-ci appuyait son front sur ses deux mains jointes, on ne voyait que son joli profil. Sur ses yeux à demi clos, ses longs cils projetaient une ombre. A présent, Christophe, les yeux baissés, était assis tout raide, dans le banc. Anna avait envie de rire.

Puis, les heures se firent lentes. Il se passa beaucoup de temps avant que l'après-midi arrivât. Les enfants s'impatientsaient. Anna interpella la bonne avec humeur, lorsque celle-ci sortit de l'armoire ses bottines de cuir.

— Oh ! Netti, tu ne sais donc pas ! Aujourd'hui, on m'a permis de mettre mes petites bottines prune.

Sa robe de cachemire vert pomme pendait à l'espagnole de la fenêtre. Son mantelet de velours noir était étalé sur le piano. Anna, depuis l'année précédente, habitait l'ancienne chambre de dame Christine. La chambre des enfants était réservée exclusivement à Christophe. Celui-ci se tenait aussi devant la glace. Il séparait sur ses tempes ses cheveux blonds aux reflets cendrés, qui ondoyaient au-dessus de ses oreilles comme si le vent les avait poussés de côté. Il se plaisait et, tandis qu'il rabattait le col souple de sa chemise, il se mit à siffloter. Il retenait tous les airs qu'il entendait une seule fois. Il sifflait aussi délicieusement qu'un oiseau.

Le bruit des roues résonna sous le porche. Les cariatides jetèrent un regard dans la voiture qui sortait.

Au coin de la place Sébastien, devant le cours de la baronne Géraumb, il y avait déjà trois coupés. Sur le siège de l'un d'eux se tenait, près du cocher, un valet de pied en livrée. Ceci frappa Christophe. Il pensa

qu'il faudrait amener Florian, dimanche prochain.

— Et puis, n'oubliez pas de baiser la main aux dames, dit Jean-Hubert, pendant qu'ils traversaient une pièce peu éclairée.

Une haute porte blanche vitrée les conduisit dans une salle sévère et nue. Sur les armoires brûlaient des chandelles tordues. Sous leur froide lumière, M. Staviarsky faisait des pointes devant un groupe de petites filles en crinoline et de petits garçons à cols blancs.

La porte ouverte sur la pièce voisine laissait voir des messieurs et des dames assis sur des sièges rigides. Ils regardaient les enfants à travers leurs faces-à-main.

Soudain, Christophe aperçut Sophie Hosszu parmi les grandes. Il savait par Gabriel qu'elle serait là et, cependant, il tressaillit.

— Baise la main, souffla Jean-Hubert.

Le jeune garçon se pencha avec tant de zèle qu'il se cogna le nez sur la main ivoirine de la baronne Gëramb. Il baisa aussi la main des autres dames. Quand il arriva à Sophie, il la regarda un instant d'un air embarrassé. Sophie retira brusquement sa main et se mit à rire.

— Mais, Sophie... dit la baronne d'une voix mourante.

Et ses boucles s'agitèrent de chaque côté de sa petite figure jaune. Elle n'était pas contente de son ancienne élève. Christophe trébucha dans une crinoline, il se troubla et aurait voulu pleurer.

Dans la salle de danse, Staviarsky, relevant les deux pans de son frac d'alpaga, montrait à une des demoiselles Bajmoczy la manière de faire une révérence.

— Mademoisele Berthe, attention, s'il vous plaît...

Et il marmonna quelques mots en polonais.

Des personnes groupées près de la porte s'écartèrent. M^{me} de Bajmoczy s'approcha de sa fille. Sa robe de soie froufrouta sur le parquet. Elle était grande et forte. portait la tête haute et baissait toujours les yeux.

Tout cela énerva encore plus Staviarsky. Il se mordit les lèvres et chercha des yeux quelqu'un.

— Mademoiselle Ulwing... Voulez-vous montrer comment on fait une révérence.

— Mais, je ne le sais pas encore...

Anna dit cela à voix très basse et il lui sembla que le parquet avait saisi ses talons. Elle ne put s'avancer que lentement sur la pointe des pieds. Elle penchait la tête et ses boucles caressaient son épaule. Ses mains se cramponnaient à sa petite jupe de cachemire. Dans le silence, la voix de Staviarsky grinçait :

— Une... deux... révérence.

Pendant ce temps, Jean-Hubert était solennellement assis sur une chaise haute et inconmode et, contrairement à son habitude, ne s'appuyait pas au dossier. Anna crut voir qu'il hochait la tête avec satisfaction, et tout le monde avait fait de même. Comme tout le monde était gentil pour elle !... Elle voulut aller rejoindre Berthe Bajmoczy, mais le Polonais l'arrêta d'un geste. La leçon n'était pas terminée.

Les jours de semaine, les études n'avançaient guère à l'école. Christophe reçut deux pensums.

Des dimanches passèrent. Dans le salon froid et sévère de l'Institut Géramb, les enfants apprenaient déjà la gavotte.

La leçon touchait à sa fin. Sur les armoires, les chandelles affaissées étaient presque consumées. Staviarsky grommelait en polonais. Berthe Bajmoczy avait beau faire, elle embrouillait toujours ses pieds. Elle se mit tout à coup à pleurer. Les petites baronnes de Szepesy l'entourèrent ; Marthe Illeÿ, au milieu de la pièce, riait méchamment. Anna aussi ne put s'empêcher de rire, ainsi que les garçons.

— Mes enfants... Silence !

La voix de la baronne était mourante, son visage sévère.

Le silence se fit. Berthe essuya rageusement ses yeux. Son regard tomba sur Anna.

— Depuis que celle-ci vient ici, tout va mal.

Clémence de Szepesy approuva et fronça son petit nez mince. Mais Anna ne le vit pas. Ses yeux s'arrêtèrent, pleins d'étonnement, sur son père. Il se tenait debout, appuyé contre la porte, près de Sophie Hosszu, une main passée dans l'ouverture de son gilet à petites fleurs, tandis que, de l'autre, il repoussait en arrière ses opulents cheveux blonds, harmonieusement plantés sur son front. Il souriait. Anna n'avait jamais remarqué que son père était encore jeune.

La leçon de danse était finie. En descendant l'escalier faiblement éclairé, Anna entendit parler derrière elle. Elle était juste à un tournant, ceux qui venaient derrière elle ne pouvaient la voir.

— Son grand-père était un simple charpentier, disait Clémence de Szepesy.

— Par exemple ! Qu'est-ce donc qu'un ouvrier charpentier ?

— Eh bien ! fit la voix d'en haut, c'est comme celui qui, l'année dernière, travaillait aux poutres du grenier.

— La place de ces gens n'est vraiment pas parmi les familles de la noblesse...

Anna reconnut la voix de Berthe.

Tout d'abord, elle n'avait pas saisi de qui l'on parlait, mais le comprit après. On avait parlé ainsi de son grand-père, de l'entrepreneur Ulwing, qui occupait le premier banc à l'église et devant lequel les magistrats même se découvraient.

Elle se retourna vivement. Les personnes qui descendaient se trouvèrent face à face avec elle. Soudain, toutes s'effacèrent le long de la rampe de fer. Anna les dévisagea d'un air triste et craintif. Elle venait de découvrir quelque chose de laid et de dangereux, que

ceux qui l'aimaient lui avaient soigneusement caché. Pour la première fois dans sa petite existence, elle rencontra la méchanceté humaine. Elle avait cru, jusqu'à présent, que tout le monde était bon... Quelque chose se brisa dans son âme, quelque chose qui, jusqu'ici, allait au-devant de tous, les bras tendus.

Elle resta silencieuse dans la voiture qui la ramenait. Son père parla des Bajmoczy ; il prononça encore leur nom avec un respect exagéré. Anna le regarda presque avec colère. Elle souffrit un instant de voir le contentement de son père et de Christophe. Elle serra les dents et sentit qu'elle ne pourrait pas leur raconter ce qu'elle avait entendu dans l'escalier. Elle se mit à les plaindre plus qu'elle-même. Et, avec l'inconsciente charité de sa petite âme féminine, elle prit, pour la première fois, sur ses faibles épaules le fardeau de silence dont dépendent le bonheur et la tranquillité des humains.

VI

C'était de nouveau dimanche. Christophe alla seul avec son père à l'Institut Géraumb.

— Je voudrais rester à la maison, avait dit Anna de sa petite voix voilée.

Son regard était si suppliant qu'on la laissa tranquille.

L'après-midi, à l'heure habituelle, la sonnette retentit sous le porche. Entre les deux cariatides, se tenait l'oncle Sébastien.

Anna courut au-devant de lui. L'entrepreneur, assis devant son bureau, lui fit un petit signe de tête.

— Asseyez-vous, dit-il, tout en écrivant de petits chiffres serrés dans un registre à reliure de toile.

Il ne posa la plume que lorsque Netti apporta le café sur le plateau à perroquets. La vapeur qui montait du pot au lait se teintait de jaune en passant devant la lueur de la chandelle. L'arome du café se répandit dans toute la pièce. Les deux vieillards s'entretenaient des jours anciens.

— Le monde était meilleur autrefois, murmurait

l'oncle Sébastien à la fin de chaque phrase, sans jamais expliquer pourquoi il en était ainsi.

Tout en causant, il cassait de gros morceaux de pain blanc dans son café. Puis il rassemblait les miettes et les fourrait dans la poche de son gilet, pour les oiseaux.

Anna remarqua que son grand-père ne parlait pas à l'oncle Sébastien sur le même ton qu'aux autres grandes personnes, mais plutôt comme il le faisait à elle et à Christophe. D'abord, il parut l'écouter avec indulgence, puis il s'impatia.

— Tout était-il vraiment mieux jadis ?

Et il évoqua l'histoire d'un certain seigneur qui avait fait fouetter un de ses serfs jusqu'à ce qu'il fût à demi mort, parce que celui-ci avait cueilli, sous les fenêtres du château, des fleurs pour sa fiancée. La jeune fille était belle. Le seigneur la remarqua, puis il obligea le garçon à s'enrôler à vie dans le régiment des grenadiers qui luttaient contre Bonaparte.

— Maintenant, les nobles combattent eux-mêmes et, dans notre province, ils partagent même leurs terres entre leurs anciens serfs. Comprends-tu cela, Sébastien ? De leur propre chef, sans y être obligés.

— Sommes-nous aussi des nobles ? demanda Anna, du coin du canapé rayé.

Les deux vieillards se regardèrent en riant de bon cœur. L'entrepreneur tira du bureau un petit livre usé. Sur sa couverture, on voyait un aigle à deux têtes tenant le blason hongrois entre ses serres.

— Voici mes lettres de noblesse. Pour les avoir, je ne me suis pas vendu et je n'ai vendu personne.

Anna ouvrit le livre et se mit à épeler l'écriture ancienne et appliquée :

— ... Presbourg, Anno Domini, 1797... Christophe Ulwing : 16 ans, taille haute, visage allongé, cheveux Blonds, yeux bleus ; métier : apprenti charpentier, franc-bourgeois.

Anna rougit.

— Cet apprenti charpentier, c'était moi.

Et l'entrepreneur posa la main sur le livret. Puis il promena son regard avec fierté tout autour de la pièce, comme s'il voulait montrer tout ce qu'il avait gagné. Maintenant, et pour la première fois, Anna comprenait ce regard, si souvent observé.

— Je suis un citoyen libre ! dit Christophe Ulwing.

Le son de sa voix donna à ces mots une expression de beauté et de force. Et, instinctivement, Anna imita avec sa petite tête le mouvement de fierté du vieillard.

La pensée de Sébastien allait plus lentement. Elle s'arrêta sur le livret.

— Te souviens-tu ?...

Et ce mot ramena de nouveau les deux vieillards en arrière, par delà les années. Ils parlèrent de la diligence qui avait versé à la porte de Hatvan ; du courrier viennois qu'ils avaient grisé à l'auberge des Trois Roses.

— L'armurier, le vétérinaire et les autres artisans à poigne maintenaient l'estafette, tandis que le fondeur de cloches lui avait coupé son catogan, malgré un fil de fer intérieur servant à en redresser l'extrémité.

Ce sujet n'intéressa bientôt plus l'entrepreneur. Il redevint sérieux.

— Tout n'était que prétention alors, les hommes portaient aussi le catogan dans leur cervelle. Somme toute, c'est mieux, maintenant !...

Mais Sébastien Ulwing secouait obstinément la tête. Soudain, son visage s'éclaira comme s'il avait découvert soudain le pourquoi de toutes ses affirmations.

— C'est que nous étions jeunes alors ! dit-il modestement en souriant. J'ai encore le vertige quand je pense à l'époque où tu posais des bardeaux sur le toit de l'église paroissiale. Tu étais assis sur la crête et tu balançais tes jambes du côté du Danube. Aujourd'hui, tu aurais sûrement le vertige, si l'on t'y envoyait !

Anna, immobile, regardait la main de son grand-père, posée près d'elle sur la table. Même au repos, cette main se crispait en poing. Et comme pour réparer les paroles insultantes des jeunes étrangères, elle se pencha sur cette main et y appuya ses lèvres.

— Qu'est-ce ?

Et Christophe Ulwing, absorbé, retira brusquement sa main.

Anna baissa les yeux, elle eut le sentiment d'avoir dit quelque chose qui n'avait pas été compris. Puis, sans qu'on s'en aperçut, elle se glissa hors de la pièce... Dans la « Chambre-Soleil », un cahier était ouvert, sur le casier à musique. Sur sa couverture de soie verte brochée, une couronne renfermait ces mots : « Chansons enfantines ». Sur la première page et d'une écriture jaunie : « Christine Jörg, 1822 ». Anna se mit au piano, ses petits doigts errèrent un moment sur le clavier et elle chanta doucement l'une des chansons :

*Zwei Wanderbursche zogen
Hinaus in's ferne Land (1).*

La chanson s'envolait timide et hésitante ; mais sa voix, d'ordinaire voilée, sortait de sa poitrine, claire et bien timbrée. Elle s'en aperçut elle-même et eut l'impression que, jusqu'alors, elle s'était tue. Maintenant seulement, elle commençait à parler, en chantant. Un sentiment tout nouveau et merveilleux l'envahit, celui de pouvoir tout exprimer sans que l'on puisse se moquer d'elle, sans que son grand-père puisse retirer sa main...

*... Zwei Wanderbursche zogen
Hinaus in's ferne Land.*

L'oncle Sébastien se leva du canapé et ouvrit tout

(1) En allemand, dans le texte : « Deux chemineaux entreprirent un long voyage. »

doucement la porte de la salle à manger. Les deux vieillards restèrent longtemps silencieux.

Christophe rentra du cours de danse. Il fit irruption dans la chambre d'Anna. Ses yeux brillaient, candides. Une fleur fanée ornait sa boutonnière. A chaque instant, il la touchait. Accoudé au piano, il parlait sans arrêt. Anna le considérait avec étonnement. Il lui plaisait ainsi. Ses cheveux ondulés lui cachaient la moitié du visage. Son nez court, légèrement relevé, remontait un peu la lèvre supérieure. Cela lui donnait une expression agréablement craintive que l'on ne retrouvait sur aucun visage des Ulwing. Malgré elle, Anna jeta les yeux sur le portrait de sa mère...

Le soir, avant de se coucher, Christophe chercha avec impatience, dans son armoire en désordre, un livre de prières ; n'en trouvant pas, il fourra la fleur sous son oreiller.

Longtemps, il garda les yeux ouverts dans l'obscurité. « Petit Christon... au revoir », dit-il tout à coup à voix basse, en essayant d'imiter l'intonation de Sophie. Puis il passa la main sur ses cheveux, lentement, distraitement, comme Sophie l'avait fait pendant qu'elle parlait avec son père.

Il éprouva un doux ravissement. Il répéta la caresse, les mots : « Petit Christon ». Il les répéta souvent encore, si souvent qu'il en épuisa l'effet jusqu'à ne plus entendre que sa propre voix et ne sentir que sa propre main. Cela ne le faisait plus frissonner et, fatigué, il s'endormit sur la fleur que Sophie lui avait donnée.

Le lendemain matin, il faisait encore nuit lorsque l'entrepreneur entra dans la salle à manger. Il se levait toujours tôt, il aimait à déjeuner seul. Une bougie éclairait la table. Sa flamme vacillante se reflétait dans les vitres de l'armoire, sautillait parmi les porcelaines. Les dossiers des chaises faisaient grimper leur ombre sur le mur.

Christophe Ulwing parcourait hâtivement le journal. « Quelle ineptie, se dit-il, on envoie de Vienne un commissaire impérial plénipotentiaire. A quoi bon ? » A part cela, il n'y avait rien d'intéressant dans le journal aux lignes serrées. Sans doute, les censeurs opéraient de nouveau.

Il prit la bougie et descendit au bureau. Un monceau de papiers était posé sur sa table. Sur tous, on voyait l'écriture nette et régulière de Jean-Hubert. L'entrepreneur se pencha sur sa tâche. Sa plume grinçait par saccades, comme si elle se fût élancée à la charge.

En face de lui, la carte coloriée de Pesth et de Bude s'éclairait de plus en plus dans son cadre doré. Sur les murs blanchis à la chaux, des plans étaient suspendus. Près du poêle se trouvait un canapé tout encombré de paperasses.

Dans le silence matinal, des pas résonnèrent. L'ombre de la tête des passants pénétrait, de temps à autre, par la fenêtre basse et glissait sous la plume de Christophe Ulwing, tels de petits nuages ronds qui disparaissaient et réapparaissaient successivement. Le temps s'écoulait. Tout à coup, des pas furieux se ruèrent vers le Danube. Des faux montées en baïonnettes étincelaient au soleil.

Les domestiques se précipitèrent dans la rue.

— Que se passe-t-il ?...

Une voix cria :

— On a pendu le commissaire de Vienne à une lanterne !

— Mais non, on l'a mis en pièces !

— On l'a abattu sur le ponton !

— Est-il mort ?... demanda quelqu'un qui venait d'arriver.

L'entrepreneur posa la plume. Il regarda la fenêtre, comme s'il y entrevoyait une figure effrayante, invraisemblable, qui le fixait en ricanant... Depuis des mois, il se préparait quelque chose et, maintenant, c'était

arrivé... Il souleva et reposa plusieurs fois, sans raison, les papiers sur son bureau... Il faudra aussi s'habituer à cela ! Il enfonça durement son menton dans le col évasé de sa chemise et recommença l'addition des longues colonnes de chiffres qui couvraient la feuille de papier.

Dehors, assez loin, on chantait cette même chanson qu'Anna avait entendue pour la première fois dans la librairie du grand-père Jörg. Dans la cuisine, Netti battait en mesure la crème fouettée. Et, le soir, les lanternes du pont s'allumèrent comme de coutume, même celle sous laquelle, aujourd'hui, un homme était mort. Sa lumière brillait aussi calme que celle des autres. Les rues silencieuses ne parlaient plus de ce qui était arrivé, et le Danube lavait, dans l'obscurité, les mains sanglantes de la ville.

VII

Le samedi soir, on apporta une lettre de la baronne Gëramb. Le cours de danse était suspendu.

Les paupières peu mobiles de Christophe parurent tout à fait privées de vie pour un instant.

— Mais pourquoi ?

Et il laissa tomber, avec chagrin, sa tête en avant.

— Il ne convient pas de danser lorsqu'il y a la guerre.

— C'est donc vrai ! Il y a la guerre ! se dit Anna.

Et, malgré elle, la guerre lui apparaissait lointaine et invraisemblable, comme si elle l'avait lue dans un livre dont on aurait collé les pages systématiquement sur les murs des maisons, chaque matin.

C'était après Noël. On ne voyait pas le Danube. Un épais brouillard gluant se collait aux carreaux. Christophe sortit frileusement dans le matin givré. Il était, comme toujours, en retard et, n'ayant pas eu le temps de déjeuner, il mangeait sa tartine beurrée dans la rue. Il ne savait pas ses leçons. Florian l'accompagnait, une lanterne à la main. Par les matinées d'hiver, il l'éclairait toujours jusqu'à l'endroit où commençaient les rues pavées.

Dans la cité, Christophe croisa un petit vieux aux jambes torses qui portait sur un bras une quantité de papiers humides et à l'autre un seau de colle et un balai. Des groupes silencieux l'attendaient au coin des rues et, après avoir lu les nouvelles, s'en allaient, découragés.

— Mais que se passe-t-il ? Que nous veut-on ?

Ils ne comprenaient plus rien.

L'idée de la guerre entraît peu à peu dans leur cerveau. La foule se pressait devant les bureaux de change. Les sabres des soldats frappaient le pavé. Chacun se hâtait comme s'il avait eu quantité de choses à terminer avant la nuit.

Un jour, pendant qu'Anna prenait sa leçon de piano, on hissa un grand drapeau noir et jaune (1) sur le bastion de Bude. Les drapeaux changeaient souvent de couleur à cette époque-là.

— La liberté n'existe plus, dit Staviarsky.

Et il jura en polonais.

— Liberté ?

Anna songea à deux yeux fiévreux.

— C'est donc pour la liberté que l'on fait la guerre ?

Et, à partir de ce moment-là, elle regardait avec anxiété les soldats croates que les officiers de l'empereur avaient logés dans la maison.

Elle s'arrêta au vasistas de l'escalier.

Le sergent à la face rougeaude mangeait un oignon cru au milieu de la cour. Les grenadiers, pareils à de grands enfants rustaude, se lançaient des boules de neige. Ils écrasaient les buissons et foulaient tout de leurs pieds. Ils firent un bonhomme de neige, devant le puits ; lui plantèrent sur la tête un képi rouge, comme ceux que portaient les soldats hongrois, et le criblèrent des balles de leurs fusils.

(1) Couleurs de l'Autriche impériale. (Note du traducteur.)

Puis, un jour, l'homme de neige fondit ; les lilas bourgeonnèrent dans le jardin. Les soldats lavaient leur linge dans l'eau du puits. Ils se tenaient à demi nus devant les baquets et le vent plaquait la mousse grise du savon sur leurs poitrines velues.

Tout à coup, une sonnerie de clairon insolite éclata comme un cri d'alarme. Anna se précipita à la fenêtre. Des soldats couraient le long de la maison. Ceux de la cour enfilèrent en hâte leurs chemises mouillées, puis ils galopèrent derrière les autres et ne revinrent plus jamais.

Peu de temps après, Anna rêva la nuit d'une tempête terrible. Vers le matin, elle prêta l'oreille, on aurait dit qu'on lançait contre les vitres des poignées de pois ; puis, c'était comme si des corps invisibles passaient en sifflant à travers l'espace, toutes les fenêtres de la maison en tremblaient.

— Il faut fermer les volets ! cria l'entrepreneur sous le porche.

Christophe montait l'escalier en courant et annonça triomphalement :

— On a fermé l'école !

Sa poche était remplie de sucres d'orge qu'il fourrait deux par deux dans sa bouche.

Jean-Hubert, qui avait couru à l'école chercher Christophe, arrivait derrière lui. Ses beaux cheveux, toujours si soignés, pendaient sur son front. Sa cravate, d'habitude impeccable, avait glissé tout de travers sur son col. Haletant, il appela Florian et fit cadenasser la porte cochère, derrière lui.

Dans la chambre de l'entrepreneur, à travers l'obscurité des volets clos, on apercevait la lueur d'une bougie. Jean-Hubert, contre son habitude, n'attendit pas qu'on l'invitât à s'asseoir ; il s'affaissa sur un fauteuil.

— Quelle chance que vous soyez tous ici !

Et, de la main, il fit un faible geste, comme s'il avait voulu caresser quelqu'un.

— Je marchais le long du Danube, dit-il d'une voix rauque. Il y avait beaucoup de monde et l'on disait que les obus ne pouvaient pas traverser le fleuve. Des hommes s'étaient assis sur les pierres du quai. L'un d'eux mangeait du lard. Il mangeait tranquillement. Soudain, il eut la tête emportée. Il resta encore assis quelques instants et son sang jaillit...

Frissonnant d'horreur, Jean-Hubert se couvrit le visage de ses mains.

— Alors, c'était donc aussi un obus qui a éclaté dans la confiserie de la rue du Petit-Pont ? dit Christophe, tout en fourrant des bonbons dans sa bouche. Le trottoir était couvert de bonbons comme si l'on avait retourné la boutique. Toute la classe en a rempli ses poches, sans rien payer.

L'entrepreneur se mit à rire. Derrière la porte verrouillée, la vie continuait. Jean-Hubert rajusta sa cravate et, pendant la journée, oublia parfois tout à fait ce qu'il avait vu. Mais, quand il voulut manger, il pâlit et repoussa l'assiette.

De temps à autre, les vitres tremblaient. Des sifflements aigus ou lointains passaient au-dessus des toits. Derrière eux, le silence angoissant de l'attente. On comptait ; le silence se figeait, prêt à se briser dans l'air.

— Encore un obus qui a éclaté...

On recommençait à compter avec une crainte animale et impuissante. A qui le tour ? Sur le bord du Danube, une maison éventrée jeta un cri d'agonie. Des nuages de poussière éclataient en l'air. Le ciel devenait rouge comme de la chair crue.

Dans la cour de la maison de l'entrepreneur Ulwing, le vent apportait un souffle de chaleur sinistre. Derrière la porte close, personne ne savait laquelle des mai-

sons voisines exhalait ce dernier souffle brûlant.

Les Füger s'étaient réfugiés dans la cave. Jean-Hubert et les enfants s'étaient transportés dans le bureau sur la cour. L'étage était vide. Seul, Christophe Ulwing n'abandonna pas sa chambre, dont les fenêtres donnaient sur le chantier désert.

— La maison est solide ! cria l'entrepreneur à M^{me} Füger par le soupirail de la cave ; j'en ai bien bâti les murs !

Un claquement sauvage se fit entendre du côté de la porte, comme si on y avait lancé un gigantesque paquet de linge mouillé. Les fenêtres se brisèrent avec fracas, la maison fut secouée jusque dans ses fondements.

Les gens sortirent de la cave en poussant des cris de terreur. Les lèvres blanches comme de la craie du petit Christophe se crispèrent. L'entrepreneur fronça les sourcils comme si un impudent avait osé le contredire. Il se dirigea à grands pas vers la porte.

— Non ! non ! hurla Christophe.

Et il éclata en sanglots convulsifs. Mais le vieil Ulwing n'écouta personne. Il ouvrit brusquement la petite porte.

Une des cariatides était amputée d'un bras. A ses pieds s'étalait un amas de poussière et de plâtras, une brèche s'ouvrait dans le mur. L'obus n'avait pas éclaté et il était fiché dans les briques.

L'entrepreneur boutonna sa veste afin d'être une cible moins visible, puis il sortit devant la maison. Il leva la tête et contempla les fenêtres, qui étaient en piteux état.

Des étrangers, des ennemis, au nom de leur empereur, avaient touché à sa maison à lui !!! Il se tourna brusquement vers le Danube, le pont de bateaux brûlait, son pont ! Il contempla Bude. Du cœur de la petite ville partait le bombardement sur Pesth, la ville sœur sans défense. La ville et Christophe Ulwing avaient été

ensemble petits et pauvres ; ensemble, ils avaient grandi, ils étaient devenus riches et, maintenant, ils étaient blessés ensemble.

Il se mit à jurer, comme au temps où il était aide charpentier.

Autour de lui, aucun signe de vie. Rien ne bougeait dans les rues. Magasins cadenassés, portes fermées, la ville semblait être un lieu de supplice. Les maisons, comme des condamnés à mort, tendaient la poitrine, les yeux clos, et paraissaient aussi isolées dans leur malheur que les destinées humaines. A présent, chaque maison vivait et mourait isolée. La lueur des toits incendiés se reflétait dans des fenêtres indifférentes. Une fumée gluante rampait le long des murs. Dans une église de la rive, on sonnait les cloches.

Les yeux froids de Christophe Ulwing se remplirent de larmes de colère, pendant qu'il contempnait les maisons croulantes, noires de fumée. Combien en avait-il bâti de celles-là ! Il les aimait toutes. Il ressentit une grande pitié pour elles, pour lui-même.

Cela ne dura qu'un instant. Il serra les poings comme s'il avait voulu retenir en lui les forces prêtes à s'échapper. Il en aurait besoin. Les muscles de ses bras frémissaient, il en sentait la contraction jusque dans son cerveau. S'il le fallait, il recommencerait tout, il en avait le temps encore, la vie était longue.

VIII

Les jours se succédaient. La canonnade cessa. Des gens effarés sortirent des caves. Rasant les murs, ils contemplaient l'incendie et traversaient les rues précipitamment.

La ville attendait et retenait sa respiration. Dans la maison Ulwing, l'angoisse était poignante.

Pendant toute la semaine, Christophe garda le lit. Une terreur malade était empreinte sur son visage. Tout le jour, il restait étendu, silencieux, dans un coin du bureau. La nuit, la peur l'empêchait de dormir et il se glissait devant la fenêtre.

Dehors, dans la cour, les marronniers se dressaient, mornes et noirs. Parfois, leurs cimes devenaient rouges, éclairées par un reflet flottant et lointain. Leurs feuilles, semblables à des doigts aplatis et sanglants, se tendaient vers le ciel. Quelque chose remua dans les buissons. La pompe du puits grinça. Une lanterne fut posée par terre, des hommes passaient dans sa lumière, portant des seaux d'eau au grenier. L'entrepreneur aussi était là ; en bras de chemise, il tirait de l'eau du puits. Jean-Hubert le relaya ; il était vêtu d'une redingote

ajustée et son col blanc faisait une tache claire dans la nuit. Puis, tous allèrent se reposer. La cour redevint vide.

Christophe eut peur. Il porta brusquement la main à son cou. Il lui semblait que de minces filaments y tressaillaient, et c'était ainsi depuis que ce grand fracas avait ébranlé la maison. Derrière son front, cette vision se reformait sans cesse. Il essayait de la chasser, mais quelque chose saisissait l'image et la replongeait dans son cerveau.

Il aurait voulu aller en parler à Anna ; mais, si elle ne le comprenait pas !... Dans l'état où il était, il ne pouvait supporter l'idée que l'on pût se moquer de lui. Il se jeta sur son lit et prit sa tête dans ses mains. Pourquoi n'était-il donc pas semblable aux autres ? Pourquoi fallait-il qu'il pensât toujours à des choses que les autres ne comprenaient pas ?

Anna ne dormait pas non plus dans le bureau voisin. Depuis que, le jour du bombardement, elle avait aperçu, par la petite porte, le clocher de l'église de Notre-Dame-la-Bienheureuse, le souvenir de l'oncle Sébastien, qui était resté là-haut, dans la Ville-Haute, la hantait. Depuis longtemps, ils ne pouvaient plus communiquer et pourtant elle aurait tant voulu lui dire qu'elle pensait à lui !

Brusquement, elle se décida. Se glissant hors du lit, elle retira du chandelier le bout de chandelle et prit des allumettes. Elle traversa le porche sur la pointe des pieds. Les marches de l'escalier étaient froides sous ses pieds nus, les loquets grinçaient légèrement dans le silence. En traversant la salle à manger, elle heurta une chaise et fut saisie de peur en pensant à son grand-père. S'il l'avait entendue ? Jamais il ne consentirait. Pourtant, elle devait le faire, bien qu'elle frissonnât de frayeur.

Elle arriva au piano, puis écouta encore. Elle alluma

la chandelle, mais n'osa pas regarder autour d'elle. En ouvrant le volet, ses dents claquaient lamentablement ; les vitres étaient brisées. Si le vent allait éteindre la chandelle ?... Mais la nuit de mai était calme et profonde.

Tout d'un coup, elle sentit passer dans ses bras comme le souvenir du geste qu'elle faisait par-dessus le Danube à l'oncle Sébastien lorsqu'elle était toute petite. Elle leva les mains et referma les volets derrière la fenêtre éclairée.

La lueur jaunâtre de la chandelle se répandit dans la nuit, comme si elle se dirigeait par delà le fleuve, là où on l'envoyait.

Dans les ténèbres molles et informes, la Ville-Haute faisait une masse obscure, compacte et dure. Aucune lumière n'éclairait les rues grimpantes. Les maisons étaient muettes de peur.

Depuis plusieurs jours, Sébastien Ulwing n'était pas sorti de sa boutique. Il ne parlait à personne et ignorait tout ce qui se passait. Il vivait de pain sec et lisait *Démocratie*. Parfois, la lueur des torches filtrait à travers la fente de sa porte. Le rayon lumineux tournait anguleusement autour de la boutique et s'enfuyait. Des pas lourds de soldats retentissaient dans la rue. De temps à autre, on entendait le canon et la maison tremblait.

Ce soir-là, tout était dans une silencieuse attente. Il était à peu près dix heures. Soudain, Sébastien eut l'impression qu'on avait frappé à sa porte.

Qu'arrivait-il ? Son cœur battait tumultueusement et, brusquement, la pensée de la maison Ulwing s'imposa à son esprit. Il ne put supporter plus longtemps l'incertitude ; il prit son chapeau, mais, en arrivant sur le seuil, il se retourna. Comme chaque soir, il fit le tour de la boutique, remonta toutes les montres, en les regardant comme s'il leur donnait leur pâture. Puis, de son pas chancelant et gauche, il se glissa dans la rue.

La forteresse désertée était envahie d'air printanier. L'horloger pressa le pas. Devant l'église de Notre-Dame-la-Bienheureuse, il se découvrit, puis se dirigea vers le bastion des Pêcheurs.

Au delà du mur, dans la profondeur des ténèbres, la rive de Pesth était noire.

Sébastien Ulwing se fatigua les yeux à découvrir la direction de la maison de son frère. Il poussa un faible cri ; dans la longue ligne de la rive, une fenêtre était éclairée !... Il savait que c'était pour lui et la gratitude réchauffa son vieux cœur.

Sans réfléchir, il se baissa pour ramasser quelques débris qui traînaient à ses pieds. Il en fit un tas sur le mur et déchira avec précaution la couverture de *Démocrate* ou *Le philosophe rieur*. Il prit une allumette. Il voulait remercier Anna de son signal. Le papier s'enflamma et avec lui le petit tas de débris. La flamme jaillit dans l'air, claire et lumineuse.

A cet instant, il sentit quelque chose le frapper dans le dos. Il entendit un coup de feu et tomba sur ses genoux, près du mur du bastion contre lequel il s'écorcha le menton. Il y porta la main avec irritation, son cœur se souleva. Alors seulement, il pensa à regarder derrière lui... Il n'y avait personne aux alentours. Les vitres d'une des maisons tressaillirent. Au pied de l'église, un uniforme clair de soldat autrichien s'enfonçait dans l'obscurité.

Lorsque tout fut retombé dans le silence, Sébastien Ulwing s'agrippa aux pierres du mur et se releva. En passant devant l'église, il se découvrit de nouveau, mais fut incapable de remettre son chapeau sur sa tête. Il lui échappa de la main. Il le contempla tristement, mais ne se baissa pas pour le ramasser. Il s'appuya un instant contre le monument de la Sainte-Trinité, qui semblait placé là comme un clou fixant la place par le milieu. Il n'y avait que ce coin de terre qui fût immo-

bile, le reste tournait lentement autour de lui, et cela lui donnait des nausées.

« J'ai le vertige », se dit-il. Et il cracha avec dégoût. Il voulut se hâter, il avait l'impression d'avoir parcouru beaucoup de chemin et il se trouvait toujours sur la place. Il éprouvait la sensation d'un homme qui, dans un rêve, voudrait avancer et resterait immuablement sur place.

A travers l'obscurité de la rue Tarnok, il aperçut de clairs uniformes. Cette vision le poussa en avant, comme pour fuir un mauvais souvenir. De l'épaule, il frôlait les murs. Il pénétra dans sa boutique en chancelant. Dans sa main, l'allumette tournait en sursauts convulsifs autour de la bougie.

Sébastien Ulwing s'écroula dans son fauteuil. Il ferma les yeux et, lorsqu'il les rouvrit, tout lui parut trouble.

« Les bougies sont moins bonnes qu'autrefois », pensa-t-il. Puis, soudain, il fut pris de frayer. Il avait soif. Ouvrir la fenêtre ! Appeler quelqu'un ! Il ne put se soulever qu'à demi et retomba, épuisé, dans le fauteuil. Son front se couvrit de sueur.

On aurait dit que la canonnade recommençait quelque part ; mais il ne s'en préoccupait plus. Tout ce qui concernait les autres lui devenait étranger et lointain.

Prier... une prière d'enfant lui revint à l'esprit. Il songea au passé, mais cela le fatigua comme s'il eût dû tourner la tête. Sa vie avait été si bonne et si simple... Que Barbala fût devenue la femme de son frère, cela aussi avait été dans l'ordre des choses...

Un trouble pénible s'agitait derrière son front. Sans aucune transition, il pensa qu'il devait le prix de deux pains au boulanger. Il s'inquiéta : il y avait peu de temps, il s'était commandé une paire de souliers neufs chez le cordonnier. « Mettez-y des boucles brillantes. » Voilà ce qu'il avait dit. Et maintenant, qui les achèterait ? Il se rappela soudain que personne ne portait

plus de semblables souliers. Ses yeux se remplirent de larmes. Malgré lui, son corps se pencha en avant... Comme les boucles de ses souliers étaient rouillées !... et celle de gauche se rouillait davantage à chaque minute, comme si la rouille coulait dessus. Toute rouge, épaisse, elle se répandait sur le bas blanc... sur le plancher !

La bougie se consuma entièrement. Sa flamme se cabra, jeta un dernier regard circulaire, puis s'éteignit. Une odeur lourde de suif fondu se répandit dans la pièce et la tête de l'oncle Sébastien s'enfonça de plus en plus entre les deux grandes oreilles de son fauteuil. Dehors, la canonnade grandissait d'instant en instant, mais ses grondements sauvages n'étaient pas destinés à Pesth. C'étaient les honvéds (1) au képi rouge qui, postés sur les hauteurs de Bude, bombardaient le fort. Les troupes impériales autrichiennes y répondaient désespérément.

Le matin était couleur de cendres et tout vibra.

Aucune nouvelle ne pénétrait derrière les portes closes de la maison Ulwing.

Dans la cave, M^{me} Füger faisait de la charpie et soupirait, abattue. Le petit comptable était assis sur un tonneau, la tête penchée, comme s'il tendait l'oreille. A chaque détonation, ses pieds frappaient le tonneau.

Son fils le fixait avec une telle insistance que ses yeux de myope se fermaient à demi. Il bâilla avec lassitude. Les pieds de son père frappaient le tonneau à intervalles de plus en plus espacés. C'est à cela qu'il remarqua que la canonnade décroissait. Peu à peu, elle cessa. Puis la maison tressaillit encore une fois, une dernière explosion brisa le silence. Les éclats des vitres coulèrent des fenêtres avec fracas.

— Celui-ci a éclaté tout près.

(1) Troupes de l'armée nationale hongroise. (Note* du traducteur.)

L'entrepreneur n'en pouvait plus. Il voulait savoir ce qui se passait. Il s'élança dans l'escalier et ouvrit violemment les volets de la chambre verte.

En face, la forteresse royale brûlait au milieu de la fumée et sur le bastion, près du petit drapeau blanc des impériaux, on déployait un étendard hongrois aux trois couleurs.

— Les Hongrois sont vainqueurs ! s'écria Christophe Ulwing.

Sa voix au timbre bref résonna à travers la maison comme un coup de marteau.

Anna se mit à rire.

— Entends-tu, Christophe ? Nous sommes vainqueurs !

Là-haut, sur le bastion, dans le soleil de mai, le drapeau déploya son étoffe comme une main bienfaisante ; un air de fête s'en échappa. A Pesth et à Bude, d'autres drapeaux lui firent écho. Les tricolores magyars parurent aux fenêtres, aux lucarnes et sur les toits.

Le peuple se précipita sur le Pont suspendu en chantant et le piétinement irrégulier des pas humains s'enchevêtra. Le courant emportait aussi Christophe Ulwing — il allait chez son frère. — Que de choses il avait à lui raconter ! Que de questions à lui poser !

Les habitants de Bude venaient en courant à leur rencontre. Les deux villes s'élançaient dans les bras l'une de l'autre sur le pont du Danube.

Au pied de la colline, il se produisit un encombrement. Un lourd chariot tournait dans la rue. Sur le siège était assis un homme malingre au teint jaune. De chaque côté de sa bouche, sa moustache tombait en deux anneaux noirs. La voiture était recouverte d'une bâche sur laquelle apparaissaient des taches d'un rouge sale. Des bords du chariot dépassaient des membres humains, bras ou jambes qui ballottaient au gré des cahots du véhicule.

La foule interrompit ses chants. Les hommes se découvraient ; ceux qui étaient devant criaient d'horreur et invectivaient le conducteur.

Les secousses faisaient peu à peu glisser un cadavre hors de la voiture. Avec indifférence, l'homme au teint jaune fouetta ses chevaux dont l'allure s'accéléra. La tête du mort aux yeux ouverts et fixes touchait déjà le sol. Elle se heurta aux pierres en saillie de la chaussée ; elle rebondit, puis retomba dans la poussière.

La foule avançait, silencieuse.

On transportait des blessés sur des brancards. Dans les cours des maisons noircies par la fumée, les képis rouges rutilaient parmi les baïonnettes... Sur le pavé de la rue gisait un cheval crevé d'où s'échappaient des mouches bleuâtres. Du fossé des égoûts émergeaient deux semelles de bottes et partout circulaient des chars couverts de bâches dont la charge inanimée se balançait au soleil.

Christophe Ulwing tourna le coin de la place de la Sainte-Trinité. Des gens étaient rassemblés devant la boutique. L'étage en saillie de la maison jetait une ombre profonde dans la lumineuse et blanche clarté.

L'entrepreneur reconnut les amis de son frère Sébastien. Le graveur boiteux s'appuyait contre le mur en s'essuyant les yeux. Le censeur aussi était là. Il tenait sa main contre sa figure comme s'il avait eu mal aux dents. Ceux qui étaient derrière se haussaient et tendaient le menton. Quand on l'aperçut, tout le monde salua.

La face aiguë du chapelain de Bude se glissa dans l'entre-bâillement de la porte, puis d'un pas important il s'avança vers l'entrepreneur. Il lui parla longuement, désigna plusieurs fois onctueusement le ciel en secouant sa tête de droite à gauche.

Les deux grandes mains osseuses de Christophe

Ulwing se croisèrent sur sa poitrine comme deux crochets recourbés.

— Mais comment cela est-il arrivé ?...

Maintenant, tous l'entouraient et parlaient à la fois. Une vieille dame comiquement vêtue fit brusquement une révérence au milieu de la rue.

— Avec votre permission, je suis Amélie Csik. C'est à moi à parler, ils ne l'ont appris que par moi. Voyez-vous, moi j'habite le bastion des Pêcheurs. Cette nuit, mon mari s'est trouvé mal. Nous nous étions réfugiés dans la cave, l'air y était mauvais. Je suis montée chercher un médicament dans notre appartement.

L'entrepreneur se tourna impatienté vers l'entrée de la boutique. Les gens lui barraient le passage.

— Soyez brève... souffla le chapelain.

La femme continua plus vite :

— Pensez donc ! J'ai tout vu de ma fenêtre. Quelqu'un alluma un feu sur le bastion, je le reconnus de suite : c'était M. Sébastien. J'ai pu voir son visage que la flamme éclairait, puis j'entendis un coup de feu et M. l'horloger tomba près du mur.

Le cœur de Christophe Ulwing se serra et ses yeux rougirent comme s'ils étaient mordus par la fumée. « Pauvre frère Sébastien !... » Et, tout d'un coup, il songea à Anna.

La bonne femme poussa un grand soupir.

— J'ai été très effrayée, je redescendis en courant à la cave. C'est mon mari qui m'a tout expliqué ; le révérend père chapelain sait tout aussi, ainsi que les autres. Ce sont eux qui ont enfoncé la porte, après l'assaut.

L'entrepreneur se dirigea à nouveau vers la boutique.

Le chapelain lui fit signe de s'arrêter. Il lui montra encore le ciel, parla de la patrie, des héros... et, extasié, il éleva son visage pointu en bec.

— Et, parmi tous, ce fut lui le plus dévoué !...

« Pourquoi dit-il cela ? » pensa l'entrepreneur qui trouvait insupportable la voix du prêtre.

Celui-ci pérorait avec de plus en plus de feu :

— Le nom de Sébastien Ulwing vivra toujours dans notre souvenir. Bude reconnaissante gardera la mémoire de ses héros martyrs.

L'entrepreneur tressaillit. Il aurait voulu parler, mais le prêtre, d'un geste apostolique, étendit les bras sur la foule rassemblée.

— Et vous, qu'un sentiment de pitié envers les héros a amenés ici, dites à vos enfants, et plus tard à vos petits-enfants, que c'est un simple et pieux horloger qui, en allumant un feu sur le mur de la ville, appela les troupes libératrices hongroises dans le fort de Bude. C'est pourquoi l'ennemi, d'une balle meurtrière, fit taire à jamais ce noble cœur !

Il s'attendrit sur son propre discours. L'entrepreneur regarda autour de lui avec stupeur. De grands mouchoirs à carreaux apparaissaient de tous côtés. Les gens se mouchaient bruyamment. Dame Amélie Csik était au centre du cercle. Elle avait conscience de son importance et recommençait son récit pour chaque nouvel arrivant.

— Donc, sachez que...

— C'est un véritable héros, le héros de notre rue, dit le marchand de pain d'épice.

Le boulanger acquiesça aussi de la tête, puis pensa au prix des deux pains que Sébastien lui devait encore.

L'entrepreneur, d'un regard figé, considéra un instant la figure d'oiseau du prêtre. Il eut peur de ce qu'il venait d'entendre, il eut peur de lui-même, comme si, par son silence, il laissait passer un faux dans un de ses livres de comptes. Il s'essuya le front.

— Monsieur le révérend, permettez-moi... Mon pauvre frère Sébastien était un bourgeois paisible. La lutte pour la liberté ne l'a jamais occupé ; il était com-

plètement éloigné de tout mouvement révolutionnaire...

Le prêtre lança sa main en avant d'un geste réprobateur...

— Monsieur l'entrepreneur Ulwing, l'humilité chrétienne, elle-même, permet que vous acceptiez, la tête haute, l'éloge pieux de votre admirable frère.

— Ecoutez-moi, dit Christophe Ulwing d'un ton presque désespéré. Ce fut un accident ; croyez-moi, vous vous trompez...

Les gens l'interrompirent avec animosité. Ceux qui étaient en arrière grommelaient. Amélie Csik commençait à craindre pour son rôle important. Elle excita à haute voix ceux qui l'entouraient comme si l'étranger de Pesth voulait les frustrer de leur honneur.

— Il est riche ! Et, cependant, il laissait son frère dans la pauvreté. Il ne lui donnait jamais rien et, maintenant, il veut lui prendre même sa renommée.

— Ne le permettons pas ! s'écria le savetier de la rue Monsieur.

Et il résolut en lui-même de ne pas réclamer le prix des souliers à boucles de Sébastien Ulwing.

Le chapelain releva vertement les paroles de l'entrepreneur.

— Que personne n'envie la gloire de notre héros !

L'honnête visage de Christophe Ulwing prit une expression résignée. De la main, il fit un grand geste de renoncement. Il se rendit compte à cet instant que d'autres avaient passé une écriture dont il n'était pas responsable et sur laquelle il n'avait aucun droit. Du reste, la raison pour laquelle on devient un héros est si indifférente : faire un signal à des soldats ou à une petite fille... Rien n'importe devant la mort !

— Merci, dit-il d'une voix à peine perceptible.

Il se découvrit et, le dos un peu courbé, il entra dans la boutique. Dehors, sur l'horloge de l'enseigne,

les moineaux de son frère Sébastien attendaient leurs miettes. A l'intérieur, deux bougies brûlaient. Dans le grand silence, on entendait le battement de nombreux petits cœurs : le tic tac des pendules. C'était encore la main de celui dont le cœur ne battait plus qui les avait remontées.

La nuit tombait lorsqu'il redescendit de la Ville-Haute.

— Je reviendrai passer la nuit, dit-il à l'opticien et au graveur boiteux qui voulaient veiller leur vieil ami.

Puis il s'en fut rapidement, en tenant avec effort la tête droite ; mais il regardait les gens d'un œil vide. Il marchait comme si personne n'existait plus, comme s'il était seul. Tout à coup, il songea qu'il avait toujours été seul. Il ne le regrettait pas ; sa force s'en était accrue. N'attendre rien de personne, ne s'appuyer sur personne ! Mais, ce qu'il éprouvait en ce moment, c'était autre chose. Ce n'était pas l'isolement des hommes forts, mais celui des hommes âgés. La maison de Presbourg avec ses coins sombres, les chansons de sa mère, l'atelier de son père, sa jeunesse... En dehors de lui, il n'y avait plus personne pour qui ces choses fussent une réalité. La solitude dans le passé est plus douloureuse que la solitude dans le présent. Maintenant seulement, lorsque tous ses contemporains étaient partis, il comprenait ce que cela signifiait de ne plus pouvoir dire à personne : « Te souviens-tu ? »

Des soldats passaient près de lui : des files d'hommes noircis par la fumée de la poudre mêlée à la sueur. Sur le flanc de la colonne, on battait le tambour. De chaque côté, la foule les accompagnait. Toute la rue chantait.

Aux fenêtres des maisons, les mouchoirs, semblables à de blanches flammes, s'agitaient.

Anna et Christophe avaient aussi couru aux fenêtres. En face, le soleil était déjà couché derrière la Ville-Haute. Bude profilait ses toits et ses tours sombres sur

l'horizon rougi. Ville noire au sommet de la colline. Sur le pont du Danube, une sombre coulée de fer avançait vers Pesth... Soldats baïonnettes au canon. La lumière du soir les atteignait de dos et l'on ne voyait pas leur visage.

Anna se pencha à la fenêtre.

Tout en avant, la silhouette d'un homme se détachait au-dessus de cette multitude armée : c'était le chef au dolman rouge... On ne voyait pas son cheval, il semblait que ce courant vivant le portait au-dessus de lui.

Arrivé à la tête du pont, l'homme au dolman rouge se retourna. Son profil vigoureux se détacha sur le fond clair de Bude. Un rayon de soleil se refléta sur les verres de ses lunettes : une flamme dominatrice dans l'obscurité !

— Les vois-tu ? s'écria Anna.

En regardant le chef, il lui semblait voir dans sa face celles de tous ceux qui le suivaient dans l'ombre — la face de toute l'armée victorieuse.

En bas, l'entrepreneur Ulwing ouvrait tout doucement la porte.

Lorsque Christophe sut que l'oncle Sébastien était mort, il se mit à pleurer. Ses sanglots s'entendaient jusque dans le couloir. Anna regarda devant elle, figée, sans larmes.

— Alors, je ne le verrai plus jamais ?

— Jamais...

Son petit visage se crispa. Elle ferma un instant les yeux. Elle aurait voulu être seule !

Christophe Ulwing caressa avec pitié la tête du petit garçon.

— Priez pour lui, il vous aimait bien !

Il s'étonna un peu de voir qu'Anna ne pleurait pas. « Elle n'a pas beaucoup de cœur, pensa-t-il, mais peut-être cela vaut-il mieux pour elle. » Puis il quitta la chambre. Anna le suivit d'un regard douloureux. Elle

ne d
Chri
alors
Da
de c
de t

Il
finis
avec
éma
racin
rum
tion
désol
exul
for i
avaie
au P

Il
s'il s
sur
face

Il
saisi
poch
sur
port

ne comprenait pas pourquoi tout le monde consolait Christophe et pourquoi personne ne s'occupait d'elle, alors qu'elle était si profondément malheureuse !

Dans le couloir, les Füger attendaient avec un visage de circonstance. L'entrepreneur leur fit un muet signe de tête et descendit l'escalier. Il voulait être seul.

Il s'arrêta soudain sous le porche. Une rumeur indéfinissable arrivait du dehors et se répandait dans l'air avec une force si pénétrante qu'on aurait dit qu'elle émanait du plus profond des êtres et des choses, des racines mêmes de la ville. Il la reconnut. C'était la rumeur de la joie et de la douleur ; c'était la respiration de la ville, et, comme il l'écoutait, il sentit que, désormais, il respirerait avec elle inséparablement. Il exultait avec la ville, il pleurait avec la ville... En son for intérieur, il sentit la haine germer contre ceux qui avaient attenté à son bien : à son frère, à sa maison, au Pont suspendu et à tant de travail !...

Il leva la tête d'un mouvement provocateur, comme s'il se trouvait en face d'un ennemi. Son regard s'arrêta sur le petit écriteau qui était accroché à la porte, en face de lui :

Kanzelei

Il crispa le menton. Sa main, qui n'hésitait jamais, saisit l'écriteau et l'arracha de son clou. Il tira de sa poche son crayon de charpentier, réfléchit un moment sur l'orthographe du mot hongrois, puis écrivit sur la porte, en larges caractères :

Iroda (1)

(1) Bureau.

IX

Lorsque, par les tranquilles après-midi de dimanche, la sonnette retentissait à la porte de la maison Ulwing, tous se taisaient subitement dans la chambre verte. Aucun d'eux ne le disait, mais chacun savait bien à qui pensaient les autres ! C'était l'heure habituelle de l'oncle Sébastien.

Puis l'été passa. Par un matin brumeux, le petit vieux aux jambes torses réapparut et, sans bruit, avec indifférence, il colla à l'angle des maisons de Pesth la dernière page du grand livre.

Mamzell Tiny eut beau faire, Anna s'arrêta. Elle lut l'affiche. « L'armée hongroise a déposé les armes à Vilagos. »

— C'est donc fini !...

Elle continua sa route silencieusement et son imagination, enfermée entre les murs de la ville et qui ne connaissait pas les libres espaces, évoqua en elle un tableau étrange. Dans sa pensée, elle vit une grande place, assez semblable à celle de l'Hôtel de Ville, mais bien plus vaste, entourée d'arbres et couverte de gazon. Sur le gazon, des soldats à képis rouges étaient couchés

et i
lent

U

père

enc

bier

Ann

imp

son

rens

l'im

Serp

gran

port

B

libé

rata

La

conf

rues

cieu

du l

mais

Je

—

neur

Pé

U

fenê

«

mut

La

papi

son

On

et immobiles. Et puis, deux yeux fiévreux se fermaient lentement.

— C'est donc fini !...

Un soir, des soldats autrichiens arrêtrèrent le grand-père Jörg dans sa librairie. On lui fit traverser la ville, encadré de baïonnettes. On emmenait, de cette façon, bien des gens alors. Ceux restés libres parlaient bas. Anna entendait raconter que le grand-père Jörg avait imprimé certaine proclamation, et c'était la raison de son emprisonnement. Mais personne n'était exactement renseigné. Les soldats autrichiens avaient aussi fermé l'imprimerie et abattu le pommier au coin de la rue du Serpent, et le jeune Jörg fut obligé de déplacer la grande étagère, de manière à ce que l'on pût voir de la porte jusqu'au fond de la boutique.

Bien des mois s'écoulèrent avant qu'Ulrich Jörg fût libéré. Durant ce temps, il était devenu tout vieux et ratatiné.

La ville aussi semblait vieillie, mais les hommes s'y conformèrent. Les gens s'habituèrent à tout. Dans les rues, on croisait des officiers impériaux et de silencieuses femmes recueillies, vêtues de noir... Les traces du bombardement disparaissaient peu à peu. Seule la maison Ulwing gardait sa cariatide mutilée.

Jean-Hubert critiquait cette négligence.

— Et pourtant, cela restera ainsi ! gronda l'entrepreneur.

Pourquoi ? On ne le sut jamais.

Un jour, deux petits écoliers, en passant devant les fenêtres ouvertes du bureau, dirent :

« Sur cette vieille maison, il y a aussi un honvèd *mutilé* ; celui-là aussi a fait la guerre ! »

La plume de Christophe Ulwing s'arrêta net sur le papier. Déjà, on appelait sa maison « une vieille maison » ?

Où sont donc ceux qui hochaient la tête lorsqu'il

voulut bâtir ici, sur la rive déserte, dans les sables ? Depuis ces temps-là, une ville était née. Combien y avait-il de cela ? Quel âge avait-il lui-même ? Il n'acheva pas de le compter et repoussa cette pensée, comme on repousse quelque chose que l'on prend distraitement et que l'on ne désire pas regarder réellement.

Il avait horreur de l'anéantissement. Cela le révoltait et il évitait tout ce qui pouvait le lui rappeler. Bâtir ! Bâtir ! Avec cela, on pouvait tuer la mort. Bâtir une maison, c'était faire œuvre de vie ! Dessiner des plans, préparer une demeure pour la vie, créer l'avenir : voilà qui rajeunissait l'homme !

Mais la ville ne se développait plus...

L'entrepreneur Ulwing appela à lui ses petits-enfants et il les écouta attentivement — chose qu'il n'avait jamais faite jusqu'alors.

Il remarqua alors, pour la première fois, que les enfants parlaient entre eux un langage différent de celui qu'ils employaient avec lui. Y avait-il donc une si grande distance entre les générations pour que les mots eux-mêmes eussent une autre signification pour elles ? Tout effort pour les rapprocher serait-il donc vain ?

Il pensa à ceux qui avaient vécu avant lui, à ceux qui avaient eu des sentiments identiques et qui les avaient également renfermés en eux-mêmes ! Que de secrets indicibles les générations n'ont-elles pas les unes pour les autres ! Et chacune emporte le sien dans la tombe, afin de laisser vivre ceux qui viennent après !

Pour Christophe Ulwing, cette époque-là fut l'épreuve la plus dure. Il réédifia les vieilles maisons dévastées et, une fois encore, il restaura sa fortune. Il paraissait plus fort que jamais, alors qu'autour de lui tous les hommes d'affaires se plaignaient et semblaient.

— Il faut vendre le terrain, on ne peut rien conserver par les temps qui courent, disaient les entrepreneurs.

Et ils interrogeaient du regard Christophe Ulwing. « Qu'en pense le grand charpentier ? » Mais son regard à lui demeurait immobile et froid. Christophe Ulwing ne prenait le premier la parole que pour commander. Autrement, il attendait et observait.

Le soir, la fenêtre de la chambre verte restait longtemps éclairée. Jean-Hubert et Auguste Fügen y étaient installés dans les fauteuils capitonnés. Et Othon Fügen, humblement assis à l'écart, prêtait toute son attention.

— Les temps sont durs, disait le petit comptable, on ne parle que de faillites.

— L'un tombe, l'autre monte, grommelait l'entrepreneur ; il ne faut pas désespérer.

— Pendant la révolution, on pouvait encore espérer une amélioration, dit Jean-Hubert, mais maintenant...

Son père lui coupa la parole :

— Les choses finiront par s'arranger !

— Mais la question est de savoir si elles s'arrangeront avant que nous ne succombions.

— Moi et la ville, nous ne succomberons pas ! répliqua l'entrepreneur.

« Vous entendez, Fügen, il faut acheter tous les terrains vendus aux enchères, ainsi que les maisons. J'ai des capitaux et du crédit. Il faut tout acheter. En cinq ans, j'aurai tout remis sur pied.

« Cinq ans !... » Jean-Hubert regarda son père ; le temps ne comptait donc pas pour lui !

Le lendemain, Christophe Ulwing donna à son petit-fils un traité d'architecture, rempli de gravures représentant des édifices, des palais, des églises.

— Nous en construirons de semblables, tous deux, lorsque tu seras architecte.

— Inscris-y ton nom, dit Jean-Hubert, et n'oublie pas de marquer la date. Un homme d'affaires ordonné n'inscrit jamais son nom sans y joindre la date.

« Homme d'affaires !... » Ces mots évoquaient pour Christophe le morne ennui. Il regardait devant lui, l'air fatigué, et sa bouche se crispait légèrement. C'est une habitude qu'il avait gardée depuis le jour où un obus était tombé sur la maison.

Lorsque l'attention se fut détournée de lui, il abandonna le livre. Il alla chez les Gal. Le petit bossu continuait à lui faire ses problèmes. Puis, tout en pensant à sa version latine, il se dirigea vers la maison des Hosszu.

A cette époque, il fréquentait une école où l'enseignement se faisait en hongrois. Son grand-père avait choisi cette école et son père en approuva le choix, car l'on n'y admettait que des enfants de bonne famille. Il eut de nouveaux camarades, tous nobles. Les flacons et les cornues du fils de l'apothicaire Müller, qui excitaient l'envie de la classe, n'eussent convenu à personne ici, pas plus que les étiquettes colorées des pièces de toile silésienne, dont les poches d'Adam Walter étaient remplies. Les élèves de cette école parlaient de chevaux, de harnais et de chiens de chasse. La plupart d'entre eux venaient de la province.

Cependant, Christophe allait toujours chez les Hosszu le dimanche, comme autrefois. Il ne voyait que rarement Sophie ; mais si, par hasard, la jeune fille entrait dans la chambre de son frère Gabriel, Christophe rougissait et se détournait. Et pourtant, combien de fois n'arpentait-il pas la rue des Grenades, même s'il devait faire un détour, afin de pouvoir seulement jeter un regard sur les fenêtres des Hosszu.

Un après-midi, comme il entrait dans la rue, il vit son père, vêtu avec élégance, qui suivait le même chemin. Christophe s'arrêta, le suivit des yeux et se sauva en courant.

Depuis l'époque des cours de danse, Jean-Hubert allait de temps à autre voir les Hosszu.

Un incident fortuit lui fit reconnaître ce qui l'y attirait. Un jour qu'il quittait la maison des Hosszu, il s'aperçut qu'il avait oublié ses gants. Comme il s'apprêtait à remonter l'escalier, Sophie les lui apporta en courant. Elle les lui tendit ; ils étaient tout chauds de la chaleur de sa main et il remarqua soudain qu'elle avait de beaux yeux et la taille souple.

A partir de ce moment, il fréquenta plus assidûment la maison des Hosszu. M^{me} Hosszu tricotait près de la fenêtre avec des aiguilles de bois d'une longueur démesurée. Elle ne levait jamais les yeux, mais si Sophie et Jean-Hubert baissaient la voix, elle quittait précipitamment la pièce. Parfois, elle tardait à revenir et puis elle rentrait à l'improviste, en ouvrant silencieusement la porte. Chaque fois, elle interrogeait sa fille du regard.

« Pourquoi la regarde-t-elle ainsi ? » se demandait Jean-Hubert, et il éprouvait un sentiment de gêne.

Ce jour-là, ce fut le père de Sophie qui revint, à la place de sa femme.

Simon Hosszu avait le teint très coloré, la bouche édentée, les yeux sans cesse larmoyants, ce qui expliquait pourquoi il portait un anneau d'or à l'oreille gauche. Il abordait tous les sujets avec volubilité et assurance, sans prendre le temps de réfléchir.

Tout en l'écoutant, Jean-Hubert oublia tout à fait que depuis quelque temps, dans le monde des affaires, le nom du vieil Hosszu n'inspirait plus grande confiance.

Hosszu possédait des moulins à eau. La grande minoterie à vapeur lui portait un sérieux préjudice, et cependant, à l'en croire, plus que jamais, l'avenir appartenait à ses moulins à eau. Il s'animait, puis parlait confidentiellement d'affaires à entreprendre, dans les bois, les fours à chaux ; il projetait une brasserie, une fabrique de papier...

— Si, à l'heure actuelle, je disposais de capitaux, je ferais fortune.

Avec ses projets grandioses, il finit par donner le vertige à Jean-Hubert qui aimait l'argent et qui aurait été heureux de se présenter le soir devant son père avec de nouveaux projets. Il fronçait les sourcils, voulant tout graver dans sa mémoire, et, en prenant congé de Simon Hosszu, il lui serra cordialement la main.

Dans l'antichambre flottait un relent de cuisine. Sur une table traînait un torchon sale. Sophie le dissimula vivement derrière elle. Jean-Hubert prit congé plus brièvement que de coutume.

Dans la rue, il essaya d'évoquer le joli visage de Sophie, mais cette odeur de cuisine et la vue du torchon sale l'avaient fâcheusement impressionné. Il repassa donc dans son esprit les superbes projets de Simon Hosszu et fut tout surpris de constater qu'à l'examen ils n'étaient plus du tout aussi merveilleux et devenaient au contraire vagues et hasardeux. Ils les abandonna l'un après l'autre. La réalité, un instant masquée, lui apparaissait maintenant avec netteté.

Après le dîner, il demeura seul avec son père, dans la chambre verte, et lui parla d'affaires, d'entreprises, avant d'aborder la question qui l'occupait.

Pendant qu'il parlait son père l'observait attentivement, les sourcils froncés. Quand, enfin, Jean-Hubert prononça le nom de Simon Hosszu, l'expression de Christophe Ulwing se détendit, il se renversa dans sa chaise.

— Les affaires de Simon Hosszu vont passablement mal ; son crédit est épuisé partout.

Puis, avec une feinte indifférence, il ajouta :

— Il est étonnant qu'il nous ait ménagés jusqu'à présent. Je ne sais quel peut être son but ?

Jean-Hubert revit en un éclair M^{me} Hosszu tricotant, les yeux invariablement baissés, sortant et rentrant à

l'improviste. Les mots prononcés par son père l'avaient frappé : « Quel peut être leur but ? » Et Sophie ? Non, il lui semblait impossible qu'elle fût de connivence avec les autres. Il tâchait de la disculper intérieurement, parce qu'il sentit nettement combien elle lui était chère !

Sa chambre à coucher se trouvait au delà de celles des enfants. Tout y était arrangé dans le même ordre parfait que sa cravate sur son col. Sur sa table de toilette étaient alignés des brosses, des peignes, des flacons, des godets, tout par ordre de grandeur.

Jean-Hubert compta l'argent de son porte-monnaie et le mit dans une coupe d'albâtre. Il posa à côté son étui à cigares brodé de perles, puis, tout en tournant avec précision la clef dans sa montre, il se prit à songer. Sa main s'arrêta de tourner, comme s'il lui était pénible de contribuer par ce geste à faire avancer le temps, et la petite clef s'immobilisa dans la montre.

Les souvenirs de sa jeunesse passée l'enveloppèrent. Il constata qu'il n'avait jamais réalisé de ce qu'il avait souhaité dans l'intimité de son être. Il ressentit un désir impérieux, le désir exaspéré de l'homme mûr dont les heures sont comptées et qu'effleure déjà la crainte du néant. Il voulait une femme et son désir avait une force inconnue à la jeunesse. Il désirait une femme qui pliât, qui fût plus faible que lui. Il se souvint d'une petite couturière... l'ayant dominée sans peine, il l'avait beaucoup aimée. Soudain, l'image de Sophie se confondit avec l'image effacée de cette pauvre et simple fille.

Sans aucune transition, il pensa à ses enfants. « Sophie serait-elle pour eux une bonne mère ? » En vain se posait-il cette question, il ne parvenait pas à y répondre... M^{me} Hosszu, le torchon sale, le mauvais renom des affaires de Simon Hosszu, ses vagues projets, ce talent dangereux de persuasion... Il eut peur et

éprouva la sensation bien nette que son désir avait deux ennemis : la volonté de son père et son propre bon sens.

A travers son souvenir, les beaux yeux ombreux de Sophie le regardèrent pleins de reproches, tout à fait comme ceux d'une autre femme lorsqu'il lui avait dit adieu. Une douleur aiguë le secoua. Il la reconnut. C'était la douleur d'un désir qu'il avait déjà dû dompter en lui, alors qu'il était jeune !

Le passé et le présent s'amalgamèrent. Il ne put les séparer, et, comme autrefois, tout lui parut également irréalisable. La clarté qui l'avait enveloppé ces derniers mois s'éteignit.

Il acheva de tourner la clef dans sa montre et le tic tac tranquille et sourd du temps signifia de nouveau pour lui : travail et renoncement. En face de lui, dans la glace, sa propre image, fatiguée et vieillie, le contemplait.

Da
de la
Les
égale
Su
tion
regar
Un
mais
un a
A tel
sa fe
enga
ture
Su
ses i
Da
étaie
pièc
Les
eux

X

Dans la cité, on se préparait à célébrer le centenaire de la pharmacie à l'enseigne de « La Sainte-Trinité ». Les riches bourgeois des quartiers avoisinants étaient également conviés à cette solennité.

Sur la place des Servites, de nombreux curieux stationnaient devant la maison de l'apothicaire Müller et regardaient l'arrivée des voitures.

Une faible odeur de drogues flottait dans toute la maison. L'escalier se parait d'un tapis, ce qui donnait un air de fête et impressionnait grandement les invités. A tel point que M. Gal, le marchand de vins en gros, et sa femme, qui vivaient en mésintelligence notoire, s'y engagèrent en se donnant le bras. A ce moment, la voiture des Ulwing s'arrêta devant la porte.

Sur le seuil, l'apothicaire, courbé en deux, recevait ses invités.

Dans le salon, des lampes à huile du dernier modèle étaient posées sur des consoles surmontées de glace. La pièce semblait rétrécie par l'ampleur des crinolines. Les visages des invités s'animaient, ils parlaient entre eux à voix basse, solennellement.

M^{me} la bourgmestre, assise sur le canapé, exhalait un fort parfum de lavande. Sous la lueur des lampes à huile, la perruque défraîchie de Staviarsky prenait une teinte verdâtre.

Les Hosszu arrivaient. Sophie avait maigri et portait une robe datant de trois ans. Christophe reconnut la robe, ce qui l'attrista sans trop savoir pourquoi. Il détourna la tête avec effort. Il ne regarda pas Sophie, mais l'idée seule de la sentir près de lui parut un délice.

Par rang de taille, apparurent dans l'encadrement de la porte les trois demoiselles Münster. Elles étaient grasses et pâles. Sur le bonnet de M^{me} Martin-Georges Münster, de larges rubans lilas flottaient. Les Walter, grands négociants en toiles, arrivèrent les derniers. Il y eut un moment de silence gêné. Il était d'usage de n'inviter la belle M^{me} Walter qu'en petit comité, car le négociant en toiles l'avait fait passer de la scène dans son honorable maison bourgeoise. Elle avait été chanteuse à la Comédie-Allemande et l'on ne pouvait en vérité oublier cela.

Au dîner, Anna eut comme voisin le jeune Adam Walter. Une chaleur lourde, imprégnée de l'odeur des mets, se répandait dans la salle à manger trop pleine. La traditionnelle croquemouche se dressait au milieu de la table.

Le regard d'Anna se posa sur Christophe. Il paraissait extraordinairement pâle parmi les visages empourprés des invités. Sophie, placée au bout de la table, était muette et absorbée. Deux fois déjà, elle avait porté son verre à ses lèvres sans remarquer qu'il était vide. Ignace Hold, le premier élève de la pharmacie, se penchait vers elle avec affectation.

Pendant ce temps, Adam Walter, silencieux, observait attentivement Anna. Il ne la trouvait pas à sa place dans ce milieu. Une douceur printanière et captivante

se dégageait de son fin visage. Le jeune homme eut l'impression que la teinte de ses cheveux, cet or chaud et ombré, se répandait sous sa peau, glissait sur son cou d'une candeur émouvante. Le menton avait quelque chose de volontaire : c'était, en plus affiné, le menton des Ulwing. Le nez était droit et court. Son sourire relevait gracieusement la commissure des lèvres.

Il regarda son front. Ses beaux sourcils paraissaient presque durs.

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-il involontairement.

La jeune fille le considéra avec étonnement. Il avait les beaux yeux bruns et inquiets de sa mère. Son front était large et un peu bas, les os des tempes légèrement rebondis. Elle le connaissait depuis l'enfance, mais ne lui avait jamais parlé jusqu'à ce jour. Elle ne savait rien de lui, sinon qu'autrefois il fréquentait la même école que Christophe, y travaillait peu et jouait bien du violon.

— Croyez-vous que l'on puisse dire ce que l'on pense à des étrangers ?

— Oui, les gens courageux, répondit le jeune Walter. Moi, j'ai envie de dire tout ce qui me passe par la tête : par exemple, que les gens qui nous entourent sont prodigieusement ennuyeux ! N'avez-vous pas remarqué ? Aucun d'eux n'oserait dire ce qui n'a pas encore été dit. Aucun ne ferait ni ne dirait une chose que père et mère n'eussent déjà faite ou dite auparavant.

Adam Walter sentit qu'il venait de capter l'attention de la jeune fille. Il s'enhardit.

— Tous ces gens sont obtus. Si l'un d'eux grandit trop, il faut qu'il se tienne courbé afin qu'on ne le remarque pas prématurément ; sans quoi, pour le bon ordre, on lui retrancherait la tête ou les pieds. Il leur faut des rabâcheurs de lieux communs et des hommes célèbres en vertu d'un décret. Ne riez pas, je vous en prie, c'est

ainsi. Tout à l'heure, le vieux Münster ne disait-il pas à Staviarsky que le *Vampire* et *Robert le Diable* étaient ce qu'il y avait de plus beau au monde en fait de musique... Et Marschner et Meyerbeer, et Rossini qu'ils disent être le plus grand de tous avec le pauvre Schubert ! C'est commode ; ceux-là, on peut les admirer en toute sécurité ; ils sont catalogués. Malheureusement, c'est de la musique de foire lamentable ! et Schubert, c'est une pluie de printemps, de petites gouttes tièdes et molles. Non ? Pourquoi secouez-vous la tête ? Vous aimez Schubert ? J'en suis fâché, vraiment très fâché. D'ailleurs, je n'ai dit tout cela que pour vous prouver...

Il se tut et regarda en l'air.

« Il exagère », songea Anna, et elle refoula au plus profond d'elle-même la pensée qui s'apprêtait à s'en échapper. Elle pensa à son grand-père qui avait tant construit, et lui, ce jeune homme... ses paroles démolissaient tout ce qu'elles touchaient.

— Vous exagérez, dit-elle à haute voix. On m'a appris à respecter les époques et les gens du passé.

— C'est un tort ! répliqua Adam Walter, sans réflexion. — Je hais toutes les époques antérieures à la mienne, parce qu'elles lui barrent la route. Le passé est un poids mort ; l'avenir est un déploiement d'ailes. Eh bien ! moi, je veux m'envoler !

Anna écoutait ses paroles avec une certaine appréhension. Ce qu'elle entendait l'attirait et la choquait. Depuis son enfance, lorsqu'une de ses pensées entrait en contradiction avec les hommes ou les choses, elle la refoulait comme pour ne pas désobéir. Et voilà que cet étranger exprimait tout à coup bien des choses qu'elle avait ressenties dans la solitude.

Adam Walter exposa ses projets : il irait à l'étranger, à Weimar. Il donnerait des concerts, remporterait des succès, composerait des sonates, un grand opéra.

— Tout ce qui a été fait jusqu'à présent, c'est zéro. Ce qui est fabriqué est mauvais du fait même que c'est fabriqué. Il faut créer, comme Dieu, exactement comme Dieu ! Il faut même créer une nouvelle matière !... Ne croyez-vous pas ? L'artiste doit se faire dieu ! Sans quoi... mieux vaut se faire marchand de toile !...

Ses yeux inquiets brillaient étrangement. Anna revit soudain deux yeux lointains et ardents et entendit ce mot qui résonnait comme celui de « jeunesse ». Elle se sentit plus libre et se tourna vers le jeune homme, mais celui-ci pensait déjà à autre chose, son front bas se plissait avec colère.

— Savez-vous que mon père rougit de l'art de ma mère ? Et pourtant, comme elle chante bien quand nous ne sommes que nous deux, elle et moi, et que personne ne l'entend ! Mon père cache parmi ses toiles cette belle voix éphémère. Et voilà leur société bourgeoise. Il n'y a de valeur que ce qui peut être pesé ou mesuré. Ces choses-là me font mal.

Il leva vers elle son regard inquiet :

— N'avez-vous pas dit quelque chose ? Non ? Eh bien ! voilà, imaginez qu'il cache tout simplement sa voix. Ou peut-être ne le savez-vous pas ? Ma mère était chanteuse...

Anna se troubla. Jusqu'ici, elle aussi avait considéré cela comme une honte.

Walter lui demanda brièvement :

— Vous chantez aussi ? Staviarsky me l'a dit. C'est vrai, je m'en souviens. Parmi toutes ses élèves, vous étiez la mieux douée. Deviendrez-vous cantatrice ?

Au fond d'elle-même, Anna sentit quelque chose qui protestait contre cette question.

— Mais pourquoi pas ? fit Adam Walter d'une voix découragée.

Anna avait répondu sans s'en apercevoir, tandis que

son regard s'était posé sur M^{me} Walter, que les autres continuaient à tenir à distance.

— Je comprends, fit ironiquement le jeune homme, votre tolérance ne s'applique qu'aux autres ; elle n'existe pas pour vous-même.

Anna savait qu'il disait vrai. Sa pensée seule s'était libérée aujourd'hui. Quelque chose enchaînait et retenait sa liberté d'action. Peut-être la force invisible des choses et des gens du passé ?...

On fit tout à coup silence dans la pièce. Quelqu'un se leva à la longue table. C'était le docteur Gardos, l'officier de santé ridé, qui n'ordonnait à ses malades que des compresses d'arnica ou de la noix vomique. Il voulait parler. Ferdinand Müller ferma les yeux, comme s'il s'apprêtait à recevoir des caresses.

Anna n'écoula pas l'officier de santé faire l'histoire de la pharmacie de la Sainte-Trinité et de la famille Müller. Elle jouait avec ses pensées comme un enfant qui s'empare des jouets enfermés dans une vitrine.

D'autres parlèrent après le docteur Gardos. Le sommet de la pièce montée prenait des airs penchés. Le repas s'acheva.

Dans la pièce voisine, deux aides pharmaciens dressèrent un tableau recouvert d'une toile. Staviarsky se mit au piano et attaqua une marche. Les invités se rangèrent en demi-cercle. Ferdinand Müller découvrit le mystérieux tableau. Des cris d'admiration s'élevèrent.

— Quelle charmante attention !...

Les yeux de l'apothicaire s'embruèrent. Ses amis et ses employés lui avaient fait la surprise d'une nouvelle enseigne. Les deux dates y brillaient en chiffres d'or. Entre elles deux : un siècle. Au-dessous, une tête d'Esculape aux traits de l'apothicaire. Elle reproduisait ses favoris et même, sur la joue gauche, sa verrue. Seules, les lunettes manquaient.

Anna et Walter se regardèrent. Ils éprouvaient une invincible envie de rire et leur amitié se noua pardessus la tête de tous ces gens.

Staviarsky imprima à la marche un mouvement plus vif. Les crinolines se mirent à tourner. Robes flottantes, plissés de tarlatane, volants enrubannés roses, jaunes, bleus. Autour du piano, l'on dansait déjà.

Sophie fut un instant repoussée contre le mur près de Jean-Hubert. Elle le contempla de ses grands yeux ombreux qui semblaient l'interroger. Mais il y avait, dans l'attitude de Jean-Hubert, quelque chose de froid et de définitif. La jeune fille se détourna. Son regard se posa sur Christophe.

Il sembla au beau garçon élané que Sophie lui caressait la joue à travers la pièce. Il la regarda plus intensément, mais elle avait déjà repris un air cruellement indifférent. Christophe quitta le salon d'un air las. Autour d'une table verte, de vieux messieurs et des dames jouaient à l'hombre. Christophe traversa le cabinet de travail de l'apothicaire et se trouva dans une petite pièce tranquille et déserte. Le globe laiteux de la lampe à huile se reflétait dans la glace.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et enfouit sa tête dans ses mains. Les sons criards du piano lui martelaient le front. D'abord, il en ressentit une douleur. Puis il pensa que cette valse enveloppait aussi Sophie, sa chevelure, ses lèvres, sa gorge. Après lui avoir frôlé la tête, elle venait à lui avec son rythme à trois temps qui symbolisait mystérieusement le rythme de l'amour. Venant d'auprès de Sophie, elle lui apportait quelque chose d'elle !

Christophe se pencha en avant comme pour appuyer sa bouche sur cette sonorité harmonieuse, comme pour l'embrasser. Oui, ses désirs infinis étaient bercés par le même rythme. Quand il se représentait Sophie venant à lui à travers la nuit pour l'aimer, c'était bien cette

triple pulsation puissante qu'il ressentait dans son cœur. Il entend ses pas, il sent son haleine tiède. Son sein se soulève et s'abaisse et, à chaque mouvement, lui effleure le visage.

Il n'ose pas bouger, il craint que tout ceci ne s'effondre s'il ouvre seulement les yeux !

« Petit Christon... » Comme autrefois, tout comme autrefois !... « Quel beau rêve ! Pour le prolonger, je m'empêcherais de respirer. » En imagination, il ressentit de nouveau sa caresse.

— Petit Christon !

Il tressaillit. Ce n'était plus un rêve ! la voix de Sophie, son haleine et son sein vivant frôlaient son visage !

— Vous m'aimez encore ? demanda la jeune fille.

Une lueur de détresse passa dans les yeux alanguis de Christophe. Elle savait donc ? Elle avait donc toujours su ce qu'il cachait au milieu de ses tourments ? Mais alors pourquoi n'avait-elle pas été meilleure pour lui, pourquoi l'avait-elle tant laissé souffrir ?

— Vous m'aimez ?

— Je vous ai toujours aimée, murmura le jeune homme d'une voix qui était presque un sanglot.

Sophie le caressa comme on caresse un enfant que l'on veut consoler.

— Pauvre petit Christon !... mais nous sommes tous autant à plaindre.

Sa main s'arrêta là où les cheveux formaient une jolie boucle sur le front de l'enfant tout comme sur le front du père. Elle lui renversa la tête en arrière. S'abandonnant comme une femme, il lui laissait faire tout ce qu'elle voulait. Elle se pencha sur lui, le regarda longuement, tristement, comme pour lui dire adieu, puis... elle lui baisa la bouche.

Baiser destiné à un autre et longtemps retenu et qui

était cependant le dénouement de toute une vie d'enfant !

Le garçon gémit comme s'il avait été blessé et, de son premier geste viril, il la saisit dans ses deux bras. Sophie le repoussa en protestant, mais, sur le seuil de la porte, elle se retourna pour le regarder encore de ses grands yeux ombreux, puis elle disparut. Il sembla à Christophe qu'elle venait d'emporter sa vie !

Il la suivit. En passant devant la table des joueurs d'ombre, il se redressa soudain, afin de paraître plus grand, plus homme. Il fut forcé de sourire, ceux-là ne savaient rien. Personne ne savait rien. Lui seul communiait avec Sophie dans ce savoir, et c'était comme s'ils se tenaient enlacés, au milieu de tous, sans être vus de personne.

On continuait de danser dans le salon. Sophie valsait avec Ignace Hold. Christophe ne comprenait pas tout à fait comment elle pouvait le faire à présent, et tandis qu'elle dansait ainsi elle semblait avoir tout oublié, rien ne paraissait sur son visage. Les femmes sont de délicieuses comédiennes...

Christophe regarda l'aide pharmacien Hold. Il tournait banalement avec la jeune fille. Son nez court et rond luisait. Il respirait par la bouche. La pointe de ses souliers était relevée. Une grande tête de cheval en cornaline se balançait sur son gilet, juste à l'endroit où un bouton le serrait très fort. « Il doit le déboutonner sous sa serviette. » Christophe avait envie de rire. Puis il entendit parler derrière lui ; il prêta l'oreille.

— Moi aussi, je lui donnerais bien ma fille, disait Ferdinand Müller. C'est un jeune homme riche et bien pensant. Les Hosszu ont de la chance. En somme, ils sont tout à fait ruinés et M^{lle} Sophie n'est plus très jeune.

Christophe eut un sourire fier et dédaigneux. Ces gens-là ne savaient rien. Il chercha le regard de Sophie,

ce lien, cette intimité d'où les autres étaient exclus.

Mais la jeune fille n'était déjà plus parmi les danseuses. Toute chose perdit pour lui son intérêt. Il se rappela la petite chambre tranquille : « Notre chambre... » et il alla dans cette direction. Il s'arrêta sur le seuil, comme pétrifié.

Sophie était, comme tout à l'heure, à la même place, et devant elle se tenait le préparateur. Christophe le voyait distinctement et aussi le bouton trop serré, ainsi que la tête de cheval en cornaline ballottant sur son ventre. Et, cependant, cela faisait l'effet d'une épouvantable illusion mensongère. La tête de cheval se balançait et touchait Sophie. Ignace Hold, haussé sur la pointe des pieds, baisa la bouche de la jeune fille.

Quelque chose chavira dans le cerveau de Christophe. Il aurait voulu crier, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge. Le sol parut s'enfoncer et se relever dans une brusque secousse. Il eut une nausée, comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Il traversa les salles d'un pas raide et saccadé. Son regard exprimait l'angoisse d'un homme qui se noie. Sa bouche se crispa en une sorte de sourire en franchissant le salon, puis il se sentit très las.

— J'ai mal à la tête, dit-il à l'apothicaire Müller, dans le vestibule.

Enfin dehors, il se mit à courir. Il voulait arriver au Danube ; inconsciemment, il suivait en courant une étroite ruelle. Sous le réverbère du coin, il se heurta à quelque chose : il s'était rué sur un corps mou et chaud. Son chapeau roula à terre.

— C'est toi ? cria une femme, d'une voix éraillée. Et elle se mit à débiter des injures.

— Pour qui me prenez-vous ?

Christophe ressentit douloureusement la proximité de ce corps mou. Il recula et ramassa son chapeau.

La fille rit effrontément en dévisageant Christophe

avec
drap
dair
—
den
vou
—
L
à c
les
reto
chés
brill
clig
sem
de b
C
des
pliss
fenê
sers
A
plor
toph
com
des
E
han
—
Sa
une
celle
C
cont
D'u
L
bais

avec curiosité. Les habits du jeune homme étaient de drap fin. Son col était propre, sa cravate, blanche. Soudain, elle aussi voulut paraître distinguée.

— J'attendais mon frère, dit-elle à mi-voix. Je demeure ici, près de la Halle aux poissons. Peut-être voudriez-vous m'accompagner chez nous ?

— Et votre frère ?

La fille haussa les épaules. Ils cheminaient déjà côte à côte dans la rue étroite. Ils semblaient grimper sur les cônes de clartés jetés par les rares réverbères, puis retombaient dans l'obscurité. Entre les toits rapprochés, le ciel semblait un gouffre bleu au fond duquel brillaient des étoiles. Par-ci par-là, de petites lumières clignotaient aux fenêtres, indifférentes et étrangères, semblables à des humains qui contempleraient, derrière de bons abris, d'autres humains qui en seraient exclus.

Christophe se sentit infiniment seul ! Le bruit même des pas de la fille lui échappait. Un vide immense remplissait l'obscurité. Tout était mensonge derrière les fenêtres et les portes : la pureté, les révérences, les baisers... Des larmes coulaient le long de ses joues.

A la porte d'une maison basse, la fille s'arrêta. Elle plongea ses yeux ternes de bête dans ceux de Christophe. Elle vit qu'il pleurait. Elle connaissait ça : « Ils commencent par pleurer, ils se font humbles comme des chiens, puis tout change. »

Elle se pressa contre lui en balançant lentement les hanches.

— Entre !...

Sa voix était épaisse et, brusquement, semblable à une bête de proie, elle colla ses lèvres humides contre celles du jeune homme.

Christophe la repoussa avec dégoût. La fille tomba contre la porte, sa tête cognait. Il ne s'en soucia pas. D'un geste désespéré, il porta la main à sa bouche.

Là... justement là... où tout à l'heure il avait reçu le baiser de Sophie ! Maintenant, il ne lui en restait plus

rien. Il était effacé de ses lèvres ; autre chose avait pris sa place... Il se remit à courir vers le Danube. Dans sa course, il frottait sa main ouverte contre les murs, comme pour en arracher la molle tiédeur qu'il sentait encore dans sa paume.

Il s'arrêta sous un réverbère. Brusquement, tout lui revint à l'esprit. Il poussa un hurlement et retourna sur ses pas en courant. Il voulait encore frapper cette fille, la frapper brutalement avec la colère du dégoût ! D'innombrables injures qu'il ne croyait pas connaître lui montèrent à la bouche, d'ignobles injures que des voyous criaient dans les rues. Des mots ! C'étaient aussi des coups, des coups, sur toutes les femmes !

La fille était encore sur le pas de sa porte. Le buste cambré en arrière, les bras levés, elle rajustait nonchalamment sa coiffure défaits par le choc.

Christophe la regarda avec des yeux dilatés de fou. Il contemplait ce geste comme s'il eût vu ressusciter un mort et réapparaître une vision ! Comme la poitrine bombait sous l'effort des bras levés... Il chancela et tendit la main en gémissant !

La fille saisit cette main. Elle attira Christophe dans l'embrasure de la porte. Il sentit que toute volonté lui échappait et que rien ne pouvait le dégager.

Des deux côtés de la cour longue et crasseuse, de petites portes faisaient des taches sombres. Derrière l'une d'elles, on entendit un rire saccadé et effrayant. Une lueur rougeâtre filtrait à travers une fente.

Les pas de Christophe étaient incertains sur les pavés disjoints. Il mit le pied dans une rigole fétide. Il frémit. Tout son être était concentré en une horrible attente, une terreur exacerbée, une douleur sans nom !

La fille ne lâchait plus sa main. Elle le traînait comme une proie. Tout au fond de la cour, une porte grinça et l'obscurité étouffante d'une chambre les engloutit.

XI

En ville, la nuit n'est jamais complètement endormie. Toujours, elle veille. De temps à autre, à une fenêtre, son œil s'ouvre et clignote. Ou, semblable à un bâillement, une porte cochère se ferme. Des pas approchent. Leur écho se heurte aux murailles et se perd dans quelque impasse déserte.

Le grand Danube respirait profondément dans la fraîcheur de l'aube. Les dernières étoiles avaient disparu du firmament, quand Christophe déboucha de la Halle aux poissons sur le quai du Danube. Par instants, il suspendait sa marche incertaine qui résonnait inégale et lassée sous les maisons assoupies. Il se souvint et éprouva un sentiment de dégoût. « Eh bien ! c'est tout ?... Voilà donc tout le secret des hommes ? » Très vite, il abaissa son chapeau sur ses yeux. Il n'aurait pas voulu que quiconque le regardât en face.

Florian venait d'ouvrir la porte de la maison ; son balai résonnait sur les dalles du trottoir en demi-cercles réguliers. Quand le domestique eut terminé et fut rentré dans la maison, Christophe s'y glissa sans être vu.

Il jeta un regard craintif vers l'escalier. La lueur

d'une bougie venant d'en haut tombait de marche en marche. Il ne se rendit pas immédiatement compte de ce qui se passait. Il sentit seulement qu'un danger le menaçait et se dissimula vite dans le renforcement formé par l'entrée de la cave.

Des pas fermes et lourds descendaient l'escalier. Ils arrivaient sur lui, inéluctables, et il eut l'impression que leur martèlement l'écrasait. Tout tremblant, il se recroquevilla. Il aperçut son grand-père. Le vieil Ulwing se rendait à son travail, un bougeoir à la main. Sur le mur blanc, son ombre prenait des proportions surnaturelles et lui-même paraissait surhumainement grand aux yeux de l'enfant blotti dans son coin. L'ombre s'allongea sous le porche, atteignit la cour, dépassa le mur. Elle devait s'étendre sur les maisons avoisinantes et sur la ville entière. Christophe la contempla, il n'en vit pas la fin et, dans la sombre encoignure, il se sentit misérablement petit auprès de cette ombre immense.

Titubant de fatigue, il se glissa le long de l'escalier et du couloir, marchant sur la pointe des pieds. L'une des grandes dalles remuait. Il le savait depuis longtemps et l'évita comme une délatrice possible.

Il s'arrêta un instant devant la porte d'Anna. Dans ce calme si pur, il sentit sur son visage, sur ses mains, sur tout son corps une souillure pesante et infâme.

Puis, comme au temps de son enfance, il demeura longtemps étendu, les yeux ouverts, dans les ténèbres qui étaient aussi vides que son cœur. Ce qu'il avait désiré était passé, ne lui laissant dans le sang qu'un profond écoeurement et une grande lassitude.

Il fut réveillé par le lourd roulement des chariots sous le porche et le pas des ouvriers se rendant au chantier.

L'entrepreneur Ulwing ne se bornait pas à acquérir des terrains et des maisons. Alors que tout était bon

marché, il achetait aussi le matériel des entrepreneurs ruinés, d'énormes quantités de bois de construction, afin que son entreprise fût prête à reprendre le travail quand la crise serait terminée.

Cela n'intéressait pas Christophe. Plus rien ne l'intéressait. L'annonce même des fiançailles de Sophie Hosszu avec Ignace Hold le laissa indifférent. Il se souvint de la tête de cheval en cornaline qui se balançait en effleurant Sophie.

Une semaine s'écoula. Christophe ne parlait presque à personne à la maison, mais dès qu'Anna disait quelque chose, il prenait un air sarcastique comme s'il voulait déverser sur elle son mépris de tout ce qui était féminin. Jamais encore il ne s'était senti aussi libre et aussi fort.

Puis, une nuit, comme une blessure qui se rouvre, un souvenir cruel le tortura. C'était une sensation toute physique, celle du désir d'un corps de femme !

L'obscurité se peupla, des formes surgirent en foule, de plus en plus nombreuses. Puis, peu à peu, tout se transforma en une immense chaudière dans laquelle s'agitaient des bras nus, de doux contours, des épaules blanches, de vulgaires figures féminines.

Le jour suivant, Christophe se dirigea vers la Halle aux poissons. Il reconnut la maison, frappa, et lorsqu'il sortit de chez la fille, il se rendit compte qu'il aurait désormais besoin d'argent.

Il pensa à son grand-père, à son père, qu'il avait toujours vus travailler et qui ne dépensaient jamais. Que faisaient-ils de leur argent ? Ils devaient en avoir beaucoup. Des étrangers le lui avaient dit. Cette fille même, aux yeux de bête, le savait, et les autres aussi, celles à la figure fardée qui lui faisaient signe des yeux de manière à ce que seul il pût le voir. Comment le reconnaissaient-elles ? Que voulaient-elles ? Pourquoi se glissaient-elles hors de ces maisons sales quand il passait ?

Pourquoi le guettaient-elles au coin des rues ? Elles l'attendaient, s'offraient et le suivaient obstinément. Et la nuit, lorsqu'il veut dormir, c'est leur image qui l'assaille. La chambre s'en emplît. Elles s'asseyaient sur son lit, tentent de l'étrangler pour qu'il les paie ! Mais où prendre de l'argent ?

Soudain, son grand-père lui apparut tel qu'il l'avait vu de l'encoignure de la cave. La grande ombre, dans l'aube naissante ! Il se fit petit et eut honte de ses misérables pensées. Tout cela était dégoûtant ! Lui aussi n'avait qu'à travailler énergiquement, honnêtement, comme ses vieux parents. Il serait bon avec tous, avec Anna aussi, et jamais plus il n'irait voir la fille aux yeux de bête.

Mais quand l'heure arriva, il redevint inquiet. Comment se calmer ? Il évoqua comme un frein l'image de son grand-père se rendant au travail, mais l'image se voila, perdit sa force. L'effrayante et laide attirance s'empara de lui et, dans l'escalier, il savait déjà que sa résistance serait vaine : il était obligé d'aller vers la Halle aux poissons.

Sous le porche, il rencontra tout à fait inopinément Anna et son père. Sa sœur tenait à la main un bouquet de fuchsias.

— Ne viens-tu pas au cimetière avec nous, sur la tombe de l'oncle Sébastien ? dit-elle en montant en voiture.

Ce fut seulement dans la rue que Christophe se rendit compte qu'il n'avait même pas répondu. Il se retourna pour les suivre des yeux.

La voiture s'éloignait déjà dans la direction du Danube.

En arrivant sur le pavage de bois du Pont suspendu, le bruit des roues s'assourdit tout à coup. Le pont les berçait mollement, d'un mouvement lent et uniforme, semblable à celui du fleuve, comme si les flots, devenus

pie
ce
ser
la
sur
jou
de
del
mo
cia
der
rej
-
J
-
vill
gra
I
chi
gen
A
sou
mé
ha
boi
lon
lui
l'er
U
s'es
des
I
tin

(1)
(Not

pierres pour la construction du pont, avaient voulu conservé le souvenir de leur état premier. Anna eut la sensation que le pont et le fleuve se confondaient et que la voiture flottait comme une barque. Devant ses yeux, sur les tiges de fer retenues par la chaîne, le soleil jouait comme sur une harpe gigantesque. Au-dessus de la Ville-Haute de Bude, le ciel était haut et bleu. Au delà, sur le Champ du Sang (1) fécondé par tant de morts, une herbe épaisse avait poussé. Derrière les acacias s'élevaient de petites maisonnettes bourgeoises à deux fenêtres. Des portes ogivales, des toits pointus se rejoignaient.

— Comme tout est petit, ici...

Jean-Hubert leva les yeux.

— Un jour, il y aura aussi peut-être ici une grande ville. Pesth n'était pas même aussi grand lorsque ton grand-père s'y établit.

Devant la voiture, des oies s'égaillaient en criant. Des chiens aboyaient. Au bord du Fossé du Diable, un berger jouait de la flûte.

Anna promenait son regard étonné autour d'elle, et le souvenir d'un de ses jouets d'enfance lui revint à la mémoire. C'était une ferme dont la fermière, plus haute que l'étable, était plantée sur une rondelle de bois, ainsi que les arbres, les oies et les bergers. Involontairement, elle se retourna sur le joueur de flûte et lui regarda les pieds, puis elle se mit à rire. Tout ce qui l'entourait lui paraissait irréel.

Un peu plus loin, les maisons du quartier Kristina s'espaciaient, isolées, bigarrées, bien assises au milieu des potagers comme de grosses paysannes.

La voiture s'arrêta au Varosmajor. Les Ulwing continuèrent à pied jusqu'au cimetière militaire. C'était

(1) Place de Bude, qui correspond au Champ de Mars du vieux Paris.
(Note du traducteur.)

là que les bourgeois de Bude avaient inhumé l'oncle Sébastien.

— Pourquoi, demanda Anna, puisqu'il n'était pas militaire ?

— C'était un héros, répondit Jean-Hubert qui n'avait jamais bien compris la mort de Sébastien Ulwing.

Son père avait passé sous silence les détails de sa fin. Quant aux habitants de Bude, ils racontaient là-dessus de belles histoires fort embrouillées. Jean-Hubert les croyait volontiers, cela le flattait. Et chaque fois que quelqu'un parlait de l'horloger, il faisait observer avec une fierté modeste que c'était un de ses proches parents. Il se complaisait dans l'honneur qui rejaillissait sur lui. Il le portait la tête haute, comme ses faux cols !

Anna se souvint d'une remarque que son grand-père lui avait faite, il y avait environ trois ans. En lui parlant, il l'avait regardée fixement : « Les bourgeois de Bude font de l'oncle Sébastien un héros. Peut-être se trompent-ils. Toi seule tu ne fais pas erreur en le considérant comme tel... » Elle s'en souvenait, c'était tout. Et depuis ce temps-là, elle aussi faisait un héros de celui qu'elle avait jusque-là aimé tout simplement.

Des arbres se dressaient parmi les tombes comme dans un bois. Ici, ce n'étaient pas les arbres qui suivaient la ligne des tombes, mais c'étaient les tombes qui se plaçaient suivant les caprices de la forêt. Et la vie puisait une force luxuriante dans la richesse de la mort. Par endroits, les croix de pierre, écroulées, s'enfouissaient sous l'herbe et la mousse. Un saule pleureur, penché sur un tombeau, le recouvrait, telle une nymphe dont la chevelure verte, épandue, aurait caché son visage en larmes.

Anna pria longtemps sur la tombe de l'oncle Sébastien. Puis, silencieusement, ils poursuivirent leur chemin. Autour des tombes, les lances dorées des grilles

basses brillaient dans l'herbe. Des grilles ! des frontières même autour des morts, pour séparer ceux qui avaient été aimés de ceux qui avaient été privés de toute affection. Anna songea pourtant que malgré les grilles, sous la terre, les morts se tendaient peut-être la main.

Sur le versant de la colline, les tombes se confondaient avec le sol. Le règne de la mort finissait là. Il n'y avait plus de tombes sous les arbres. Seule la vie, la forêt accompagnait leurs pas dans le silence estival.

A l'orée d'une petite clairière, ils remarquèrent un chapeau de paille dans l'herbe. Surpris, ils levèrent les yeux. Au milieu de la clairière, un jeune homme se tenait debout, nu-tête, le visage tourné vers le soleil. Au bruit des pas, il se retourna. Ses yeux étaient bruns, mais son regard semblait plus sombre que ses pupilles. Il avait l'air irrité. A cet instant, il aperçut Anna. Le visage de la jeune fille aurait voulu demeurer grave, mais déjà ses yeux riaient ironiquement et ses lèvres étaient toutes prêtes à faire de même. L'étranger se troubla.

Jean-Hubert souleva son haut de forme dont la soie avait été hérissée par les branches. Il s'enquit du chemin menant au Varosmajor.

Le jeune homme indiqua la direction. Il avait une belle main robuste, mais distinguée et fine, et portait une chevalière ancienne à pierre verte formant cachet. Il fit quelques pas avec les Ulwing, puis, arrivé au sentier, s'inclina sans mot dire.

Anna lui répondit d'un signe de tête. Le mouvement de son chapeau bergère en paille souple d'Italie jeta une ombre sur ses yeux. Elle regrettait presque qu'ils fussent si vite arrivés au sentier. Derrière elle, les pas s'éloignaient. Elle se baissa pour cueillir une fleur et découvrit à ce moment combien il y avait de fleurs dans le bois.

Elle accrocha son chapeau à son bras. Encore une, puis une autre... et bientôt un bouquet se trouva rassemblée dans sa main. Une campanule se laissa prendre avec sa racine. Celle-ci ressemblait à de petites serres d'oiseaux, infiniment fines, qui tenaient de la terre humide. Pour la première fois, Anna sentit l'odeur de la terre et, lorsque la voiture passa entre les deux cariatides, il lui sembla que jamais encore des fleurs sauvages n'étaient entrées dans la vieille maison.

Dans l'escalier, elle croisa Christophe. Il avait la tête immobile et semblait écouter. Maintenant, elle aussi entendait la voix de son grand-père qui venait de loin, de la direction du chantier.

Parmi les amoncellements de bois qui séchaient là depuis longtemps, l'un des charpentiers avait allumé sa pipe juste à l'instant où l'entrepreneur faisait sa tournée. Celui-ci aperçut le petit nuage de fumée bleuâtre. Le sang lui monta à la tête, il menaça l'homme de son poing. Terrifié, l'ouvrier vida sa pipe et piétina le tabac incandescent. Près de lui, un gars, effrayé, entama maladroitement une belle poutre de chêne.

Sous l'influence de la colère, le visage du vieil Ulwing s'empourpra. Il repoussa le garçon et lui arracha la hache des mains.

— Regarde ! s'écria-t-il d'un tel accent que tous, autour de lui, suspendirent leur travail.

Dans sa main, la hache s'élança, semblable à l'envol d'un oiseau de proie captif. Les éclats de bois volaient. Le chêne avait reconnu son maître et se fendait selon sa volonté sûre.

Christophe Ulwing oublia tout. Sa poitrine haletante aspira l'odeur du chêne. Les instincts et les gestes ataviques, l'ample force de sa jeunesse reléguée par le travail intellectuel et rendue inutile par la richesse, se réveillaient en lui. Il n'y avait plus au monde que le

chêne et lui. Et pendant un moment, les hommes purent voir le grand charpentier dans la plénitude d'une force dont les anciens ouvriers les entretenaient et qu'ils croyaient légendaire.

Ils le contemplèrent quelques instants, puis il se produisit une chose inattendue. La hache levée s'échappa de sa main puissante, tournoya maladroitement en l'air et retomba sur le sol. L'entrepreneur porta la main à son front, comme si la hache s'y était implantée, et chancela lentement, d'une façon terrifiante, comme une vieille tour ébranlée sur ses bases.

Personne n'osait le toucher ; les ouvriers, accourus de partout, le regardaient, frappés de stupeur.

Füger, le premier, reprit conscience. Il étaya son chef avec son épaule.

Jean-Hubert, mortellement pâle, traversa la cour en courant.

Entre deux vigoureux charpentiers, le maître avançait d'un pas vacillant, ses bras courbés entouraient le cou des gars, les coudes plus élevés que les épaules. Le visage du vieillard paraissait livide à côté des visages rougis par l'effort des jeunes ouvriers.

— Pas là, articula-t-il avec peine lorsqu'on voulut l'étendre sur son lit, dans sa chambre.

Du menton, il désigna la fenêtre. On y poussa un fauteuil.

Puis la silhouette noire et sèche du docteur Gardos apparut dans l'encadrement de la porte. En sortant de la chambre, il eut ce geste d'humble soumission, propre aux prêtres et aux médecins ; les premiers quand ils sont en présence de Dieu, à l'autel ; les autres en présence de la mort.

— Les enfants...

L'entrepreneur se retourna péniblement, son regard hésitant parcourut lentement la pièce.

Christophe, tout tremblant, se cramponnait au

rêbord de la table. Il sentait que si ce puissant regard scrutateur le rencontrait, il l'atteindrait juste aux paupières et lui enfoncerait les yeux dans leurs orbites. Tout en lui se contractait. Il aurait voulu s'évanouir dans l'espace.

C'était donc cela la mort ! Il ne l'avait encore jamais vue. Mais il commençait à comprendre qu'elle était derrière toute chose et emplissait de terreur les oreilles des hommes. C'est elle qui l'avait terrifié lorsque, enfant, il se cachait sous ses couvertures, ou quand il se sauvait de la chambre si la lumière s'éteignait. Alors, il n'avait pas compris d'où venait sa frayeur et en rejetait la cause sur des fantômes, sur le silence de la nuit, sur de profondes ténèbres. Mais tout cela venait de la Mort.

Il percevait confusément les autres, autour de lui : son père, Füger, Gemming, Feuerlein. Il apercevait la face longue et tirée de Tini la vieille fille. Elle évoluait entre le fauteuil et la cuvette avec une régularité déconcertante, allant et venant, un linge mouillé dans la main. Dehors, dans le couloir, les pesants charpentiers assourdisaient leurs pas. Des visages effrayés se succédaient dans l'entre-bâillement de la porte, l'un poussant l'autre, et leurs yeux semblaient regarder dans un abîme.

Tout à coup, il aperçut Anna. Comme elle était pâle et cependant son attitude était paisible. Elle s'agenouilla près du fauteuil, la figure posée entre les deux mains de cire. Une tête toute blanche se pencha sur elle, la contempla longuement, tellement longtemps que cela en devint insoutenable. S'il allait ne plus la lâcher, l'emporter avec lui ?

Un sanglot s'échappa de la poitrine de Christophe. Quelqu'un le poussait en avant et il se trouva, lui aussi, agenouillé près du fauteuil. Maintenant... maintenant. Le regard des yeux mourants le rencontra. Deux mains

de
con
C
qu'
L
d'un
le c
parl
de
son
dur
nou
D
rati
dait
par
D
plus
son
men
tait
mot
hom
T
entr
de c
vou
celle
lass
mèr
Séba
fatig
mai
bâti
Je
enco

de cire s'avancèrent à tâtons, puis se refermèrent comme pour saisir quelque chose.

Christophe s'écroula sans un son. Il ne sentit pas qu'on l'emportait.

La nuit envahit lentement la chambre. Au milieu d'un silence solennel, les pas du prêtre retentirent dans le couloir. Ils s'approchèrent, puis s'éloignèrent. Un parfum d'encens se répandit sous le porche. L'enfant de chœur agita sa sonnette tout le long de la rue. Il sonnait comme s'il jouait à la balle avec les sons, et, durant ce temps-là, une maison racontait à l'autre la nouvelle : « L'entrepreneur Ulwing se meurt. »

Des gens se pressaient au bas de l'escalier. La respiration lourde et dédoublée de l'entrepreneur s'entendait jusque-là. Là-haut, les visages angoissés, creusés par les larmes, s'inclinaient sur le fauteuil.

Depuis le départ du prêtre, Christophe Ulwing n'avait plus rouvert les yeux. Il se taisait et, dans le silence, son cerveau luttait désespérément contre l'anéantissement. C'était trop tôt. Il n'était pas prêt. Il se révoltait... Tant de projets... Il voulut parler et chercha ses mots, mais aucun ne se présenta : la voie le reliant aux hommes était coupée.

Tout à coup, de violentes couleurs s'interposèrent entre ses yeux et ses paupières. De dures éclaboussures de couleur qui tombaient contre ses yeux et semblaient vouloir les enfoncer : taches jaunes, cercles noirs, étincelles rouges... Puis, il éprouva une bonne et reposante lassitude, ressentie jadis lorsque, tout petit enfant, sa mère le portait dans ses bras vers son lit. Et le frère Sébastien... et voilà que tous deux cheminent sans fatigue, lentement. Une ville apparaît, des clochers, des maisons, beaucoup de terrains vagues sur lesquels il bâtira, lui ! C'est le matin, les cloches sonnent...

Jean-Hubert se pencha sur son père. Il respirait encore et ses lèvres semblaient remuer.

— Il fait jour !...

L'entrepreneur prononça ces mots avec tant de force que tous regardèrent vers la fenêtre.

Une extraordinaire lueur d'aurore rougissait l'extrémité du chantier. Füger tira sa montre. Il n'était pas minuit.

La lueur augmentait d'instant en instant. Une sorte de poudrolement rougeâtre, traversée d'éclairs ; d'abord une, puis deux, puis toujours davantage.

Une sueur froide envahit le petit comptable. Une vision lui traversa l'esprit : un homme à tablier de cuir, vidant sa pipe et écrasant de son pied le tabac incandescent... Maintenant, Füger se rappelait nettement. Il voyait la grosse botte de l'ouvrier piétinant la sciure de bois. Il s'accusa avec désespoir d'avoir négligé de surveiller cet endroit.

Un homme traversa la cour en courant.

— Au feu !...

Le cri se répéta dans tous les coins de la maison. Sous le toit escarpé, les murs se teintaient d'orange. Les vitres reflétaient une fantastique lueur rougeâtre, des vagues de lumière traversaient les chambres.

— Au feu !...

Maintenant, les rues aussi se lançaient ce cri. Des pas galopaient, des voitures remplies de tonneaux roulaient vers le fleuve.

Jean-Hubert s'élança vers la porte. Arrivé sur le seuil, il chancela, puis se retourna. Des gouttes de sueur coulaient sur son front. Il se mit à calculer avec une terreur convulsive. La perte était immense. Une telle quantité de bois et de matériel de construction ! La solidité commerciale de la maison pourrait en être ébranlée !... Il tourna un regard désemparé vers son père... mais, dans le fauteuil, il n'y avait plus qu'un vieillard agonisant sur le masque grimaçant duquel se reflétait la lueur de l'incendie. Il n'y avait plus rien à

attendre de lui. Les genoux de Jean-Hubert s'entrechoquèrent.

Anna, figée, regardait la fenêtre. Elle n'avait pas bougé la tête. Quelque chose était sur le point de s'écrouler derrière son front !

Sur le mur de la cour, des ombres noires surgissaient. Elles lançaient de l'eau avec des seaux. Des hommes étaient grimpés sur les toits des maisons voisines.

Du côté des cuves à goudron, de fantastiques formes noires oscillaient dans l'espace. Une odeur étouffante de brûlé pénétrait par les fenêtres. Le feu gagnait avec une force terrible. Il arrivait au galop vers le mur de la cour.

La maison !... Anna sentit le bondissement de son cœur et reprit conscience. Elle eut peur pour la maison, d'une peur douloureuse, comme on en éprouve pour une créature vivante qui tient à votre chair.

Dans le chantier, un monceau de bois en flamme s'écroula.

A travers les lueurs sinistres qui éclairaient les chambres, la vieille Tini, aidée par des bonnes, courait avec affolement d'une armoire à l'autre.

Anna s'appuya au mur.

— Elles veulent quitter la maison ! Elles veulent fuir ! Sauvez-la !... Sauvez-la !... cria-t-elle, toute blême.

Auguste Fügér trébucha dans la porte, il apportait des nouvelles. Il repartait, puis revenait.

Déjà le toit du hangar s'embrasait. L'air tremblait sous l'action de la chaleur. De sinistres craquements, des sifflements lugubres, un sombre chœur de voix humaines traversaient l'atmosphère.

Les paupières mi-closes du mourant remuaient à peine. Il n'entendait, ni ne voyait plus rien de ce qui se passait en dehors de lui-même. Il était mystérieusement loin de tout.

Sous les fenêtres, les feuilles roussies par la four-

naise se recroquevillaient avec un bruit sec. Dans la cour, le grincement régulier du puits n'arrêtait plus. Une pompe arrosa les murs surchauffés de la maison.

A cet instant, un son bref et lourd traversa l'air. On aurait dit des gouttes de bronze rondes et sonores. Elles tombaient de plus en plus rapprochées, emplissant la nuit de leurs clameurs de mauvaise augure.

Une ombre passa sur le visage du vieillard.

— Les cloches sonnent !... Il fait jour, et les cloches sonnent !

Tous le regardèrent dans une attente angoissée. Le moribond se cramponna de la main au fauteuil. Il se mit debout. Son fils et Florian le soutenaient de chaque côté.

— Lâchez-moi !...

Ce fut comme l'ombre de son ancienne voix. Il ne savait pas que personne ne lui obéissait plus !

— Bâtir !... bâtir !...

Son menton se crispa et, d'un effort surhumain, il se dressa de toute la hauteur de son corps. Agonisant, Christophe Ulwing dépassait encore de la tête tous les vivants...

Puis comme si une force intérieure l'avait tout d'un coup tordu, il tourna sur lui-même. Jean-Hubert et Florian ployèrent sous le poids. Entre leurs bras, l'entrepreneur venait de mourir. Il était mort debout et, dans son regard éteint, il restait quelque chose de la lueur des chênes en flammes !

De nouvelles voitures chargées de tonneaux remplis d'eau arrivaient. Des trompettes sonnaient le long des rues. Des échelles se dressaient dans le ciel rougeoyant. De longs serpents haletants se mirent à l'œuvre. Les pompes crachaient des jets d'eau dans les flammes, mais le feu ne cédaient qu'avec peine... il s'effondrait en crépitant. Le tocsin de l'église Saint-Léopold continuait sa plainte lamentable, appelant au secours.

Tous les quartiers répondirent. La ville entière de Pesth s'éveilla en sursaut. Des flammèches s'envolaient dans le glas des sonneries. Les murs jaunes de la maison se recouvraient d'une épaisse couche de suie. L'eau des pompes ruisselait le long des vitres.

Cette nuit-là, la vieille maison avait vieilli de cent ans.

XII

On emporta le corps de Christophe Ulwing hors de la vieille maison et les cariatides virent passer la funèbre voiture, suivie du prêtre revêtu de l'étole. Puis les cierges. Le clergé psalmodiait. Le bourgmestre, les magistrats de la ville, les bannières des corporations, diverses sociétés formaient une grande masse sombre, ondulant lentement sous le soleil d'été.

Toute la ville accompagnait Christophe Ulwing chapeau bas, et partout où le cortège passait, les cloches des églises sonnaient le glas. Puis, la porte de la maison se referma sur un grand vide et un profond silence.

Ce fut le lendemain de l'enterrement que le nouveau chef de la maison Ulwing occupa pour la première fois le fauteuil de son père, à son bureau près de la fenêtre grillagée, au rez-de-chaussée. La maison était encore tout imprégnée de la fumée refroidie de l'incendie, de l'odeur de l'encens et des fleurs fanées.

A cette heure matinale, personne ne remuait encore. Jean-Hubert était seul. D'un geste coutumier et inutile, il porta la main plusieurs fois à sa cravate, puis, comme si on l'avait poussé, il se laissa tomber sur le bureau et,

longtemps, silencieusement, il pleura. Il ne se redressa qu'en entendant marcher dans la pièce voisine. Tout en s'essuyant les yeux, il remarqua que l'encrier et le poudrier n'étaient pas à leur place accoutumée. Il fit un effort de mémoire et remit chaque objet à la place exacte où il avait l'habitude de les voir du vivant de son père.

On frappait à la porte. Il pensa tout à coup que cette petite porte, par laquelle pendant tant d'années des gens étaient entrés humbles, pâles, courbés en deux, pour se présenter devant le grand Christophe Ulwing, maintenant leur livrait passage vers lui. Il se redressa avec dignité un instant, puis se laissa aller de nouveau, comme effrayé de ce que la vie attendait de lui.

Auguste Füger, une liasse de papiers sous le bras, était devant lui. Jean-Hubert hésitait. Désormais, c'était lui seul qui devrait décider, sans aide, tout à fait seul !

— J'ai réglé ces affaires encore d'après les ordres de feu M. votre père, dit le petit comptable.

Et, dans son visage ridé, sa bouche grimaça comme celle d'un enfant prêt à pleurer.

Sans réfléchir, Jean-Hubert signa. Il essuya sa plume et la planta dans le gobelet rempli de petits plombs, ainsi que le faisait son père.

Et tout continua à aller ainsi. La maison vécut avec les gestes anciens, suivit les traces anciennes, tandis que, tout autour, le monde se transformait et que de nouvelles gens et de nouvelles maisons surgissaient.

Le chef de la maison Ulwing ne changea rien aux choses passées et extérieurement sa vie même se modela sur celle de son père. Il paraissait vieillir de jour en jour. Lorsqu'il suspendait un instant son travail, il fermait les yeux.

Les dommages causés par l'incendie, par les années mauvaises, s'appesantissaient lourdement sur ses épaules. Les grandes acquisitions de son père, les charges

d'entreprises en cours, les amortissements et beaucoup d'autres choses dont le règlement eût paru simple et clair à l'entrepreneur, restaient pour lui autant de dilemmes dont la solution avait disparu en même temps que le cerveau calculateur, précis et infaillible de Christophe Ulwing. La maison Ulwing déclinait depuis que la main osseuse et impitoyable de son fondateur ne la dirigeait plus.

Jean-Hubert voulut remédier à tous ces maux par l'économie. Ce fut tout ce que lui suggéra son intelligence des affaires : vieux outils, vieux moyens. Il alla jusqu'à réduire les dépenses de l'intérieur et contrôla lui-même, chaque dimanche soir, le livre de comptes de Tini, la vieille fille. Puis il appelait son fils dans la chambre verte et lui prêchait l'économie.

Christophe s'asseyait dans le fauteuil, d'un air maussade, le regard ailleurs, ne prêtant aucune attention. Il retirait distraitemment l'épingle qui retenait le carré de broderie posé sur le bras du fauteuil, puis, ayant oublié comment elle était venue entre ses mains, la rejetait au loin.

Netti apportait le café, sur le plateau aux perroquets, et allumait la lampe à huile. Entre temps, Christophe s'était éclipsé.

A cette époque, il ne s'occupait plus de Gabriel Hosszu, ni du petit Gal. Il suivait les cours de l'Ecole supérieure de technologie. Il entretenait des relations avec une actrice et les hobereaux qu'il avait connus dans les écoles privées étaient devenus ses amis. Dans une petite salle du restaurant « Au cor de chasse », il échangeait avec ceux-ci des propos cyniques sur les femmes et il les regardait jouer aux cartes pendant des heures.

Un jour, il s'y essaya aussi et perdit. Il voulut regagner sa perte et, fouillant dans ses poches, n'y trouva plus d'argent. Sa main rencontra seulement sa taba-

tière. Il la lâcha aussitôt. Elle contenait encore le tabac à priser que son grand-père y avait mis. Il eut honte de la pensée qui venait de lui traverser l'esprit.

Un homme, la bouche amère, l'apostropha de l'autre bout de la table :

— Eh bien !...

Christophe replongea la main dans sa poche. « Je regagnerai tout et je ne jouerai plus », se dit-il. Il jeta la tabatière sur la table. La petite boîte, réveillée par le choc, égrena d'une voix vieillotte et cassée la chanson que lui avait apprise l'orfèvre Ulwing, une centaine d'années auparavant. Elle chantait d'un ton qui semblait mendier quelque chose — mais personne ne le comprit. — Lorsque la ritournelle s'acheva, Christophe avait perdu la partie.

Dans l'âcre fumée des cigares, sa respiration devint difficile. Des voix, une chaleur étouffante mêlée à l'odeur des vins. Une main longue et grisâtre s'avança sur la table et s'empara de la tabatière.

Christophe se leva. Il entendit quelqu'un dire derrière lui : « Il joue comme un grand seigneur. » Figé, il passa entre les tables et parvint à prendre un air indifférent. Ce ne fut que dehors qu'il eut conscience de ce qui venait de se passer et une douleur angoissante contracta son cœur. S'apitoyait-il sur lui-même ou regrettait-il la petite tabatière, il n'en savait rien ! Celle-ci avait appartenu à son grand-père et maintenant elle appartenait à un étranger. Pourtant, combien de fois l'avait-il vue dans la vieille main osseuse qui, peut-être, avait voulu le bénir quand elle s'était étendue vers lui, pendant l'agonie.

Un frisson douloureux parcourut tout son être. Il eut peur. « Je ne suis qu'un misérable », répéta-t-il plusieurs fois, afin de s'humilier. Puis il se jura de ne plus toucher aux cartes. Jamais... jamais... Ce serment le tranquillisa un peu.

Le lendemain, lorsqu'il sortit de sa poche une tabatière de cuir neuve, il sentit le regard d'Anna suivre ses mouvements. Une colère impatiente monta en lui. Leur père sortit de la pièce. Aussitôt, Anna se tourna vers lui.

— Tu l'as perdue ?

— Naturellement, je l'ai perdue !

Et Christophe était reconnaissant de pouvoir parler. Il se sentit soulagé et comme délivré de toute responsabilité. Anna baissa la tête.

— Sais-tu au moins où tu l'as perdue ? Oui. — Ses yeux brillèrent de joie. — Si tu promettais quelque chose à celui qui la retrouverait ?

— Pour cela, il faudrait de l'argent, répondit Christophe avec amertume.

Anna courut à son armoire et en retira une petite boîte cachée sous une pile de linge.

— C'est peu de chose ; seulement ce que l'on m'a donné de temps à autre. Cela s'est amassé lentement, depuis longtemps.

Et elle versa le contenu de la boîte dans la main de son frère.

— Va vite, petit Christon. Le mal est réparable. Promets tout cet argent.

Christophe était heureux et honteux en même temps. Il voulut prendre la main d'Anna, mais elle la retira brusquement et, se haussant sur la pointe des pieds, elle tendit sa joue au grand garçon. Christophe l'embrassa et partit en courant.

Anna le suivit du regard. Comme elle l'aimait. Il lui sembla que Christophe avait compris maintenant tout ce qu'elle n'arrivait pas à exprimer. Elle avait toujours vécu entourée d'hommes, et les hommes refoulent toute manifestation de tendresse. Ils la dissimulent en sifflotant ou en regardant par la fenêtre. On l'avait élevée ainsi, lui apprenant que la tendresse n'est

grande et profonde que muette et qu'elle perd toute valeur, devenant même ridicule et mesquine, si elle se manifeste par des paroles au point de faire rougir et d'obliger à sortir de la chambre. On ne peut la manifester. Les autres aussi la cachent dans la maison Ulwing, à l'exception de l'oncle Sébastien, jadis !... Et cependant, combien n'aurait-elle pas désiré parfois être serrée dans les bras de quelqu'un.

Ses yeux se tournèrent vers le portrait de sa mère. Si celle-ci allait laisser échapper de sa main cette rose peinte. Si elle allait la caresser. Une fois, une seule fois ! lorsqu'elle serait seule dans sa chambre... si seule ! toujours seule ! Depuis qu'Adam Walter était parti, il ne lui restait personne à qui parler. Une chanson nouvelle, un nouveau livre que Walter lui envoyait de temps en temps de très loin, de Weimar. Puis, durant des semaines, plus rien, le silence.

Anna erra sans but à travers la maison et le jardin. Après l'incendie, le chantier avait été déplacé hors de la ville. A présent, derrière les palissades où, autrefois, de rudes charpentiers aux tabliers de cuir travaillaient le bois, il n'y avait plus que des terrains vagues et déserts.

D'abord lentement, confusément, puis plus vite, à tire d'ailes, les souvenirs de sa jeunesse l'entourèrent.

Après-midi de dimanches. Contes de l'oncle Sébastien. Odeur du bois de chêne fraîchement coupé et son grand-père. Musique, rêves, et le portrait de sa mère... c'était tout. Années... années d'enfance !

Elle s'assit sur le banc qui entourait le vieux pommier et appuya la tête au tronc de l'arbre.

Le ciel était bleu à travers le feuillage. Le pommier était en fleurs. Cela lui évoqua la boutique du grand-père Jörg, et puis une voix, un chant... comme tout cela était vague. Elle perçut tout à coup dans sa mémoire deux grands yeux ardents, mais par quel

incompréhensible mystère ces yeux se trouvaient-ils dans le visage d'Adam Walter ?... Et M^{me} Walter !... puis, soudain, la voix de Berthe Bajmoczy... et partout des barrières, des séparations autour des hommes, de petites grilles de fer, même au cimetière. Au flanc de la colline, elles disparaissent... puis une clairière parmi les arbres : c'est par là qu'elle aimait rentrer à la maison. Là, on pouvait tourner sa figure vers le soleil et, du sentier qui s'enfonçait dans le bois, on pouvait regarder derrière soi, tout simplement, sans raison, puisqu'il n'y avait personne dans la clairière...

Elle leva les yeux, sentant un regard fixé sur elle. A travers les buissons, elle vit Othon Füger. Elle connaissait depuis son enfance ce regard fuyant et obstiné. Elle le retrouvait partout : près du bureau de son père, sous le porche et parfois même, le soir, sous sa fenêtre.

Son regard de myope se fit humble, mais insistant. Anna, ne pouvant le supporter sur elle, salua de la tête et rentra.

Ce soir-là, elle attendit longtemps Christophe, qui ne rentra pas. La nuit lui parut plus longue que les autres et remplie de pressentiments funestes, d'angoisses et de craintes.

Le lendemain, Christophe lui avoua qu'il avait joué aux cartes et perdu. Et elle sut ainsi qu'elle ne reverrait jamais plus la tabatière de son grand-père.

XIII

Le printemps n'était pas encore passé, mais l'été plaignait déjà au-dessus du Danube et, au milieu du large fleuve, l'île fleurie du Palatin ressemblait à une forêt flottante.

Anna ne se doutait pas qu'elle allait à la rencontre de l'été, l'après-midi où elle se dirigeait vers l'île, en longeant les rives du Danube. Christophe l'accompagnait et, suivant son habitude, il s'était mis en retard. Les amis qu'ils devaient rejoindre étaient partis. Ils étaient seuls sur le rivage et, après s'être concertés quelques instants, ils firent signe au passeur. Un canot se détacha du feuillage que balayait l'eau et traversa lentement le fleuve.

Tandis qu'ils attendaient, des gens venant de la ville approchaient. Anna distingua plusieurs voix. Quelqu'un prononça son nom, un autre le répéta avec étonnement.

— Anna Ulwing ?...

Anna se retourna involontairement. Christophe salua.

Une jeune fille svelte, au visage de garçon, venait vers eux.

— Tu ne me reconnais pas ? demanda-t-elle à Anna. Il est vrai qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vues. Te souviens-tu ?

Oui, maintenant elle se la rappelait : c'était Marthe Illeÿ.

— Aux leçons de danse !...

A ces mots, un pli dur barra le front d'Anna. Marthe Illeÿ se détourna et elle présenta son frère :

— Thomas !

Anna vit une main d'homme fine et distinguée se tendre vers elle dans le soleil. Cette main portait une chevalière à pierre verte. Elle leva les yeux, le visage lui parut tout à fait étranger.

Puis le souvenir de ses pensées secrètes la traversa avec un léger frisson. Elle se sentit rougir. Son trouble posa sur ses yeux un léger nuage qui ne dura cependant qu'un instant... son sourire charmant relevait déjà, ironique, les coins de sa bouche.

Thomas Illeÿ se prit aussi à rire, mais son regard était incertain. Le soleil reflété par l'eau ondoyait dans ses yeux. Se tournant vers Christophe, il dit :

— Ta sœur et moi ne sommes pas tout à fait des étrangers l'un à l'autre. Elle m'a surpris un jour que j'étais allé hors de la ville chercher du soleil, des arbres et de la terre. Elle s'est alors moqué de moi.

Le passeur abordait ; un instant après, le canot les emportait vers l'île. Anna eut l'impression qu'elle laissait derrière elle, sur la rive, tout ce qui avait existé jusqu'alors et elle se sentait légère et libre. La barque glissait dans un scintillement doré, les rames aussi soulevaient de l'or. Et l'eau l'emportait et emportait ses pensées à travers tout ce miroitement. Marthe Illeÿ prit la parole.

— J'aime écouter la voix du Danube. Te souviens-tu, Thomas ? Nous l'entendions aussi de chez nous. Il bruisse comme les forêts d'Illè.

— Moi aussi, j'aime le Danube, dit Anna de sa voix douce. Mes aïeux viennent d'auprès de sa source... des grandes forêts.

Christophe pensa aux fâcheux bûcherons et poussa avec effroi le coude de sa sœur afin qu'elle n'en dise pas plus long.

Anna sourit :

— Ils vinrent de là-bas, descendant le cours du fleuve et comme appelés par lui. Je n'ai encore jamais entendu le chant de la forêt ; mais il me semble que l'eau chante quelque chose, invariablement le même air, et, quand celui-ci est fini, personne ne se souvient plus comment il a commencé.

Christophe examinait avec attention la coupe du vêtement d'Illeÿ et se demandait quelle pouvait bien être l'adresse de son tailleur. Il regardait aussi les chaussures étroites du jeune homme et dissimulait ses propres pieds sous le banc. Sans s'en rendre compte, il aurait voulu copier les gestes d'Illeÿ, le ton de sa voix. Il le trouvait très distingué, ayant beaucoup d'aisance.

Illeÿ contemplait la surface de l'eau et dit :

— Dieu seul sait pourquoi on appelle ce fleuve le Danube bleu ! Pourtant, ce n'est pas le reflet du ciel qu'il renferme, mais bien celui de la terre. En la roulant, elle se teinte de jaune et de vert...

Il se pencha sur le rebord de la barque. L'eau battait la pointe en clapotant.

— Vous pensez au murmure de la forêt et à un chant, fit-il en souriant ; eh bien ! moi, ce bruit me rappelle le bruit du troupeau de bœufs qui boit.

— D'un troupeau ?...

Cela fit rire Anna.

Ils arrivèrent à l'île. Le passeur saisit les branches d'un saule. Le canot glissa en grinçant sur la berge caillouteuse.

Les branches pendantes caressèrent le visage d'Anna. Elle les happa au passage et une feuille resta entre ses dents blanches.

Du scintillement bruyant et agité de l'eau, ils passèrent dans un silence humide et verdoyant. L'herbe était haute et molle sous leurs pieds. Les arbres se penchaient très bas sur eux et dans l'ombre épaisse flottaient de petits fils d'argent ailés. Semblable à une minuscule clochette d'or bourdonnante, une abeille sauvage s'éleva dans l'air.

— Nous devrions rejoindre les autres, dit Anna à son frère.

Et elle se sentit tout d'un coup d'humeur maussade. Christophe fit une grimace. Marthe les retenait.

— Restons ensemble, dit Thomas.

Il dit cela tout naturellement et toutefois, en entendant cette voix, Anna eut l'impression d'être saisie et retenue. Et aucun d'eux ne songea plus à se séparer. La mousse cédait sans bruit sous leurs pas. Semblables aux vagues, les branches s'ouvraient pour les laisser passer et se refermaient derrière eux.

— On dirait que nous marchons au fond d'un lac vert.

— L'ombre est aussi fraîche que l'eau.

— L'été est en retard, cette année ; il s'est fait attendre longtemps.

— Longtemps ! Mais maintenant, enfin, le voilà !

— Le voilà !...

Anna se tut brusquement et jeta un regard de côté, vers Illeÿ. Une sorte d'inquiétude s'empara d'elle. Illeÿ lui apparaissait de nouveau tout à fait étranger. Il lui sembla que celui qu'elle avait vu dans le soleil, au milieu de la clairière, était plus beau, plus attirant. Le visage maigre aux traits anguleux ne répondait pas à celui qu'évoquaient ses souvenirs. Les arbres se faisaient moins denses. Les promeneurs arrivèrent sur une

pelouse. Illeÿ retira son chapeau. Le soleil illumina son visage.

Anna s'arrêta. Ses yeux s'agrandirent et s'emplirent du bleu du ciel. Soudain, ses souvenirs fusionnèrent avec la réalité. Elle ne comprenait plus pourquoi son imagination, tout à l'heure, avait transformé Thomas Illeÿ. C'était bien lui, et elle ne l'avait pas oublié. Sa chevelure noire brillait. Sa tête fine et aristocratique se rattachait à son cou en une ligne élégante et harmonieuse, semblable à celle d'un animal racé. Le regard d'Anna la caressa timidement. Thomas n'avait pas le cou large et musclé des Ulwing. Les seigneurs d'Illè n'avaient jamais dû plier le dos sous le poids d'un fardeau !

Elle retrouvait ce qu'elle croyait avoir perdu, et, tandis qu'elle cheminait aux côtés de Thomas, une sorte de rire heureux et frémissant la parcourait toute, se répandant sous sa peau, sur ses lèvres et dans ses yeux.

Au fond d'elle-même, sa timidité céda. Ne se connaissaient-ils pas depuis longtemps ? N'avaient-ils pas tant de choses à se dire ?... Thomas Illeÿ parla.

Anna apprit qu'il était orphelin, qu'il était né sur la terre d'Illè, là-bas, dans le midi, au bord du Danube, dans une grande et fraîche maison de campagne où les pas résonnaient sous les portraits des ancêtres. Par les fenêtres, le jardin plongeait le regard dans la maison. On y percevait le bruissement du Danube et aussi des cors de chasse, dans la brume automnale. Sur les terres de labour, des bœufs blancs aux grandes cornes cheminaient et, derrière eux, les anciens serfs d'Illè. Tout cela semblait sorti des sillons mêmes de la terre.

Pour Anna, ces choses étaient lointaines et étrangères, mais elle aimait à entendre la voix de Thomas. Petit à petit, elle sentit que tout ce qu'il évoquait l'accapait, l'emportait loin d'elle et du petit sentier

qu'ils suivaient ensemble. Si c'était vrai ? S'il allait réellement s'en aller ? Involontairement, elle demanda :

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Revenir ? Le jeune homme s'arrêta un instant. Ses yeux brillants s'assombrirent.

— Je ne peux plus aller là-bas. Ille ne nous appartenait plus.

Anna entendit à peine cette réponse. Une seule chose s'en détachait : il ne partirait pas, il resterait ! Ille sourit d'un sourire douloureux et étrange qui frappa la jeune fille.

— Qu'avez-vous ? Rien ?... Pourquoi je vous le demande ? Oh ! pour rien, j'ai cru qu'une branche vous avait heurté.

— Les arbres ne me font pas de mal !

Et il lui parla des chênes, plantés devant la maison, de ces arbres qui, lorsque le vent soufflait, gémissaient et paraissaient se parler entre eux, dire des choses que les enfants auraient bien voulu comprendre, comme ce que disaient les anciens lorsqu'ils échangeaient des propos en latin. Et, plus loin, de l'autre côté de la porte de la cour, les peupliers se balançaient sous le vent comme des panaches. Au fond du jardin, une balançoire était suspendue aux branches d'un chêne chevelu. A la longue, les cordes s'étaient enfoncées dans l'écorce et leurs traces n'avaient jamais disparu.

Thomas Ille retrouvait sa jeunesse, tandis qu'il évoquait les souvenirs. Il regarda Anna.

— Là-bas, dans la clairière où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, il y avait aussi un chêne chevelu ; il ressemblait à celui de la balançoire. Ici aussi, il y en a un.

Et il le désigna du bout de sa canne.

Jusque-là, ils avaient parlé avec hâte, comme s'ils avaient voulu refaire ensemble les promenades qu'ils avaient faites seuls. Puis ils se turent. Ils étaient arrivés

au présent. Les buissons touffus cachaient les autres à leurs yeux. Ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls.

L'île, comme enchantée, les baignait de silence et, dans cet enchantement, leurs regards se joignirent timidement.

Le temps s'arrêta, puis reprit son vol.

Le visage souriant de Marthe Illeÿ apparut à travers les buissons. Elle élevait dans sa main un bouquet de fleurs sauvages. C'est Christophe qui les avait cueillies pour elle, et il avait su les assembler avec tant d'art que la prairie n'aurait su mieux faire.

Anna regarda les fleurs, puis abaissa les yeux sur son col de dentelle et sur son corsage. C'est là qu'elle les aurait mises pour les emporter chez elle... mais Thomas ne lui avait pas donné de fleurs.

Autour d'eux, les buissons devenaient peu à peu plus sauvages et le sentier plus moussu aboutit à un escalier aux marches usées et séculaires. Dans un fourré de broussailles, d'humbles ruines poétiques se nichaient : une fenêtre ogivale parmi les pierres, des murs d'église verdis et sévères. C'était l'ancien cloître du monastère de Sainte-Marguerite.

Un oiseau au vol lourd s'échappa de la cellule de la fille du roi. Des bruits de voix leur parvenaient, venant de la berge, comme tamisés par l'épaisseur de la forêt. Des gens passaient de l'autre côté des ruines.

Anna reconnut l'ombrelle chocolat de M^{me} Müller, la femme du pharmacien. L'ombrelle à ressort était inclinée à ce moment et ressemblait à un grand éventail rond. On apercevait le chapeau haut de forme du docteur Gardos, le grand châle à carreaux de M^{me} Gal, les chapeaux myosotis des demoiselles Münster.

— Les voilà qui viennent par ici, dit Anna.

Christophe la saisit par le bras et la tira en arrière.

Sur la route, les promeneurs s'avançaient deux à deux, rouges et haletants, appliqués comme s'ils accom-

plissaient une tâche. Auprès d'Ignace Hold, sa femme marchait d'un air las et ennuyé. Sophie avait enlaidi ; seuls, ses yeux demeuraient beaux. Ses beaux yeux ombreux ! Christophe la suivit longtemps du regard.

Les favoris de l'apothicaire flottaient dans la brise du fleuve. Il dissertait sur la récolte de la camomille. Le petit bossu Gal, marchand de vins, se plaignait de ce qu'on buvait moins de vin qu'autrefois à Pesth.

— Il me faut des ivrognes ! s'écria-t-il en riant.

Derrière eux, deux garçons de magasin portaient un panier d'où émergeaient de longs cols de bouteilles.

Anna regarda Thomas Illeÿ et admirait combien sa taille était haute et bien prise ; son visage, mince et distingué. Elle se sentait attirée vers lui invinciblement.

— Suivons-les, dit-elle à mi-voix, comme pour tranquilliser sa conscience.

— Pas encore !...

Christophe se mit à rire et partit dans la direction opposée. Il discutait art, dit qu'il aimerait à être peintre. Il peindrait un tableau représentant une forêt dans laquelle jailliraient des flammes et où de petites fées au corps rouge danseraient. Un autre représenterait un haut castel tout blanc, perché au sommet d'une montagne, d'un pic solitaire. Une femme blanche, aux yeux sombres, se pencherait sur le rempart. Ses cheveux noirs s'agitieraient dans le vent comme une oriflamme. Puis, il aborda d'autres sujets : la musique, Bach et Mozart. Il effleurait tout cela avec aisance. Doucement, il se mit à siffler un air de valse et assura avec désinvolture qu'il en était l'auteur. Bien qu'il n'eût jamais voyagé, il parlait voyages, puis architecture, livres qu'il n'avait jamais lus, et tout cela en riant d'un rire joyeux d'enfant.

Anna le considérait comme elle eût regardé un prestidigitateur. Comme il pouvait être séduisant lorsqu'il le voulait ! Et elle revit soudain le Christophe d'autre-

fois, avec sa tête blonde aux reflets cendrés et sa figure un peu malade.

Elle se trouva de nouveau près de Thomas. Arrivés à la pointe de l'île, on aurait dit qu'ils se tenaient tous les deux à la proue d'un navire à l'ancre. Devant eux, la terre étroite et caillouteuse fendait l'eau. Le fleuve s'ouvrait en deux et filait de chaque côté en ruisselant. Soudain, l'eau s'immobilisa, la terre se mit à avancer : l'île avait levé l'ancre. Le navire se mit en marche et les emportait vers l'infini sans rive.

Le soleil s'enfonça derrière les montagnes. Anna tressaillit en le suivant des yeux.

— Il s'en va !

Sur le ciel refroidi apparut, tout à coup, le croissant de la nouvelle lune.

Ils s'en retournèrent et cherchèrent en vain les promeneurs. Autour de la ferme, des papiers chiffonnés et des bouteilles vides à longs cols jonchaient l'herbe foulée.

Sous les branches qui balayaient l'eau, le passeur les attendait. Christophe était las, fatigué du rôle qu'il jouait. Il savait désormais que, lorsqu'il le voudrait, il saurait plaire. Et le charme du noble nom des Illeÿ d'Ille s'émoussa. Le jeune homme n'était plus impressionné par le prestige de leur aïeul, ancien vice-palatin, et s'habitua à ce que Thomas le tutoyât, tout comme ses amis du Cercle National.

Depuis qu'ils étaient dans le canot, Anna ne parlait plus. C'était le soir d'un jour de fête et demain reviendrait un jour semblable aux autres. Son clair sourire quitta ses lèvres. Elle jeta un regard en arrière, vers l'île qui s'éloignait. Elle retira ses gants et plongea les doigts dans l'eau comme pour caresser le fleuve. Une vague recouvrit entièrement sa main.

Illeÿ se pencha sur le rebord du bateau et regardait, lui aussi, l'eau. Sous le liquide argenté imprégné de

lune, les bagues d'Anna scintillaient aux doigts de sa petite main osseuse et un peu masculine. Un saphir : un éclair bleu ; un rubis : une goutte de sang que le fleuve n'arrivait pas à laver sur les doigts de la jeune fille.

— Comme le courant est fort, dit Anna.

Presque inconsciemment, Illeÿ trempa aussi sa main dans l'eau, et, durant un instant, on eût dit que le Danube, fleuve des lointaines villes germaniques et des vastes terres magyares, voulait unir leurs mains entraînées par le courant.

Cependant, la barque toucha la rive.

L
tant
cou
les
elle
un
pren
sidé
allai
dit
Dan
D
Illeÿ
qu'a
long
trav
dern
ress
enco
elle
étai

XIV

La vieille maison était toute fleurie. Jamais encore tant de roses ne s'étaient épanouies dans le jardin de la cour. C'était le désir d'Anna. Elle avait aussi rempli les chambres de fleurs. Un sourire alangui aux lèvres, elle parcourait la demeure, regardant toutes choses avec un intérêt nouveau, comme si elle les voyait pour la première fois : les meubles, les tableaux, elle les considérait avec d'autres yeux, avec les yeux de celui qui allait venir. « A bientôt. » Quelqu'un ne lui avait-il pas dit ces mots l'autre soir, là-bas, sur le bord du Danube !

Depuis ce jour-là, elle n'avait pas rencontré Thomas Illeÿ et cependant elle n'avait jamais tant circulé qu'alors, avec Tini. Parfois, même fatiguée, elle prolongeait sa promenade vers les digues du Danube, à travers le centre de la ville. Un fin visage se profilait-il derrière la glace d'une voiture filant au grand trot, elle ressentait un flot inonder son cœur. Mais non, c'était encore une illusion... Une forme élancée apparaissait-elle au tournant d'une rue... en approchant, elle lui était complètement étrangère.

La chaleur devint accablante durant le jour et les nuits étaient chaudes.

L'une des fenêtres de la maison Ulwing s'ouvrit doucement dans le petit jour vaporeux. La façade était encore plongée dans l'ombre épaisse de la nuit, mais, sur la colline de la Ville-Haute, la lumière du soleil levant se répandait toute dorée, comme tamisée par une vitre d'ambre.

Anna se pencha dans l'aurore virginale. Elle regardait dans la direction de l'île. Quand elle se retourna, la lueur dorée du soleil matinal était descendue de la colline et arrivait, en flottant sur le Danube, vers la rive de Pesth.

Des bruits de pas approchaient. Claquements de bottes et de pieds nus. Une maison de trois étages s'édifiait au coin de la rue. La plaque au nom d'un entrepreneur inconnu pendait aux échafaudages. Cris, coups de marteaux. De l'autre côté aussi, une maison neuve en construction. Celle-ci était bâtie par l'entreprise Ulwing, mais elle s'élevait lentement. On construisait beaucoup.

Les travailleurs de la campagne envahissaient la ville. Dans les rues, on entendait le patois des villages magyars. Il semblait que les anciens bourgeois, les Allemands blonds, disparaissaient.

Une paysanne à jupe bigarrée, accompagnée d'un maçon dégingandé, passa sous les fenêtres. Semblable à une cloche, la petite jupe plissée se balançait joyeusement au rythme des pas allongés de l'homme. Anna les suivit du regard. « Ils sont heureux, ils restent ensemble. » Elle pensa soudain à elle-même, et un songe surgit de sa mémoire : elle l'avait eu cette nuit même et cependant il lui avait semblé n'avoir pas dormi du tout.

Dans ce rêve, elle parcourait seule une rue inconnue dont l'aspect inaccoutumé l'avait effrayée. A l'extrémité

de la rue déserte, une silhouette isolée avançait. Elle reconnut la démarche élégante et se lança à sa poursuite, courant de plus en plus vite, mais la distance qui les séparait restait toujours la même.

La rue s'allongeait sans cesse et la silhouette se rapetissait en s'éloignant. Bien que courant à perdre haleine, elle ne pouvait la rattraper. Elle aurait voulu crier pour qu'elle s'arrêtât et tendit les deux bras.

Elle s'était réveillée et le rêve avait fui, mais le mouvement d'infini désir de ses bras tendus était resté, invisible, en elle.

Elle jeta un regard au portrait de sa mère. Il avait cessé d'être d'un autre âge que le sien. Anna était à présent de l'âge de cette femme-enfant, au regard charmant et craintif. Si sa mère avait été là... Non, ce qu'elle ressentait, elle ne pourrait même pas lui confier à elle. A personne, jamais.

Elle se jeta sur le divan et se prit la tête entre les mains. A travers ses cils mi-clos, elle apercevait la housse aux multiples fleurs. La toile commença de s'étirer autour d'elle. Ce n'était plus une toile, mais une prairie émaillée de fleurs et, de l'autre extrémité, quelqu'un venait vers elle. Elle n'avait pas tourné son regard de ce côté et pourtant elle savait qu'on avançait vers elle. Son cœur battit précipitamment. Elle releva la tête avec étonnement. Autour d'elle et en elle, tout semblait changer. Elle aurait voulu chanter, extérioriser par un chant ce qui la dominait et débordait de son jeune cœur.

Chanter... mais la maison était encore endormie. Seule, elle était éveillée. C'était bon d'être seule. Entre ses deux mains, elle sentit passer sur son visage un invincible sourire. « Je l'aime », murmura-t-elle tout bas, et pourtant il lui sembla que, dans ces mots, elle avait chanté toute sa chanson.

En bas, la porte grinça doucement : Christophe rentrait. Il jeta un regard autour de lui, puis se glissa dans le bureau. Cette pièce où, du vivant de l'entrepreneur, son père travaillait, était maintenant devenue la sienne, depuis qu'il avait tant bien que mal terminé l'Ecole supérieure de Technologie. Exténué, il s'accouda sur le bureau. Sa chemise était fripée, sa figure paraissait l'être aussi.

Othon Füger entra, mais Christophe n'eut pas l'énergie de modifier son attitude désespérée. Sa bouche grimaça piteusement.

— Que s'est-il passé ? demanda le jeune Füger.

Christophe leva les yeux vers lui avec peine ; il lui était indifférent de savoir qui l'interrogeait et à qui il répondait. A cet instant, il aurait avoué sa misère même à Florian. Il fallait qu'il parlât à quelqu'un ; peu importait à qui, il se sentirait soulagé.

La barre rectiligne et molle des lèvres d'Othon Füger se sépara en deux, sans voix. Ses yeux s'arrondirent. Il se doutait depuis longtemps que Christophe jouait, mais la perte qu'il avait faite cette nuit dépassait ce qu'il avait imaginé. Rapidement, Othon recomposa son visage stupéfait. Il voulut tout savoir.

— Alors, ce n'est que ça !

Christophe le regarda d'un air méfiant. Il s'attendait à des reproches et les désirait presque. Cela l'aurait humilié et apaisé en même temps, en lui enlevant une partie de ses remords.

Othon Füger comprit sa maladresse. Il prit un air sévère et soucieux.

— Quel malheur ! quel grand malheur ! Si feu M. l'entrepreneur avait su cela !...

Il n'eût pu prononcer de paroles plus accablantes. Christophe courba la tête.

— Ne me croyez pas tout à fait mauvais ! Je ne suis que malheureux, extrêmement malheureux !

Le jeune Füger arpentait la pièce et semblait réflé-
chir, quoiqu'il sût très bien ce qu'il allait dire.

Les yeux de Christophe suivaient tous ses mouve-
ments avec une douloureuse fixité.

— Aidez-moi, dit-il d'une voix rauque, ne pouvant
plus supporter le silence. Aidez-moi, au nom du ciel !
Conseillez-moi !

C'était justement ce qu'attendait Othon Füger. Il
regarda subrepticement autour de lui et s'arrêta devant
le fils de son patron.

— Le nom des Ulwing est coté, fit-il sourdement.
Dans la rue Paternoster, on vous prêterait la somme
que vous voudriez. Les billets à ordre à quoi servi-
raient-ils ? Y avoir recours est chose condamnable,
ajouta-t-il rapidement, très condamnable, mais une
fois n'est pas coutume.

— Dans la rue Paternoster ? Chez le changeur ?

Christophe se redressa un peu. « Et la signature
suffit ? Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Dois-je
y aller ? »

Quand Othon Füger fut demeuré seul, il retira son
lorgnon et souffla dessus. Pendant qu'il l'essuyait, il le
tenait tout près de ses yeux. Il s'assit à son bureau
et se mit à dessiner lentement sur le papier buvard.
Tout d'abord, il traça des lignes serpentine qui, peu
à peu, formèrent un U... Ulwing et C^{ie}. Voilà ce qu'il
écrivait et il décida que, l'associé, ce serait lui. Il tra-
vaillerait, mais non plus dans l'ombre, non plus pour
un autre, comme son père Auguste Füger l'avait fait.
Il éprouva un profond mépris pour son père qui avait
une âme servile et désuète, vieillissant sous le joug,
mendiant et travaillant pour remplir la poche d'autrui.

Il gratta ce qu'il avait griffonné sur le buvard. Il se
leva du bureau humblement. Jean-Hubert traversait la
pièce en lui faisant de la main un signe amical. Othon
Füger cligna des yeux. « Comme sa main est vieille !

et comme tout l'homme est vieux ! Il n'ira pas loin ! » Et il le suivit d'un regard chargé de cette haine sourde que seuls éprouvent ceux qui sont obligés de vendre leur intelligence pour enrichir davantage les riches !

« Il n'ira pas loin. Et l'autre ? »

Il recommença à écrire sur la feuille de buvard : Ulwing et C^{ie}, plusieurs fois, puis l'effaça soigneusement.

Dans l'après-midi de ce jour, Christophe apporta à Anna une petite chaîne d'or ; il offrit à mamzell Tini une statuette argentée de saint Antoine, donna de l'argent à Florian et l'envoya au cirque. Il se sentit l'âme généreuse et sifflotait avec entrain.

Dans le bureau de change de la rue Paternoster, tout le monde s'était incliné quand Christophe se fut nommé. On ne lui demanda aucune garantie, on ne prit aucune information. La plume trembla légèrement entre ses doigts, mais le petit commis à face de hibou qui lui présenta le billet à signer n'y fit pas attention.

A présent, il paierait tout. Il calcula ce qui lui resterait ensuite. Il devait à deux usuriers dans la rue Royale. Il dégagerait aussi sa montre du Mont-de-Piété. Puis il se rappela le vieux grigou à l'honnêteté douteuse dont la porte ne s'ouvrait qu'à la tombée du jour, au fond de la cour de la maison mal famée. Il avait aussi promis un bracelet à une fille. Il se remémora de fortes sommes, beaucoup de dettes anciennes qu'il avait oubliées. Il ne sifflait plus. Il s'efforçait de repousser des pensées gênantes. Qu'importait ! n'avait-il pas beaucoup d'argent en poche ! Il saurait bien remettre tout en ordre. Quant aux cartes, il n'y toucherait plus.

Soudain, il promena en l'air un regard découragé. Sa bonne humeur tomba tout à fait. Il n'avait déjà plus confiance dans les promesses qu'il se faisait à lui-même. Tant de fois il avait pris des résolutions qu'il n'avait

pas tenues. Il devrait plutôt donner sa parole devant témoin. Où est Anna ?

Anna était appuyée à la rampe de l'escalier et observait la porte cochère. Elle ne bougea pas à l'approche de son frère.

— Que fais-tu là ? dit Christophe, afin d'attirer son attention.

Il avait besoin de lui parler de suite, craignant que, plus tard, il n'en aurait plus le courage.

— Anna !

La jeune fille tourna la tête, mais son regard ne s'arrêta pas sur lui.

— C'est une visite, dit-elle ; on a sonné à la porte.

A cet instant, elle vivait avec tant d'intensité sa propre vie, que son cœur n'avait pas saisi le sourd appel de détresse de cette autre existence !

Christophe resta encore près d'elle un moment, puis sifflota. La minute pendant laquelle il avait désiré s'épancher s'était écoulée. Il fut presque heureux de ne pas s'être lié par d'encombrantes promesses. Il avait conservé sa liberté.

Anna s'aperçut à peine de son départ. Elle se pencha encore sur la rampe. Les coins de ses yeux et de ses lèvres se relevèrent finement. Son petit minois prit une expression particulière d'attente.

Et celui dont Anna espérait la venue vint, en effet, ce jour-là.

Ils étaient réunis dans la « Chambre-Soleil », un peu guindés, cérémonieusement assis, en rond, comme si un cercle eût été tracé par terre, au milieu d'eux.

Thomas Illeÿ avait amené sa sœur. Christophe aussi était là et Anna avait l'impression que tous devaient remarquer sa respiration saccadée et la rougeur qui lui montait sans cesse au visage.

Effrayée, elle s'observa ; mais le timbre de sa voix était normal, ses mouvements disciplinés, comme si

quelqu'un d'autre agissait à sa place. Elle se rassura et, dans son cerveau, les sons qui paraissaient incohérents se coordonnèrent en paroles. La voix de Thomas Illeÿ se détacha des autres et lui fit l'impression d'une caresse.

Elle tressaillit et tourna malgré elle son visage vers lui. Elle entrevit un instant son regard brillant et profond, mais aussitôt une sorte d'effort se peignit sur les traits du jeune homme. En proie à une soudaine et orgueilleuse volonté de réserve, la chaude lumière de ses yeux bruns s'éteignit comme pour se cacher des autres.

Mais Anna n'oublia pas son premier regard. Et pourtant, son père étant monté du bureau, Thomas Illeÿ s'entretint uniquement avec lui. Jean-Hubert était assis sur la chaise aux pieds pointus, tendue de l'étoffe aux mille fleurs, aussi cérémonieusement qu'il l'était autrefois, dans le salon de la baronne Gëramb, aux côtés du magistrat Bajmoczy.

Ils parlaient de la ville, des nouvelles voies ferrées, des bateaux à vapeur du Danube, de constructions, de politique.

Anna s'intéressait peu à tout cela. Dans la maison Ulwing, la politique nationale se résumait en un seul point : l'année commerciale avait-elle été bonne ou mauvaise. On ne la considérait que comme un moyen ou un obstacle ; tandis que, pour Illeÿ, elle portait sa raison d'être en elle-même.

Sa conversation, au vocabulaire d'ordinaire étroit, s'enrichit soudain.

— C'est en vain que la domination autrichienne nous opprime, en vain qu'elle nous étrange, dit-il, le regard durci. L'antique patrie de ma race était l'immense liberté des nomades. On ne doit pas oublier que nous en sommes les descendants.

Anna le regardait, l'esprit tendu, et, tout en l'écou-

tant, des souvenirs lointains surgirent de la pénombre de sa mémoire : la vieille boutique du grand-père Jörg, des hommes enfiévrés, la voix puissante et mystérieuse de Louis Kossuth, qui, autrefois, avait enthousiasmé son âme pour une cause qu'elle ne comprenait pas. Et, maintenant, il lui semblait entendre par la bouche de Thomas Illeÿ les mots qu'avait dû prononcer cette voix de jadis. Elle comprenait bien des choses qu'elle avait vécues dans son enfance.

Jean-Hubert suivait aussi avec attention les paroles d'Illeÿ et pensait à son père, l'entrepreneur Ulwing. Il ne pouvait comprendre comment ce que celui-ci avait fait pour la ville et ses sentiments vis-à-vis d'elle étaient semblables à ce qu'aurait voulu faire Illeÿ et à ce qu'il éprouvait pour le pays tout entier.

Il sourit avec condescendance. « Les seigneurs magyars sont tous les mêmes. Chacun veut sauver tout le pays et, cependant, il serait préférable qu'ils s'occupassent d'une seule de ses parties. » En lui-même, il jugeait son hôte, mais il l'écoutait toutefois avec plaisir, parce que ses paroles respiraient la confiance et que ses propres pensées trouvaient en lui un support.

— Alors, croyez-vous que la vie économique renaisse jamais chez nous ?

Maintenant, le souci des affaires occupait seul sa pensée. Il commenta le prix du bois, des matériaux, et parla de constructions et de questions ouvrières.

Marthe souriait distraitemment dans le coin du divan aux multiples fleurs. Christophe, nerveux, voulut changer la conversation, mais son père continuait sans relâche.

Thomas Illeÿ écoutait poliment. Anna s'aperçut qu'il regardait dans la direction de la console où était posée la pendule sous son globe. Elle suivit avec effroi son regard. Jamais encore elle n'avait remarqué à ce point la course hâtive et hostile des aiguilles. Et elle comprit,

à cet instant, combien allaient lui paraître longues les heures de solitude qui suivraient.

Il fallait absolument qu'elle dise à Illeÿ, avant son départ, quelque chose qui le fit revenir. Elle se leva inconsciemment et se dirigea vers le piano.

— Oui, chante, Anna, dit Marthe.

— Chante ! cria Christophe, qui se réjouissait de pouvoir interrompre son père.

Troublée, Anna se tourna vers Illeÿ. Leurs regards se croisèrent et celui d'Illeÿ semblait la prier aussi. Bien qu'éloignés l'un de l'autre, la jeune fille eut l'impression qu'elle se penchait vers lui et qu'elle allait lui dire, à lui seul, quelque chose qu'elle ignorait encore. Mais déjà, sous ses doigts, la musique de Schubert vibrerait au piano.

« *Sei mir gegrüßt... Sei mir geküßt* (1). »

Le sang rosit les tempes d'Anna. Son visage se paraît d'une étrange beauté, son sein pur se soulevait et s'abaissait, sous l'étoffe légère, comme un double palpitement d'ailes, et sa voix montait claire et prenante comme une passion profonde et splendide. On y sentait des larmes, de la jeunesse triomphante et l'aveu magnifique et inconscient de tout son amour.

Christophe la considérait avec stupeur. Il n'avait jamais encore entendu chanter ainsi sa sœur, si sage et pondérée. Tous la regardaient. Personne ne comprit ce qui se passait en elle et, cependant, on aurait dit qu'une chaude clarté se répandait sur eux.

« Comme elle est belle quand elle chante », pensa Thomas Illeÿ.

Nous ne nous voyons pas toujours, les uns les autres, seulement parfois, par instants. Thomas eut à ce moment la vision de ce qu'était Anna. Il pâlit légèrement, il lui sembla qu'une douce et chaude caresse

(1) En allemand, dans le texte original : « Je te salue... mon bien-aimé. »

agitait l'air autour de son visage. Il ne put détourner son regard qui, chargé de désirs, enveloppa la jeune fille.

Anna ne comprit pas ce regard et, cependant, elle en fut troublée.

Puis le chant s'acheva, et, dans le silence, l'âme d'Anna se referma. Ses yeux d'un bleu vert reprirent leur froide indifférence. Ses sourcils s'immobilisèrent. Lorsqu'elle se retourna vers Illeÿ, son visage était impénétrable et clos. Elle semblait vouloir reprendre ce qu'elle avait livré d'elle-même, comme si elle en eût été honteuse.

Les autres aussi recomposèrent leur visage. Tout rentra dans l'ordre. Netti apporta la lampe. La nuit était tombée.

Une semaine ne s'était pas encore tout à fait écoulée que Thomas Illeÿ revint dans la vieille maison. Il était seul, Marthe étant à la campagne.

— Elle est allée chez la mère de son fiancé, dit Illeÿ. Leurs fiançailles remontent déjà loin. Le mariage aura lieu en automne ; ce sera un souci de moins.

Puis il n'en parla plus. En général, il parlait peu. Anna n'était pas non plus très diserte ; cependant, le silence entre eux était serein et heureux.

Les aiguilles à tricoter de Tini connaient l'abat-jour de petits coups rapides. Son long visage, en contemplant les jeunes gens, revêtait l'expression de vieilles gens qui regardent le printemps par une fenêtre.

Quelquefois, Anna tressaillait, comme si le regard du jeune homme l'avait appelée par son nom. Par-dessus le tambour de sa broderie, elle souriait à Thomas, puis elle penchait la tête sur son ouvrage, et les pierres de ses bagues scintillaient sous l'éclat de la lampe tandis qu'elle tirait ses fils de soie.

Jean-Hubert montait du bureau. La vieille Tini

piquait alors ses aiguilles dans la pelote et se levait. Ses pas résonnaient dans le couloir et Jean-Hubert reprenait ses propos sur la ville, les affaires, les constructions.

A ces moments-là, Anna percevait toujours le tic tac de la pendule. Si seulement elle avait pu rester seule avec Thomas, elle se dirigerait vers la pendule, en reculerait les aiguilles, et cela dirait bien des choses qu'elle ne pouvait exprimer. Mais ils n'étaient jamais seuls, et elle ne pouvait lui parler que lorsqu'elle chantait.

La comprenait-il ? Désirait-il l'entendre ? Elle ne le savait pas. Il était si différent de tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. Quand leurs yeux se rencontraient dans le silence, il lui semblait qu'elle était tout près de lui. Quand ils parlaient, elle se sentait loin, loin, loin, comme si leurs voix devaient parcourir de grandes distances pour se retrouver et que les mots, en route, perdissent leur ardeur.

Anna préférerait donc le silence que la chaleur de son cœur remplissait.

L'été passa.

Thomas Illeÿ venait de plus en plus souvent et prolongeait ses visites. Jean-Hubert abandonna sa promenade du soir pour rester avec lui, et, lorsqu'on l'attendait, Tini sortait du buffet ses plus belles tasses et Florian courait bien vite ouvrir la porte. Les jours diminuaient. Netti faisait quelquefois du feu dans le poêle.

Un soir, Illeÿ était encore plus silencieux que de coutume. Tini laissa tomber sa pelote de laine. Pendant qu'elle se baissait pour la ramasser, Thomas se retourna rapidement vers Anna et lui dit tout bas :

— Je vais bientôt quitter Pesth. Dites-moi un mot que je puisse emporter avec moi.

Tini avait repris sa place, raide et droite sur sa chaise, et ses aiguilles cliquetaient légèrement.

Les mains d'Anna glissèrent du tambour à broder. Tout l'éclat de ses yeux parut se fondre.

— Vous partez ? dit-elle d'une voix altérée.

— Qu'as-tu dit ? demanda Tini distraitemment.

Elle piqua ses aiguilles à travers son chignon et se mit à compter des mailles.

Illeÿ regarda avec un muet désespoir les lèvres de Tini qui remuaient lentement. Il faisait tourner avec nervosité sa chevalière autour de son doigt.

— Je vais assister au mariage de Marthe. J'ai aussi d'autres affaires à régler, je ne sais quand je reviendrai.

Anna regarda la bague, puis leva les yeux vers Thomas. Elle semblait lui dire, dans son regard suppliant et douloureux, de l'emmener avec lui, de la prendre comme cette bague et de ne plus jamais la laisser seule.

— Venez donc demain avec Christophe à l'île du Palatin, dit-il soudain d'une intonation presque sèche et impérative, nous nous retrouverons sur la digue.

Puis, plus doucement :

— Chantez-moi quelque chose.

Il ajouta cela comme s'il avait voulu atténuer l'expression dure de sa voix.

— Vous le désirez vraiment ?

Les yeux d'Anna avaient repris leur éclat. Sa voix impérative avait sur elle une action physique ; c'était comme si Thomas l'avait touchée de la main, comme s'il avait courbé son corps avec une douce violence. L'inconscient délice d'humilité de la femme amoureuse la parcourut tout entière. Elle rougit et demanda avec émotion :

— Qu'aimez-vous ? Schubert, Mozart ou Schumann ?

— La voix d'Anna Ulwing, — répondit simplement Thomas Illeÿ en la regardant dans les yeux.

Lorsque le chant se tut, Illeÿ se leva.

— Au revoir, dit Anna.

Et sa main, comme un oiseau dans le nid, se blottit, s'abrita dans la main forte et brûlante du jeune homme. Ils se turent un court instant. Puis Anna se retrouva seule. Elle courut au piano.

Elle chanta encore pour Thomas. Elle aurait voulu, de sa voix, l'accompagner dans l'escalier, le suivre le plus loin possible dans son chemin. Peut-être l'entendrait-il ? Peut-être se retournerait-il ?

Elle ouvrit les rideaux de mousseline devant la fenêtre. Les réverbères étaient déjà allumés. Quelqu'un stationnait de l'autre côté de la rue. Elle se pencha davantage : c'était Othon Fügen. Il demeura là encore un moment, puis tourna la tête dans la direction où Thomas était parti.

D'une fenêtre du bureau, une clarté jaillit qui projeta dans la rue une ombre grillagée. On venait d'allumer la lampe à abat-jour vert dans le cabinet de travail de l'entrepreneur.

Jean-Hubert était resté ce jour-là plus longtemps que de coutume à son bureau. Il était plutôt affaissé qu'assis et sa peau décolorée formait deux plis vides sous son menton. Sa main, comme un objet sans vie, reposait sur un papier qu'on lui avait apporté pour le signer.

Il se leva péniblement. Il avait déjà plusieurs fois regardé vers la porte du bureau voisin qui était celui d'Othon Fügen, depuis qu'Auguste Fügen était paralysé du bras droit. Dans cette dernière année, Othon s'était adroitement emparé de toutes les branches de l'affaire Ulwing. Il avait su se rendre indispensable, en retirant des épaules de son chef le lourd fardeau de la décision.

« Où peut-il bien être ? » pensa Jean-Hubert, tandis qu'il regardait dans la pièce vide.

Il revint à son bureau, s'assit, fixant sans le voir le vieux plan de Bude-Pesth. Par instants, il branlait la tête, comme pour secouer derrière son front le poids lourd et massif qui s'y immobilisait. Il soupira, aban-

donna tout effort et ferma les yeux. Et maintenant qu'il aurait voulu le repos, son cerveau s'agita, tout se mit à tourner en lui en un tourbillon confus. Soudain, il pensa à Christophe...

Othon Füger ouvrit silencieusement la porte. Une sorte de fureur froide animait son regard. Les coins de sa bouche étaient raides et tirés. Mais, en arrivant dans le halo lumineux de la lampe, il souriait.

Jean-Hubert acheva sa pensée à haute voix :

— Aujourd'hui, chez le changeur, quelqu'un a prononcé le nom de Christophe derrière la grille de la caisse ; les employés parlaient de lui. Lorsque je me tournai vers eux, ils se turent. Je ne comprends pas !

Il regarda le jeune Füger avec angoisse.

— Savez-vous quelque chose ?

Füger ne répondit pas de suite. Il éprouvait à cette minute un sentiment de haine immense pour tous ceux de cette maison et aussi pour d'autres, en raison d'Anna et de cet orgueilleux Illeÿ qui le regardait toujours avec hauteur. Il lui semblait que maintenant il les tenait tous entre ses mains, qu'il allait pouvoir se venger : de sa naissance obscure dans la chambre d'un petit comptable, au fond d'une cour, de sa pauvreté et de son labeur acharné et vain. Il fixa humblement le sol et fit semblant de souffrir d'être obligé de parler.

— Il m'est pénible de dénoncer M. Christophe... je l'ai toujours retenu, toujours supplié...

— Mais, enfin, que se passe-t-il donc à mon insu ?

La voix de Jean-Hubert bouillonnait, épaisse, entre ses lèvres pâlies.

Puis il apprit tout et répéta avec douleur :

— Il joue !... Toute la ville le sait !... Il perd !... Il signe des billets !

Il demanda, terrifié :

— Mais, quelle est la somme ?

— Cent quatre-vingt mille florins.

Jean-Hubert se redressa un instant sur sa chaise, puis son corps s'affaissa lentement de côté. Il n'y avait plus que le haut col qui soutenait son visage distendu, couleur de cire. Ces quelques minutes venaient d'en faire un vieillard.

Othon Füger observait sournoisement son chef. Le changement survenu dans sa personne lui dicta ce qu'il devait dire.

— Ne désespérons pas. M. Christophe est au fond un brave jeune homme craignant Dieu. Ce sont les mauvaises fréquentations qui sont cause de tout. Je le lui ai toujours dit. Ces hobereaux ont couru après lui, ils ont gagné l'argent du riche Ulwing. Ne le punissez pas, monsieur, j'aime mieux supporter votre colère. N'est-ce pas moi qui ai commis la plus grande faute en me taisant ?

Il courba la tête, l'air contrit, comme s'il attendait une condamnation.

— Vous êtes un brave homme, vous, soupira Jean-Hubert, attendri.

— Nous sauverons le renom de la maison, ajouta solennellement le jeune Füger. Quant à M. Christophe, si j'ose donner un conseil, il faut le sauver des corrupteurs. Peut-être l'envoyer à l'étranger...

— L'envoyer à l'étranger ? Oui !...

Jean-Hubert prit soudain un ton résolu :

— Ce fut jadis le projet de feu mon pauvre père... Vous me conseillez Francfort. Bien, ce sera donc Francfort.

Le chef comptable ne s'attendait pas à ce que tout se passât si facilement. Il s'enhardit :

— Il faut l'envoyer parmi des gens simples et travailleurs, jusqu'à ce qu'il devienne plus sérieux. Pendant ce temps, peut-être choisirez-vous, pour M^{lle} Anna, quelque homme d'affaires, de sens rassis, qui pourrait

entrer comme associé dans la maison et allégerait la lourde charge qui pèse sur vos épaules.

C'était un nouvel espoir. Jean-Hubert arrangea sa cravate : « Un homme d'affaires sérieux aux côtés de Christophe, quelqu'un de la famille, le mari d'Anna ! » L'image importune de Thomas Illeÿ se présenta désagréablement à son esprit. « Il faut désormais éviter qu'ils se rencontrent. » La vie avait exigé de lui tant de sacrifices qu'il voulait maintenant en exiger d'elle. Il avait toujours été inexorable pour lui-même, il pouvait bien l'être pour les autres.

— Oui, cela me libérerait de tout souci, murmura-t-il, comme s'il discutait avec lui-même... Le mari d'Anna ?... Mais qui cela pourrait-il bien être ?

Othon Füger sourit modestement. Il retira son lorgnon, souffla sur les verres et, après les avoir essuyés, le tint tout près de son œil gauche.

Sans savoir pourquoi, Jean-Hubert pensa au fils de Martin-Georges Münster : Charles Münster. Celui-ci apporterait en même temps des capitaux dans la maison et, de plus, il ne manquait pas d'intelligence...

Il frappa sur l'épaule d'Othon Füger.

— Merci !

Le jeune Füger, le visage figé, le suivit des yeux. Il s'attendait à autre chose.

Le lendemain, Christophe quitta la vieille maison et Thomas Illeÿ attendit vainement Anna sur la digue du Danube.

Dans le jardin, le givre recouvrit les reines-marguerites.

XV

L'eau de la pluie, en dégorgeant de la gouttière, faisait entendre, sous le double toit escarpé, un son si désespéré qu'on eût dit le sanglot de quelque créature.

La nuit descendait, triste et automnale. Le long des vitres de la « Chambre-Soleil », les gouttes d'eau glissaient, semblables à des larmes sur un visage gris et vitreux.

L'ancienne chambre des enfants était silencieuse et vide. Depuis le départ de Christophe, Anna ressentait plus encore sa solitude. Très souvent, durant les longs après-midi, elle quittait sa table à ouvrage et se dirigeait sans bruit vers la porte d'entrée qu'elle ouvrait brusquement... mais il n'y avait personne. Elle plongeait ses regards dans le vide de l'escalier. La maison était envahie de silence. Elle allait compter jusqu'à cent, pensait-elle, avant de rentrer... puis elle recomptait et, sur le seuil, avant de fermer la porte, elle se retournait une dernière fois.

Lorsque, le soir, Netti avait allumé la lampe et Florian fermé la porte cochère, ses yeux se remplissaient de larmes. Elle se sentait prisonnière. La vie restait au

deh
po
pro
et s
T
L
Elle
fille
cun
l'av
lenc
renc
avai
gran
«
E
que
cœu
men
D
chue
sou
mai
tous
A
triss
men
Le
se n
—
disa
—
E
P
des
Co

dehors. Il s'était encore écoulé une journée, en vain, et pourtant en naissant celle-ci avait été si riche de belles promesses. Puis, sournoisement, elle l'avait fait souffrir et s'était éclipsee sans rien tenir.

Thomas Illeÿ ne revint plus.

Le fin visage d'Anna pâlit et s'amincit davantage. Elle n'avait plus confiance. Peut-être une autre jeune fille occupait-elle Illeÿ ? ou peut-être lui gardait-il rancune ? Il lui avait dit si gravement, le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois, qu'il l'attendrait le lendemain sur la digue du Danube ! Elle n'avait pu s'y rendre, ni même l'avertir en lui écrivant. Christophe avait dû partir, et leur père observait à leur égard une grande sévérité.

« Pourquoi ne vient-il pas ? Où demeure-t-il ? »

Elle appuya son visage contre la vitre. Chaque fois que la sonnette retentissait, son sang se figeait dans son cœur... elle attendait, puis laissait retomber désespérément la tête.

Dans la « Chambre-Soleil », les meubles semblaient chuchoter maintenant. Les murs aussi évoquaient leurs souvenirs. La poignée de la porte même se rappelait la main d'Illeÿ. La lampe à abat-jour, la pendule à globe, tous disaient qu'ils l'avaient vu maintes fois ici.

Anna détournait le visage. Ces souvenirs la meurtrissaient. Elle joignait les mains pour supplier ses tourments de lui faire grâce !

Les heures passaient. Tini entraînait et, sous la lampe, se mettait à tirer les cartes.

— Toutes tes peines passeront, ma petite colombe, disait-elle en terminant.

— Je n'ai pas de peines, répliquait la jeune fille.

Et elle s'efforçait de porter la tête haute.

Puis, souvent, Jean-Hubert l'appelait pour recevoir des visiteurs.

Ces derniers temps, Charles Münster venait fréquem-

ment le soir. Il s'installait confortablement dans la chambre verte et approuvait Jean-Hubert en tout. Lorsqu'il restait à court d'idées, il faisait de gauches moulinets avec ses grandes mains rouges qui exaspéraient Anna.

Ces mains-là, tel un visage humain, exprimaient l'embarras. Elles rougissaient et semblaient souffrir le martyr, alors que Charles Münster restait toujours impassible et ennuyeux, enveloppé dans sa redingote trop longue qui l'endimanchait.

« Que peut-il bien venir faire ici ? » se demandait Anna tandis qu'elle était assise en face de lui...

Elle l'apprit un jour : Charles Münster avait demandé sa main à son père !

— C'est une offre honorable et avantageuse, dit Jean-Hubert. La maison Münster a un sérieux et bon renom. Le jeune homme est intelligent et possède des capitaux.

Anna le regarda, consternée, puis le sang lui afflua au visage. Toute sa vie, elle avait lutté pour refouler sa volonté ; elle avait toujours obéi, mais maintenant elle se révoltait contre ce qu'on lui demandait.

— Non, jamais !

Sa voix vibra aussi nettement qu'un coup de marteau sur de l'acier. Jean-Hubert tressaillit : on eût dit la voix de l'entrepreneur Ulwing !

« J'ai parlé trop tôt, pensa-t-il avec humeur. J'aurais dû attendre encore ! ».

Il attendit. Dehors, les neiges étaient venues.

Le visage d'Anna devint encore plus diaphane pendant les semaines suivantes. Ses nuits furent sans sommeil. Elle ne chantait plus, ne riait plus, et, durant les longues soirées, tandis que son père travaillait devant son bureau aux nombreux tiroirs, elle demeurait silencieuse, dans la chambre verte.

A cette époque, Jean-Hubert ne pouvait plus lire sans lunettes. Parfois, il les relevait sur son front et regar-

dait Anna à la dérobée. Une sourde appréhension l'avait envahi. Il évoquait sa propre vie. Jamais il n'avait possédé le bonheur ! Jamais il n'en avait donné à personne.

— Serais-tu malade ? demandait-il soudain à sa fille.

— Non...

— Ne ressens-tu pas de douleur ?

Anna ne répondait pas, mais ses yeux semblaient dire : « Pourquoi me tourmente-t-on ? » Le dos de plus en plus voûté, Jean-Hubert feuilletait ses livres de commerce. Anna l'entendait soupirer lamentablement.

— Christophe vous donne-t-il de mauvaises nouvelles ? demandait-elle en s'approchant du bureau. Non ? Alors, sont-ce vos affaires qui vous inquiètent ? Vous pouvez m'en parler ; moi, aussi, je suis une Ulwing !

Jean-Hubert ferma le registre dans lequel il faisait des comptes.

— Tu ne comprendrais pas !

— Mais je pourrais apprendre.

— Contente-toi de broder et de chanter. Tu n'as nul besoin de comprendre les affaires. Cela ne convient pas aux femmes. Dieu vous a créées pour d'autres buts.

Ces paroles l'émurent et le troublèrent.

— N'as-tu pas oublié encore Thomas Illeÿ ? demandait-il à mi-voix, les yeux baissés.

— Je ne l'ai pas oublié.

Quelques jours plus tard, le grand-père Jörg vint chercher Anna pour l'emmener au concert. Dans la voiture, le vieillard l'entretint de Charles Münster.

« Il est donc aussi de connivence avec les autres ? » pensa la jeune fille en regardant son grand-père avec tristesse. Pourtant, autrefois, il fut emprisonné pour avoir défendu la liberté d'autrui et maintenant il combattait la liberté de sa petite-fille.

La salle de concert était déjà remplie de monde.

Garnis d'innombrables chandelles allumées, les lustres en bois doré répandaient dans l'air un tissu de douce lumière jaunâtre. Le piano était ouvert sur l'estrade. A l'orchestre, les musiciens accordaient leurs instruments. On eût dit des oiseaux au long bec qui becquetaient les cordes. Contre le mur, des critiques musicaux arrêtaient à l'avance la critique qu'ils enverraient le lendemain aux journaux.

Dans le public, on remarquait des commerçants notoires de la cité, de riches bourgeois, des officiers en uniforme, des prêtres âgés et, dans les tout premiers rangs, les amples crinolines de dames couvertes de bijoux, encadrées de messieurs distingués en costumes de gala magyars.

L'apothicaire Müller, qui était venu accompagné de ses filles, saluait ses connaissances. Au fond, des retardataires poussaient des chaises. Quelques personnes toussaient et se raclaient la gorge. Puis, toutes les têtes, comme mues par un ressort, se tournèrent vers l'estrade et le silence se fit.

Le regard d'Anna glissa le long des visages. Cette multitude lui faisait l'effet d'un bassin tourné vers le piano pour recevoir sons et sensations. Le cœur rempli d'esseulement et de peines juvéniles, elle craignait que, dès les premiers accords, toute sa peine n'inondât ses yeux de larmes.

Soudain, elle sentit en elle une agitation inexplicable. Elle eut l'impression que quelqu'un d'éloigné l'avait touchée. Rapidement, elle tourna son regard de côté. Son sang frémit dans ses veines. Ses yeux venaient de croiser les yeux sombres et tristes de Thomas Illeÿ. Franchissant la distance, leurs regards enivrés se joignirent.

Autour d'eux, la salle était transportée. Une immense et retentissante clameur s'éleva. Le bruit des applaudissements battait les murs comme celui d'un ouragan.

Le grand artiste (1) se tenait sur l'estrade, dominant la foule. Ses longs cheveux blancs ondulaient mollement autour de sa tête marmoréenne. Sa taille sèche et mince se courba devant l'hommage.

Puis, le piano vibra sous ses doigts. Les sons chantaient, pleuraient, grondaient furieusement, folâtraient, gazouillaient, se dénouaient et traversaient l'air en souriant. L'artiste au profil de statue faisait sortir de l'instrument, comme par enchantement, des sons inconnus avant lui, disparus avec lui.

La foule écoutait, transportée, retenant son souffle. Et la musique continuait son ascension avec une âpre vigueur. Puis elle se faisait douce, telle un écho mourant, ou éclatait de nouveau en une sublime puissance. Des sons forgés dans le feu jaillirent et, devant l'auditoire, les moments créateurs de Beethoven, de Bach et de Weber reprenaient vie. L'artiste, dont le jeu faisait naître des dieux, savait faire revivre la flamme de ces minutes-là.

La Sonate appassionata de Beethoven transporta sur de grandes ailes brillantes l'âme d'Anna vers Thomas Illeÿ. Il lui sembla que les flots de la musique les enlevaient et les plongeaient dans un immense voile resplendissant.

La foule trépida de nouveau. Tout le monde était debout. Plusieurs personnes s'élancèrent vers l'estrade en applaudissant à tout rompre.

L'artiste attaqua ses propres compositions. Et dès lors, comme si une flamme se fût allumée dans sa face de la pâleur du marbre, une lumière éclaira son front ; ses yeux bleus flamboyèrent et l'artiste créateur, transporté, resta seul avec son art.

Anna se tourna vers le piano ; ce qu'elle entendait était différent de ce qu'elle avait entendu jusque-là. Des

(1) François LISZT. (Note du traducteur.)

paroles d'autrefois revinrent à sa mémoire : « Il faut créer comme Dieu, il faut même créer une matière nouvelle ! »

Des applaudissements plus discrets se firent entendre. Ils allaient plutôt au virtuose qu'au créateur.

« Ils ne le comprennent pas, pensa Anna avec découragement. On ne peut encore admirer en toute certitude cette musique, elle est prématurée. » Et les paroles d'Adam Walter lui revinrent encore à l'esprit. Ensuite, elle oublia tout. Elle chercha Thomas Illeÿ du regard parmi la foule qui se pressait vers la sortie, se bousculant dans l'atmosphère chaude et poussiéreuse du vestiaire. Les portières des voitures claquaient sous le péristyle. Une voix rauque appelait les cochers par leur prénom.

Anna aperçut Florian, elle lui fit signe. Ulrich Jörg avait déjà pris place dans la voiture.

— Je voudrais aller à pied, dit vivement la jeune fille.

Le vieil homme avait sommeil. Les chevaux de l'attelage suivant piaffaient, ne voulant stationner dans le froid. La portière claqua. Anna se sentit libre.

— Allons !

La bonne et large figure de Florian se tourna un instant vers elle avec surprise, puis il la suivit docilement dans la neige.

Quelqu'un se tenait au coin de la rue, immobile, sous le réverbère, fouillant du regard l'intérieur des voitures. Soudain, il se détourna. Il contemplait Anna de ses yeux tristes et sombres. Sous la neige qui tombait sur son visage amaigri, il tenait très bas son chapeau.

Ils se serrèrent fortement la main et le silence de leur âme était aussi poignant que le calme éprouvé au moment où cesse brusquement une torture physique

insupportable et où, tout engourdi, on n'ose encore se réjouir.

Le bruit assourdi des voitures s'éloignait. Des rires lointains fusèrent encore parmi les conversations qui s'affaiblissaient. Puis, seule, la neige tomba en lents flocons étoilés ; et, dans cette grande blancheur, ils se mirent en route, côte à côte, d'un accord tacite.

Anna ne ressentait pas le froid. Sa fourrure glissa le long de ses épaules nues, ses petits souliers enfonçaient dans la neige ; elle était insensible. Elle allait dans un bonheur infini. Thomas Illeÿ s'efforçait de paraître calme, mais sa voix était étrangement altérée.

— Lorsque j'ai vu les affiches de ce concert, j'ai eu l'espoir que nous nous y rencontrerions, et cela s'est réalisé merveilleusement, au delà de mon attente.

Anna s'enhardit à son tour.

— Alors, ce n'est pas pour la musique que vous y êtes allé ? demanda-t-elle à mi-voix, en souriant.

— Je ne vais jamais au concert, avoua franchement Illeÿ. Je ne comprends pas la grande musique.

Anna se retourna vers lui avec une sorte d'effroi.

— Alors, vous n'avez pas non plus compris ce que je vous ai chanté ?

— Je n'ai pas compris votre musique, mais j'ai compris celle qui l'interprétait.

Les pensées d'Anna s'embrouillèrent. Elle avait cru jusqu'alors qu'ils se rencontraient, qu'ils se réunissaient dans la musique, et voilà que Thomas lui avouait qu'il ne comprenait pas le seul langage que son âme à elle, que son être le plus intime savait le mieux parler. Qu'importe. Rien n'importait ! N'était-il pas là ? Ne l'avait-elle pas près d'elle ?

Elle inclina le cou un peu en arrière et, à travers ses paupières à demi fermées, elle regarda si avidement l'épaule de Thomas qu'il semblait qu'elle eût voulu s'y construire un nid du regard.

Thomas ralentissait de plus en plus sa marche et, soudain, Anna aperçut aussi le réverbère garni de neige devant la maison Ulwing.

— J'ai longtemps cherché cette heure, dit rapidement Illeÿ. Je l'ai aussi cherchée le jour où, dans l'île, je vous ai si longuement attendue ! Les étoiles étaient levées, le passeur avait allumé des feux. J'y suis retourné le lendemain. J'ai aussi souvent sonné à votre porte, j'ai vu votre visage à travers la fenêtre, je vous ai entendu jouer du piano, et, pourtant, l'on me disait que vous n'étiez pas là ! Florian baissait la tête en me répondant cela. Puis, j'ai compris qu'on ne voulait plus que je vous voie.

— Pourtant, je vous attendais toujours !...

La voix d'Anna exprimait une telle douleur que tout s'éclaira pour lui.

A cet instant, ils aperçurent la maison. Ils marchaient si lentement qu'ils avaient l'air de rester à la même place et, cependant, la distance diminuait et voilà que la porte sembla quitter le mur et venir au-devant d'eux, toute noire, à travers la grande étendue blanche. Les deux cariatides paraissaient l'accompagner et se pencher complètement sous l'arc de pierre pour les contempler.

Puis la porte s'arrêta en une brusque secousse : ils étaient arrivés. La crainte étreignit le cœur d'Anna. Plus qu'une minute, et ils ne se verraient plus !

Florian laissa tomber la clé de la porte. Il fouilla longuement, très longuement dans la neige, s'appliquant à ne pas lever les yeux.

Thomas Illeÿ se pencha vers Anna.

— Nous ne pouvons plus vivre l'un sans l'autre !

Et il baisa la main de la jeune fille.

La neige tombait doucement, et, à travers ce voile blanc de neige, ils se regardèrent sans mot dire.

Anna, tout en montant l'escalier, reprit de ses

lèvres, sur sa main, le baiser que Thomas y avait mis.

Le lendemain, elle raconta tout à son père, et lorsque, dans le courant de l'après-midi, la sonnette retentit, Florian ouvrit à Thomas Illeÿ, avec une face illuminée d'un large sourire.

Anna écouta ses pas qui passèrent devant sa porte, se dirigeant, tout le long du couloir, vers la chambre verte.

Thomas Illeÿ fut bref. Il fit sa demande en paroles sobres, sur un ton décidé. Jean-Hubert, qui l'avait écouté debout, lui offrit ensuite un siège.

— Votre proposition m'honore...

Il se rappela soudain que c'était les paroles mêmes qu'il avait adressées à Charles Münster. Il toussa et débita consciencieusement les phrases qu'il avait préparées. Il parla des dommages causés par l'incendie et les mauvaises années, puis de la dot d'Anna. A ce moment-là, sa voix se fit plus sourde.

— J'en suis navré, mais je ne puis distraire aucun capital de l'entreprise. La fortune ne peut être divisée. C'était la volonté de feu mon père. Je ne puis m'en écarter.

Illeÿ fit un geste de protestation polie.

— Ces choses-là ne concernent que M^{lle} Anna.

Jean-Hubert le contempla avec une invincible stupéfaction. Le prestige de l'antique nom des Illeÿ agissait de nouveau sur lui. Il ne s'appuyait plus au dossier de son fauteuil. Solennel et roide, il regrettait d'avoir, tout à l'heure, employé un langage d'homme d'affaires.

Et pourtant, il ajouta, en cherchant ses mots avec soin :

— Je crois savoir que, malheureusement, le domaine d'Illeÿ a dû être vendu...

Illeÿ détourna un peu les yeux. Il sentit que devant Jean-Hubert il avait joué au grand seigneur et il en fut mortifié. Ce vieux brave homme d'affaires aux yeux

doux lui rappelait — pourquoi le nier — ce qui l'avait tout d'abord attiré vers Anna. A l'époque où les Ulwing étaient riches, il avait souvent pensé qu'il pourrait redevenir un jour propriétaire de l'antique domaine d'Ille. Il essayait à présent d'excuser cette pensée par son ardent amour de la terre. Il avait entrevu une espérance qu'il avait aussitôt repoussée.

Jean-Hubert le regarda d'un air interrogateur.

— Alors, monsieur Illeÿ, vous ne songeriez vraiment pas au rachat des biens d'Ille ?

Bien des paroles fières et désintéressées lui vinrent à l'esprit. Il aurait voulu s'élever au-dessus de tout, même au-dessus de lui-même. Ne rien demander, sauf Anna qu'il aimait ! Il tourna vers Jean-Hubert son fin visage distingué ; le regarda bien en face, comme s'il prenait un engagement.

— Non, je ne pense plus au rachat du domaine d'Ille.

Jean-Hubert s'enquit poliment de sa famille.

Thomas fit tourner lentement sa chevalière autour de son doigt. Il parla de son père, emporté prématurément par une maladie de cœur ; de sa mère qui l'avait suivi de près. Le domaine avait été vendu aux enchères. Il ne lui était resté qu'une forêt marécageuse dont personne n'avait voulu et quelque argent. Il décida d'apprendre à travailler ; c'est pourquoi il était venu à Pesth. Il aurait voulu racheter les terres avec le fruit de son travail, ces terres dont ses ancêtres avaient porté le nom ou que ceux-ci avaient baptisées de leur nom. Quoi qu'il en soit, les Illeÿ avaient été attachés aux terres d'Ille depuis près de mille ans !

Thomas regardait devant lui d'un air découragé. Il songeait qu'il n'avait pas non plus évité le sort commun aux descendants des sous-préfets de comitat (1).

(1) Subdivision administrative de la Hongrie, jouissant d'une certaine autonomie. (Note du traducteur.)

— J'ai fait mon droit, dit-il d'un ton résigné, comme tant d'autres ; la politique m'a absorbé et je n'ai pas appris à travailler pour gagner de l'argent. Ceci est dans notre sang. Pour la noblesse de notre pays, seul le travail qui ne rapporte rien est honorable. Ceux qui, parmi nous, se sont vendus contre de l'argent étaient de mauvaises gens ; quant aux bons, ils se sont ruinés.

Jean-Hubert hochait la tête distraitement. Il était tout à fait rassuré depuis qu'il avait la certitude que Thomas Illeÿ ne désirait pas retirer de la maison Ulwing la dot d'Anna. Il lui tendit la main :

— C'est entendu : vous ne pensez plus au rachat d'Illeÿ et vous n'aurez pas à vous occuper de nos affaires. Et, maintenant, allons examiner les livres et le bilan, si vous le désirez.

Thomas sourit. Il ne voulait voir qu'Anna. Jean-Hubert ouvrit devant lui la porte de la « Chambre-Soleil », où tout était lumineux et chaud.

Lorsque, au printemps, le ciel et la terre redevinrent, eux aussi, clairs et chauds, autour de la vieille maison ; Tini, la vieille fille, attacha sur les cheveux d'Anna le voile blanc de mariée qui, pareille à une nuée resplendissante, traversa les bonnes vieilles chambres, frôlant les portes et les murs. Anna embrassa son père.

— Merci, dit-elle, je suis si heureuse !

Les yeux de Jean-Hubert se mouillèrent. Jamais la vie ne lui avait donné de bonheur plus grand.

Dans le couloir se tenaient les vieux Füger, dame Henriette avec sa coiffe tout empesée, Gemming et le petit Feuerlein qui, tout ému, s'essuyait les yeux. Parmi eux, Othon Füger était celui qui s'inclinait le plus bas devant Thomas Illeÿ.

En haut, par delà les toits, la cloche de l'église du quartier Léopold, qui avait déjà dit tant de choses sur la destinée des Ulwing, bourdonnait, et, près de la

porte, les deux cariatides plongeaient le regard dans la voiture remplie de fleurs blanches.

Le porche répéta ce qu'avaient dit les roues, puis la maison se tut. Anna avait emporté en son voyage de noces son rire menu et discret. Tout devint silencieux, les hommes et les jours.

Jean-Hubert était tout à fait seul. Une lettre de Christophe, une autre d'Anna. Il les relisait plusieurs fois, souriait et fermait les yeux. Depuis quelque temps, il avait toujours sommeil. Il regardait la pendule. Il était encore trop tôt pour aller se coucher. Il déambulait alors dans les chambres désertes et silencieuses.

La salle à manger se trouvait éclairée par la lampe allumée dans la chambre verte ; la « Chambre-Soleil », par le réverbère de la rue dont la lumière se répandait sur le plafond. L'ancienne chambre des enfants était complètement sombre.

Jean-Hubert, les mains derrière le dos, traversait lentement ces clartés et ces ténèbres. Il songeait à sa vie qui, elle aussi, avait été une succession d'ombres et de lumières. Mais à présent qu'il se rappelait son passé, les périodes sombres lui paraissaient de plus en plus nombreuses.

Il ne comprenait pas pourquoi ces choses lui revenaient à l'esprit juste ce jour-là, où il se sentait la tête si lourde, au point qu'il eut un moment l'idée d'envoyer chercher le médecin. Il n'en eut même pas le courage.

En tournant lentement la clef dans sa montre, il eut un éblouissement ; ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de déposer soigneusement dans la coupe d'albâtre ce qu'il avait dans ses poches : ses clefs, son canif et son porte-cigarettes brodé de perles qu'il continuait à garder sur lui par habitude, bien que, ces dernières années, il dût renoncer à fumer.

Le lendemain était un dimanche. Il ne quitta pas son lit. Tini entraît de temps à autre s'informer s'il n'avait

besoin de rien. Il ouvrait les yeux, hochait la tête, mais ne disait rien.

Le docteur Gardos le rassura.

— Cela passera, ce n'est qu'un peu de fatigue.

Et il prescrivit de la noix vomique.

— Non, il ne faut pas écrire aux enfants !...

Pendant la semaine qui suivit, Jean-Hubert se leva, mais le dimanche il resta de nouveau au lit, s'y sentant mieux. Une lettre d'Anna arriva. Il sourit en la lisant. Enfin, quelqu'un au monde lui devait son bonheur ! Il remonta sa couverture et se tourna vers le mur.

La nuit, un grand bourdonnement le réveilla. Sa tête tournait ; le lit aussi tournait avec la chambre, il respirait difficilement. Il essaya de déboutonner le col de sa chemise sans y parvenir. Brusquement, il s'assit et, avec des gestes inutiles, il portait les mains à son cou comme s'il avait encore voulu arranger sa cravate. Puis il retomba et ne bougea plus.

Ainsi mourut Jean-Hubert cette nuit-là, correctement, sans bruit, comme il avait vécu.

XVI

La maison restée vide, le silence s'y installa parmi les murs. Les corridors conservaient longtemps le souvenir des pas qui les avaient traversés. Le tic tac de la pendule à colonnettes, ne rencontrant nul bruit, parcourait toutes les pièces.

C'est ainsi qu'Anna trouva la maison lorsqu'elle y rentra avec son mari, après avoir interrompu son voyage dont elle se souvenait comme d'un rêve inachevé.

Journées insouciantes, paroles échangées à mi-voix, charmantes terreurs de jeune fille. Puis, elle s'était habituée aux bras de Thomas. La nouvelle de la mort de son père la ramena brusquement à la réalité. Son rêve interrompu, elle ne put jamais plus l'achever. Tout était changé.

La vie les avait repris et la première année passa.

Peu à peu, dans la vieille maison, le silence se rasséréna. Timidement, des rires fusèrent dans les pièces. Puis, soudain, celles-ci reprenaient aussitôt leur mine austère, comme mortifiées par l'idée de ceux qui étaient sortis par la grande porte et n'étaient jamais revenus !

Une autre année passa.

Les murs jaunis de la vieille demeure étaient chauffés par le soleil. Dans le jardin de la cour, des massifs de rosiers couronnés de fleurs épanouies s'élevaient des parterres.

Les chambres, maintenant, éclataient sans contrainte d'un clair rire d'enfant, et toute la maison se réjouissait intérieurement comme une bonne vieille qui se sent rajeunir.

A cette époque, Anna chantait d'étranges petites chansons qu'elle n'avait jamais apprises. Elles lui étaient venues d'elles-mêmes et leur rythme rêveur évoquait le balancement d'un berceau. Alors, elle enlevait son fils de ce geste mystérieux qui est encore plus beau que ceux de l'amour et que ses bras connaissaient en secret depuis longtemps. Et elle pensait que c'était là ce qui unissait l'humanité : une chaîne infinie et bénie, tressée au-dessus de la terre par les bras féminins, depuis la première femme jusqu'au dernier enfant !

— Maman ! bégayait le petit Georges.

Anna répétait tout bas ce mot qui s'adressait à elle, mais qu'elle n'avait jamais pu dire à sa mère, et ses regards se portèrent sur le portrait pâlisant de celle-ci. Elle tendit l'oreille, la petite porte s'ouvrait en bas, des pas montaient l'escalier.

— Thomas ! je t'ai tellement attendu...

Elle aurait voulu en dire davantage, exprimer des choses plus tendres, lui dire qu'elle l'aimait, mais, sur ses lèvres, les mots, comme pris de honte, se transformaient. Elle se pencha vers son mari, attendant son baiser. Il le fit, distrait, ne s'en aperçut pas. Il se plongea dans la lecture d'une lettre.

— C'est de chez moi.

— De chez toi ? N'est-ce donc pas ici, chez toi ?

La tête d'Anna, qui s'était inclinée en abandon, se releva lentement.

Mais Thomas n'entendait, ni ne remarquait rien lorsqu'il était question d'Illè. Le vieil économe, le fermier, l'intendant, le curé, tous ceux de là-bas qui étaient dans l'embarras s'adressaient à lui comme s'il n'avait jamais cessé d'être le seigneur d'Illè. Il s'occupait de leurs affaires. Ses yeux brillaient quand il parlait d'eux.

Immobile, Anna le regardait. Elle éprouva encore cette sensation dont elle ne pouvait se libérer lorsque Thomas parlait d'Illè. Elle le sentait s'éloigner d'elle, très loin, ailleurs...

— Thomas !... dit-elle tout bas, comme pour le ramener à elle.

Illeÿ sourit distraitement, lisant toujours sa lettre. Le visage d'Anna se rembrunit et se contracta. La tendresse qui, tout à l'heure, émanait d'elle spontanément, se replia douloureusement dans son cœur. Elle se détourna.

— Non, ne t'en va pas ! Tiens, lis ceci...

Mais Anna ne se rapprocha pas. Elle se raidissait, voulant ainsi regagner son équilibre, après le geste d'abandon auquel elle s'était laissée aller inutilement.

— A quoi bon, Thomas, dit-elle sur un ton presque hostile, tu sais bien que je ne connais pas ces gens-là.

— Pourquoi dis-tu cela ainsi ?

Le jeune homme se tourna vers elle avec reproche. La voix d'Anna avait une fois de plus arraché à son âme l'espoir qu'il gardait de recouvrer sa terre et qui, en dépit de sa volonté, prenait chaque jour de plus en plus de force. S'il lui disait tout ! S'il pouvait lui faire comprendre combien tout ce qui touchait au domaine d'Illè lui tenait au cœur, combien il avait la nostalgie de ses terres... le comprendrait-elle ? Les mots se présentaient avec tant de force à son esprit qu'il en entendait presque le son. Ils l'humiliaient comme s'ils avaient demandé l'aumône. Il sentait qu'il ne pourrait jamais les prononcer.

A cet instant, Anna sentit que le regard de son mari se posa sur elle, dur et sévère.

— Pourquoi te fâches-tu, Thomas ? — Ses yeux errèrent sur la lettre. — Tu ne comprends donc pas, je l'ai dit sans y penser ; tout cela m'est si étranger !

— Tu as raison !

Illeÿ rit sèchement, d'un rire chargé de reproches. Il réalisa nettement tout d'un coup combien Anna restait inaccessible à tout ce qui, de son passé, vivait si intensément dans son sang. Inaccessible, et peut-être voulait-elle le rester !

Dans le silence, il leur parut à tous deux qu'ils s'étaient écartés l'un de l'autre, et cependant aucun d'eux n'avait bougé. Puis ce fut au tour de Thomas de se détourner. Anna le suivit des yeux.

Au début de leur union, ils oubliaient ces dissenti-ments en une étreinte ; ensuite, les faibles pleurs de leur enfant, dans une pièce voisine, suffisaient à chasser de leur esprit ces idées ; ils se précipitaient, côte à côte, et, en arrivant à la porte, leurs mains s'étreignaient.

Mais, ce jour-là, chacun d'eux resta seul. Anna ne se souvenait que des paroles de froideur et Thomas était mécontent de ce qu'il n'avait pas dit. Elle jouait distraitement avec son enfant. Sans entrain, elle ouvrit sa table à ouvrage, qu'elle abandonna également. Elle aurait voulu aller trouver son mari, blottir sa tête contre son épaule, l'interroger et lui répondre, afin que plus rien d'obscur ni d'incertain ne subsistât entre eux !...

Mais Thomas avait des amis. Des voix d'hommes parvenaient à ses oreilles et l'odeur de la fumée de leurs pipes se répandait dans la chambre verte. Ils discutaient au sujet de la réconciliation du roi avec le pays (1) ; du couronnement et de celui qui avait posé la couronne sur le front du monarque ; du parlement, bref, de la grande transformation nationale.

(1) En 1867. (Note du traducteur.)

Depuis que la constitution avait été rétablie, Illeÿ était entré au service de l'Etat. Il travaillait au ministère de l'Agriculture. Anna entendit qu'il parlait de la culture agricole intensive. Comment pouvait-il discuter si froidement et si raisonnablement, alors que son cœur, à elle, était encore si lourd et si triste ! A un moment, elle entendit son rire à travers la porte fermée. Sa figure se crispa, comme si on l'avait blessée.

A partir de cette époque, Thomas Illeÿ allait de plus en plus fréquemment à la chasse. Ses amis, propriétaires ruraux, l'invitaient. Dans ses bois marécageux d'Illeÿ, le gibier abondait aussi. Dès qu'il pouvait s'échapper de son travail, il prenait son fusil et s'y rendait. Puis il rentrait à la maison, joyeux et le visage hâlé.

La grande armoire de la chambre verte qui, jadis, recélait les plans de l'entrepreneur Ulwing renfermait maintenant de nombreuses armes. Au-dessus du divan, là où étaient autrefois accrochées les deux gravures des architectes Mansard et Fischer d'Erlach, on voyait une gravure de chasse anglaise. Des cartouches remplissaient les casiers du bureau aux nombreux tiroirs. Sur la cheminée, devant la pendule à colonnettes, reposait un superbe coutelas artistiquement travaillé.

Parfois, Anna avait l'impression que la maison, la chambre verte, les bons vieux meubles capitonnés, étaient antipathiques à son mari.

— Regarde, Anna, ces chaises sont posées là, autour de cette table, comme de grosses bourgeoises au marché. Elles appuient leurs mains sur leurs hanches et semblent éclater de santé !

Il riait doucement.

— Est-il possible que tu ne remarques pas combien elles sont grotesques ? Chez moi, à Illeÿ, il y avait un fauteuil tout pareil dans notre chambre d'enfants. Nous l'appelions la mère Mayer et nous accrochions un panier à son bras.

Anna rougit légèrement et, gênée, elle caressa lentement la housse à rayures.

— On nous taquine, — dit-elle, comme s'adressant aux meubles, — et cependant nous sommes parents...

Ceci évoqua dans sa mémoire la scène de l'escalier de la maison Gëramb... les paroles de Berthe de Bajmoczy... et sa colère en les entendant. Puis, elle se rappela les fières paroles de son grand-père : « Je suis un citoyen libre ! »

Elle releva la tête, rejeta son jeune cou en arrière avec un mouvement d'orgueil.

— Comme tu es belle ainsi, dit Thomas, la voix altérée.

Les épaules de la jeune femme tressaillirent ; c'était l'ancienne voix qui l'impressionnait comme un contact. Leurs regards se rencontrèrent et le jeune homme la serra dans ses bras.

Il lui sembla qu'entre les bras de son mari toute pensée s'évanouissait et qu'elle-même n'existait plus. Sa tête se renversa, non plus avec orgueil, mais avec l'antique geste féminin qui renferme le triomphe du vaincu.

— Mon amour...

Ils demeurèrent longtemps étroitement enlacés et sur eux plana le silence solennel des communions rares et mystérieuses. Puis le silence cessa et, avec lui, l'union de leurs cœurs, et chacun d'eux se renferma en soi-même.

Le lendemain après-midi, Anna courait à travers la maison, une dépêche à la main ; joyeusement, elle s'écria :

— Une dépêche de Christophe !

— Il est encore à Baden-Baden ? demanda moqueusement Illeÿ.

— Il arrive ce soir !

— Ce n'est pas trop tôt.

La joie d'Anna tomba brusquement. Elle sentait toujours dans le ton de son mari un certain énervement, lorsqu'il parlait de Christophe, et cela lui faisait mal. En réalité, Christophe voyageait beaucoup depuis la mort de leur père, mais Othon Füger le tenait au courant de tout et il travaillait lorsqu'il séjournait à la maison.

D'ailleurs, les affaires devaient bien marcher. Il y avait plus de luxe dans la demeure qu'il n'y en avait jamais eu. Christophe avait fait remplacer les vieux planchers par de beaux parquets. Un tapis ornait l'escalier et à l'écurie il y avait deux paires de chevaux. Un domestique servait à table, à la place de Netti, et Florian, revêtu d'une livrée, ouvrait la porte. Anna recevait autant d'argent qu'elle le désirait pour la maison et le reste ne l'intéressait pas. Mais si Thomas n'était pas satisfait, que ne le disait-il ? Son devoir eût été de parcourir les livres ! Pourquoi mettait-il à cela une telle réserve ?

Anna supposait qu'il méprisait l'entreprise, et parce que, dans sa pensée, la raison sociale et le nom des Ulwing étaient inséparables, elle voyait dans l'indifférence hostile de son mari une offense refoulée. Pendant les premiers temps de leur union, elle en parlait souvent à Thomas ; il s'était toujours renfermé dans un mutisme réprobateur.

Elle se tourna vers lui, mais, comme s'il avait deviné sa pensée, il la prévint :

— Laissons cela, mon ange, je ne veux nullement intervenir dans les affaires de la maison Ulwing.

Il se souvint des paroles de son beau-père lorsqu'il avait demandé la main d'Anna. Ne devait-on pas tenir même ce que l'on n'avait pas promis ? Il étendit le bras et attira sa femme sur ses genoux.

— Restons ensemble. Je pars ce soir, je vais chasser demain.

Anna joignit les mains derrière le cou de son mari. Malgré l'immense désir qu'elle en avait, elle ne pouvait prononcer les paroles qui l'eussent retenu près d'elle, mais aujourd'hui elle savait quelque chose qui le retiendrait sûrement.

— Sais-tu quel jour c'est demain ?

Thomas manifesta sa bonne humeur.

— Parbleu, c'est dimanche, et j'irai à la chasse.

— Le troisième anniversaire de notre mariage, dit tout bas Anna.

— Vraiment, demain ?

A cette évocation reconnaissante, les yeux d'Illeÿ s'éclairèrent et il serra fortement sa femme contre lui. Il sentit son corps souple quand, sur ses genoux, elle s'abandonna dans ses bras. Son petit visage frais s'appuya contre le sien. Un parfum de violettes se dégageait de ses cheveux. Il en fut enivré.

« Il ne dira pas qu'il restera, pensa Anna, il ne dit jamais rien ! » Les caresses que recevait son corps humiliaient en quelque sorte son âme. « Toujours cela et rien que cela... cela me révolte. » Elle repoussa brusquement son mari et rajusta sa chevelure.

Thomas, sur ses genoux, n'avait plus qu'un être froid et hostile. Troublé, il regarda un instant devant lui. Son amour était désir distingué de maître et non passion de mendiant.

L'air hautain, il fronça les sourcils.

— A quelle heure part ton train ? demanda Anna.

Elle se sentait lasse de l'effort qu'elle s'imposait pour paraître indifférente.

La voix de la femme parut entièrement étrangère à Illeÿ. « Elle ne me retient pas, elle me repousse. » Son visage se fit sombre et dur au souvenir de son désir repoussé. Il sortit sa montre, la remit sans l'avoir consultée. Hâtivement, il décrocha ses armes. Sa cartoucière répandit un parfum sylvestre. Les courroies en

craquaient doucement comme lorsqu'il les avait sur le dos. Sa pensée n'était plus là. Elle vagabondait au loin, sur le grand sol libre, sous le soleil.

Anna sortit sans une parole.

Le soir, en berçant son petit garçon, elle évoqua les anniversaires passés. Depuis quand la vie entre Thomas et elle avait-elle changé ainsi ? Sans doute s'était-elle transformée lentement, à son insu ?

L'enfant dormait. Anna ouvrit la porte de la « Chambre-Soleil » et, après un long moment, elle s'assit presque machinalement au piano, sans jouer ni chanter. Elle y appuya seulement sa tête, comme si elle l'appuyait sur l'épaule d'un ami.

Quand Christophe arriva, il trouva sa sœur près de l'instrument muet. Anna regarda son frère presque avec frayeur. Comme il avait changé depuis presque temps ! Les habits de coupe anglaise flottaient sur son corps amaigri. Ses beaux cheveux, jadis d'un blond argenté, s'étaient éclaircis autour de ses tempes bleuies et affaissées. Les cils clairs paraissaient pesants au-dessus de ses yeux mornes.

— Et Thomas ? Ah ! il est à la chasse !

— As-tu été malade ? interrogea Anna, tandis qu'elle était assise en face de lui dans la salle à manger.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ? Oh ! ce n'était rien.

Christophe mangeait rapidement, parlant d'une voix saccadée.

— Je n'ai rien ; seuls, mes nerfs sont mauvais et pourtant j'en aurai besoin. J'ai de grands projets. J'ai appris bien des choses nouvelles, mais il faut des nerfs solides !

Il alluma un cigare, l'allumette tremblait singulièrement entre ses doigts.

— Autrefois, toute la vie était établie sur les muscles. Ce sont ceux-ci que l'éducation cherchait à déve-

lopper. A présent, tout dépend des nerfs et pourtant personne ne s'en préoccupe.

Sa bouche eut une légère contraction.

— Anna, dis-moi, sens-tu parfois dans ton cou jusqu'à ton cerveau comme des filaments qui frémissaient ?

— Non, jamais, dit Anna en le regardant fixement.

Christophe se mit à rire d'un air troublé.

— Moi non plus, je ne le sens pas, mais j'ai entendu parler de cela. Un de mes amis... tu sais... fatigué des nerfs !

Anna serra convulsivement ses deux mains l'une contre l'autre, mais son visage demeura impassible.

— Dis à ton ami qu'il est malade et qu'il se fasse soigner.

Christophe souffla en l'air la fumée de son cigare.

— Nos parents étaient plus résistants que nous. Notre génération a subi trop de secousses dans sa jeunesse. Te souviens-tu du boulet qui a frappé la maison ? et de l'incendie ? Ceux qui, parmi nous, étaient faibles, ont été brisés par ces choses, ceux qui étaient forts le sont devenus davantage. Toi, par exemple. Tu es heureuse, Anna. Il est bon d'être près de toi, tu es si sûre, si calme !

— Eh bien ! reste toujours près de moi, Christophe.

— Oui. Et, dis-moi, ne te réveilles-tu jamais la nuit en sursaut ? Ce sont des questions que l'on ne peut poser à des étrangers. Et n'as-tu pas aussi, lorsque tu es seule, la sensation d'avoir quelqu'un derrière toi, adossé au mur et observant tout ce que tu fais ?

Anna, toute transie, regarda fixement son frère dans les yeux.

— Mais ce sont des folies...

— Des fées du foyer et des souris de piano, ajouta Christophe avec un morne sourire vers le salon vert.

« Et le petit Georges ? — il rit d'un rire forcé. — Ce

doit être un petit homme. Je lui ai rapporté un cheval de Paris. Il y a à l'intérieur un mécanisme que l'on remonte avec une clef, comme une montre, et le cheval se met à courir. Quelles merveilles les hommes n'inventent-ils pas, à l'heure actuelle !

Il parla ensuite des villes qu'il avait visitées et de ses voyages, de l'empereur des Français, de la Bourse de Paris, des toilettes de l'impératrice Eugénie. Pendant ce temps, il fumait cigare sur cigare ; la fatigue semblait avoir disparu de sa voix, ses yeux s'animèrent. En descendant l'escalier, il sifflota. Anna l'entendit nettement, mais ne put se rassurer.

Depuis le mariage de sa sœur, Christophe occupait le rez-de-chaussée. Il avait repris deux pièces des anciens bureaux. Du reste, elles étaient vides depuis que les transactions du siège central avaient diminué.

Dans les pièces profondes et voûtées, il y avait des fleurs. Il savait qu'Anna les avait mises là ; c'est elle aussi qui avait posé ce dessus de dentelle sur sa table de chevet. Un instant, il se réjouit de se retrouver à la maison. Il recommanda au domestique de ne pas le réveiller au matin, il voulait dormir. Mais il se souvint soudain que, le lendemain, il devait travailler avec le chef comptable. Pendant son voyage, il avait signé beaucoup de billets en blanc afin qu'Othon Fûger pût lui envoyer de l'argent. Il avait perdu sans trêve à Baden-Baden ; le séjour à Paris avait également épuisé ses ressources. Demain, il faudrait faire le compte de tout cela. Ne pas savoir était commode et il n'aimait pas ce qui allait suivre.

Il essaya de chasser ces pensées qui, comme des guêpes, le harcelaient de leurs piqures.

Et les affaires ? Qu'étaient devenues les entreprises pendant son absence ? Les rapports hebdomadaires étaient dans sa valise, il n'avait jamais eu le temps de les lire. Tant pis ! Il avait étudié de près la Bourse à

Paris. Certains s'enrichissaient en un jour ! Il ne fallait que du sang-froid et de l'audace. Que d'argent il avait vu. Quelle quantité !

Il souffla la bougie et s'étendit sur le dos, les yeux ouverts. Un instant, les pensées harcelantes le quittèrent. L'obscurité était entièrement vide. Et pourtant, combien de choses avaient déjà traversé ses ténèbres à lui ! Les fées et les nains, autrefois ; puis Sophie, son premier amour ; ensuite, des filles, des actrices, des femmes, de grandes dames distinguées, froides et indifférentes le jour et qui devenaient ardentes et exigeantes la nuit. Il en avait assez, elles ne l'intéressaient plus. Rien ne l'intéressait plus que cette masse d'argent qui ne cessait de couler entre les mains des hommes, comme un grand fleuve dominateur coulant à travers le monde.

Il fallait canaliser ce fleuve, afin de le soumettre à la volonté des hommes. Il l'avait bien vu à la Bourse de Paris. Il en avait eu le vertige. Quels monceaux d'argent !...

Dès lors, les ténèbres de la nuit se peuplèrent.

L'argent !... Cette vérité du monde ! Et il se mit à le désirer comme jadis, les femmes !

XVII

Dans la chambre verte, au-dessus de la table ronde, la suspension était allumée.

La main d'Anna laissa retomber lentement le petit bonnet d'enfant qu'elle tricotait. Elle écoutait depuis un assez long moment les pas inégaux de Christophe. Son frère arpentait nerveusement les pièces. Parfois, il se heurtait aux battants des portes grandes ouvertes ; parfois, il circulait autour des meubles en faisant de grands détours.

Anna s'aperçut que Thomas avait laissé tomber sur ses genoux le journal qu'il lisait et que, lui aussi, écoutait le bruit des pas indisciplinés.

Christophe heurta de nouveau un battant de porte, puis, énervé, il s'arrêta près de la table.

— Le prix des terrains est très élevé maintenant !

Tout en parlant, il alluma un cigare dont la fumée s'échappait par lentes bouffées de ses lèvres.

— Cela ne se représentera plus, il faudrait en vendre quelques-uns ; il y en a beaucoup et je connais de meilleurs placements.

Cette idée déplut à Anna. Elle aurait voulu conserver tout, tel que l'avait laissé leur grand-père.

— Notre grand-père eût été le premier à profiter de cette hausse usurière sur les terrains, observa Christophe d'un ton d'impatience non motivé. Tu n'y entends rien, ma chère !

Anna soupira :

— Tu as raison. Parles-en avec Thomas.

— Avec moi ?

Illeÿ eut un rire glacial, en regardant Christophe d'un air hautain.

— J'apprends que tu joues à la Bourse et que tu gagnes. Méfie-toi, c'est toujours ainsi quand on commence, et puis la chance tourne. Là-bas, les joueurs ne s'arrêtent que lorsqu'ils se cassent le cou.

— Il suffit de conserver son sang-froid, grommela Christophe. Du reste, ceci n'a rien à faire avec la question. Quel est ton avis au sujet de la vente des terrains ?

Thomas haussa les épaules :

— Je n'ai pas d'avis. Je ne connais pas la situation du marché.

Il sentait que son orgueilleuse réserve n'avait pas d'autre cause que son espoir déçu. Cependant, il lui était impossible d'agir autrement.

Christophe se réjouit d'une victoire aussi facile. N'avait-il pas déjà vendu quelques terrains. En quelque sorte, il recevait décharge après coup. Il respira plus librement. Maintenant, il allait pouvoir négocier la vente de l'ancien chantier. Othon Füger était un habile intermédiaire.

Anna reprit son ouvrage. L'indifférence de Thomas la révoltait. Elle n'avait plus foi en Christophe et elle se méfiait d'Othon Füger. Quant à elle, elle n'entendait rien à ces questions, n'ayant appris que le piano, le chant, la broderie et la danse !

Elle se promit que, s'il lui naissait une fille, elle lui apprendrait tout ce qu'elle-même ignorait. Quand celle-

ci serait adulte, elle lui dirait que les hommes ne peuvent jamais être parfaitement heureux. Elle le lui ferait comprendre, afin que plus tard elle ne soit pas obligée de laisser se flétrir douloureusement en elle ce qui n'est utile à personne et qui est piétiné involontairement par ceux-là mêmes à qui on l'offre.

Mais la petite fille qu'Anna attendait dans la vieille maison ne devait jamais venir. Au printemps, elle eut un second garçon que l'on baptisa, dans l'ancienne église restaurée du quartier Léopold, des noms de Ladislav, Thomas, Jean, Christophe. Anna fut longtemps malade. L'éclat froid qui, parfois, durcissait son regard, disparut de ses yeux ; la ligne rigide de ses beaux sourcils s'amollit ; ses petites mains osseuses et un peu mâles devinrent plus douces et plus féminines.

Puis elle quitta le lit, mais l'ombre de la souffrance demeura sur son visage.

Thomas l'entourait de prévenances et d'attentions. Il lui apportait des livres dont il lui faisait la lecture durant des heures, sans arrêt, d'une manière hâtive ; comme s'il redoutait, en fermant le livre, de rencontrer le regard d'Anna. Que voulait-il, ce regard ? Parlait-il ? Interrogeait-il ? Suppliait-il ou exigeait-il ? Non, Anna ne lui demandait plus rien ! Ce temps-là était passé !... Attristé, il se prenait le front entre les mains.

Les années rendaient Thomas de plus en plus taciturne, et quand Anna, parfois, lui demandait si quelque chose le tourmentait ou le faisait souffrir, il secouait la tête avec impatience. Non ! il n'avait rien ! Le caractère magyar était ainsi fait.

Mais, lorsque, prenant son fils sur ses genoux, il lui racontait des histoires, c'était toujours de grandes forêts, d'une rustique maison villageoise, d'un vieux jardin qu'il s'agissait, et aussi de terres, de chevaux, de champs de blé. Son visage semblait plus jeune. Il

tenait la tête comme autrefois, sur la petite clairière, lorsqu'il se tournait vers le soleil.

Anna était accoutumée maintenant à ce que son mari ne s'entretînt plus avec elle de ces choses ; elle ne prononçait même plus le nom d'Illeÿ quand arrivaient de là-bas des lettres d'une écriture féminine, souvent la même, maladroite et campagnarde. Un jour, cependant, qu'Othon Füger apporta le courrier par hasard, elle trouva une de ces lettres sur le piano. Elle la prit d'une main tremblante. Une lutte s'engagea en elle ! Fût-ce par fierté, honnêteté ou lâcheté ? mais elle déposa la lettre intacte. Elle n'interrogea pas, ne se plaignit pas, mais ne parla plus jamais d'Ille.

Et ce fut à partir de ce moment que cette terre étrangère devint une hantise. Ils n'en prononçaient pas le nom, mais celui-ci, invisible, flottait entre eux.

Anna avait l'impression qu'Ille se glissait traîtreusement dans le silence et qu'il lui prenait son mari ! Une terreur désespérée l'envahissait, comme si elle se trouvait complètement isolée dans de mornes ténèbres, sur un chemin sans issue !

— Thomas, prononça-t-elle d'une voix presque implorante, pourquoi ne pouvons-nous échanger nos pensées ?

Illeÿ releva la tête qu'il avait appuyée sur ses mains.

— Tu me reproches encore mon silence ?

Anna perçut dans la voix de son mari de l'irritation, mêlée d'impatience.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

Mais elle se tut soudain, comme si quelqu'un lui eût brutalement appliqué la main sur la bouche.

La nuit envahit lentement la « Chambre-Soleil ». Leurs visages s'estompaient dans l'ombre. Thomas prêta l'oreille. Il lui avait semblé entendre un sanglot étouffé... Mais non, ses sens l'avait abusé : Anna ne pleurait jamais. D'ailleurs, pendant leur long silence,

elle avait dû s'endormir sur le divan. Il se leva sans bruit et referma doucement la porte derrière lui.

Durant la maladie d'Anna, Thomas avait quitté leur chambre commune pour en occuper une autre, donnant sur la cour, celle qu'habitait jadis l'entrepreneur Ulwing. Et puis, sans savoir pourquoi, il y était resté. Anna n'avait fait à cela aucune opposition et, lui, préférait cette pièce-là. Par la fenêtre ouverte, il pouvait, de la main, atteindre le feuillage du châtaignier et, après la pluie, l'odeur de la terre mouillée montait du jardin jusqu'à lui.

Assis sur l'appui de la fenêtre, il écoutait ce que disaient les arbres.

Sa pensée franchissait les murs, le désir emportait son âme au delà de la ville. Il allait solitaire et le vent, chargé de l'odeur de la pluie, venait au-devant de lui. Comme il aimait cela ! Comme il aimait tout ce qui venait du dehors : les odeurs, les couleurs, les sons, le chemin de fer, les jonchées brûlées du soleil d'été, les forêts gelées par l'hiver où craquent les pas, les branches qui tombent, le vent surgi des marais roselières et la vie qui souffle sur tout l'univers, l'eau filtrée sous terre dans les sillons, les bois regorgeant des souffrances amoureuses des oiseaux. Appel, réponse... Réussissent-ils toujours à former un couple ?

Thomas ressentait jusque dans ses fibres les plus profondes le grand silence de la forêt. La semence du renouveau tombait dans ce silence frissonnant et solennel. Les oiseaux, comme enivrés, évoluaient lentement dans l'éclat du soleil. Puis ce serait l'été ; l'heure de la récolte sonnerait. Partout on ferait la moisson et d'ancestraux et aveugles instincts viendraient le hanter. Combien de fois, combien de fois ne s'était-il pas arrêté devant les champs de blé d'autrui en serrant les poings. Nulle part, on ne moissonnait pour lui !

A cette évocation, un triste temps d'automne envahit

sa pensée. Un automne morne et brumeux dans lequel il marchait vers la ville. Il allait comme un prisonnier évadé qui retourne à son cachot. Et alors, lui réapparurent, à nouveau, les rues pavées au-dessus desquelles il apercevait d'étroites bandes de ciels enfumés. Puis un bureau, des rangées d'encriers, des paperasses, enfin : une vieille maison qui lui restait étrangère et une belle jeune femme froide qui ne le comprenait pas !

Des impressions effacées vinrent à son esprit. Il lui semblait sentir encore contre sa poitrine les petites mains révoltées d'Anna et voir ce regard insensible de femme qui, plus d'une fois, avait repoussé son désir.

Par la fenêtre, il étendit le bras vers l'arbre et cassa une jeune pousse. La branche se rendit aisément, elle était humide et fraîche.

Il se souvint d'une fille de paysan qui s'était aussi facilement donnée à lui que cette jeune pousse. Elle était née sur ses anciennes terres. C'était la fille du garde de sa forêt marécageuse. Elle était humble, comme les filles des anciens serfs vis-à-vis de ses aïeux ; jolie aussi, avec des yeux rieurs. Et puis, elle ne le questionnait jamais ; car elle savait quelles étaient les pensées de son maître. Elle aussi pensait à la forêt, aux prés, et elle les chantait comme si elle eût été la voix de la terre. Il n'avait pas même besoin de l'écouter. Il pouvait siffler à sa guise ; elle n'attendait aucune louange, pas plus que les oiseaux...

Thomas ne se souvenait plus du moment où il avait désiré cette fille. Il l'avait voulue simplement, comme l'odeur de la forêt, comme l'herbe molle sous les pieds. Dans son instinct atavique de mâle, il ne s'accusait pas à cause d'elle. Il ne se sentait ni coupable, ni infidèle, car il ne l'aimait pas. Il ne croyait pas pécher contre Anna, ni lui enlever quoi que ce fût, à elle, et à quoi elle tenait.

Il se pencha encore par la fenêtre. Il leva le regard

vers le ciel. Demain, il verrait ce ciel-là au-dessus de la forêt. Puis, il saisit son chapeau. Chose qui lui arrivait rarement, il désirait entendre de la musique tzigane, tout seul, en un endroit où les violons ne joueraient que pour lui.

En passant devant la porte d'Anna, il eut un geste d'hésitation. Entrerait-il ? Peut-être dormait-elle encore ?...

Ses pas avaient été entendus dans la « Chambre-Soleil ». Anna s'était levée d'un bond... S'il allait ouvrir la porte, elle se jetterait dans ses bras... mais les pas s'éloignèrent.

Elle s'élança pour courir après lui, mais elle s'arrêta sur le seuil, découragée. Vainement, elle s'humilierait. Et tandis qu'elle se tenait là, un souvenir traversa son esprit. Un songe. Une rue déserte, inconnue, au bout de laquelle marchait un homme solitaire : Thomas !... et elle courait après lui sans que la distance, qui les séparait, diminuât ! La rue s'allongeait sans cesse et Thomas s'éloignait, de plus en plus, sans qu'elle pût jamais l'atteindre...

Elle se reporta au temps où, jeune fille, tout n'était encore que promesses. Celles-ci s'étaient-elles réalisées ? N'avait-elle plus rien à attendre ? Tout allait-il demeurer ainsi ? Ne pourront-ils jamais se rapprocher l'un de l'autre ? Allaient-ils se regarder vivre ainsi sans jamais se comprendre ?

Elle frissonna, comme glacée de froid.

A ce moment, elle perçut la sonnerie prolongée de la porte d'entrée. Qui cela pouvait-il être ? Ses anciens amis avaient déserté la maison, lassés par le mutisme de Thomas qu'ils prenaient pour du dédain, et Anna fuyait les parents de son mari, se souvenant des paroles de Berthe Bajmoczy qui avaient interposé une barrière entre elle et les descendants des propriétaires terriens.

On frappa à la porte. Une lampe éclairait le couloir

et dans le cadre lumineux de la porte se découpait la silhouette d'un jeune homme à la tête large, aux épaules tombantes. Anna entendit sa voix et, soudain, lui tendit les deux mains.

C'était Adam Walter.

— Mais il y a une éternité...

Et Anna s'étonna de l'étrange coïncidence qui amenait cet ancien ami chez elle, à l'instant précis où elle sentait sa vie si pauvre et si solitaire. Une joie furtive remplissait son cœur. Sa jeunesse lui réapparaissait. Le temps, où elle était jeune fille, tout ce que l'éloignement embellissait, revenaient avec lui.

Adam Walter restait grave et réservé, comme l'est celui qui veut faire taire en lui de pénibles souvenirs. Son regard suivait pourtant avidement les gestes d'Anna pendant qu'elle allumait la lampe. Désirait-il ou appréhendait-il de revoir son visage ?

« Elle a souffert depuis que je ne l'ai vue, se dit-il, et la souffrance l'a embellie ! » La voix douce d'Anna et son regard ranimèrent en lui quelque chose qu'il croyait mort depuis longtemps. Lui aussi évoqua sa jeunesse : l'époque où il était parti, ne se doutant de rien, époque de travail et de rêve. Plus tard, lorsqu'il avait appris le mariage d'Anna, il avait compris qu'il l'aimait et l'avait toujours aimée.

Le corps de la femme lui parut singulièrement souple et élancé. La flamme brilla.

— Je n'aurais jamais pensé revenir ici un jour !

— Vous n'auriez pas dû le dire.

L'ancien et juvénile sourire reparut sur les lèvres d'Anna.

— Ou bien, dites-vous toujours tout ce qui vous vient à l'esprit ? Vous souvenez-vous des Müller et de l'en-seigne avec la tête blanche d'Esculape ? Avons-nous bien ri ?

— Alors, tout était différent, répondit-il sèchement.

Anna se tourna vers lui.

« Lui aussi a vieilli. Comme son regard est dur ! » et le sourire si jeune s'effaça du visage de la jeune femme.

La voix d'Adam Walter se fit moqueuse.

— J'avais cru autrefois que je pourrais créer comme Dieu, absolument comme lui. Puis mon opéra n'eut aucun succès, personne ne voulait de mes sonates. Et maintenant, je puis m'estimer très heureux d'être chargé de cours au Conservatoire national de musique.

Il riait sans conviction.

— Peut-être cela est-il dans l'ordre des choses ? Si, dans la jeunesse, on a l'ambition d'égaler Dieu ; on n'arrive qu'à être tout juste, à l'âge mûr, chargé de cours. Par contre, si l'on n'a que l'ambition d'être chargé de cours ; peut-être n'arrive-t-on à rien du tout.

Anna regardait devant elle, comme engourdie. « Lui non plus n'a pu réaliser ses désirs. Est-il donc impossible d'y arriver ? »

— Autrefois, nous étions tous des révolutionnaires, dit Walter. La jeunesse est une continuelle révolution. Nous avons tous plus ou moins été exécutés. L'un pour une idée, l'autre pour un rêve et tous, pour l'amour. Cela paraît une folie, et pourtant cela est. On meurt bien des fois, en soi-même, pour pouvoir supporter la vie. J'étais comme tous les autres, et ceux qui commencent l'existence aujourd'hui sont comme nous étions autrefois. La jeunesse de toutes les époques, dans son orgueil infini, croit avoir découvert le lever du soleil et elle clame à gorge déployée que le soleil ne se couchera jamais. C'est bien ainsi. Lorsque le soleil se couche, arrive la jeunesse d'une autre génération poursuivant la même chimère. Seuls, les hommes tombent : leur foi demeure et se transmet indéfiniment à d'autres, et c'est là ce qui importe.

Anna eut l'impression que ce Walter, qui avait autre-

fois guidé ses idées, à elle, vers la liberté, lui indiquait maintenant la voie des compromissions.

Il essaya de reprendre son ton persifleur, mais sa voix ne lui obéit pas.

— L'homme qui se met en route est recouvert d'une multitude de couleurs brillantes. Mais toutes ternissent et il ne reste qu'une teinte grisâtre. L'épouvantable grisaille s'étend de plus en plus et elle submerge l'homme et la vie !

— Ah ! Walter, quelle tristesse !...

— Pour moi, ce n'est déjà plus triste ; ne me plaignez pas, je vous en prie. Pour les hommes incolores, il y a aussi de belles choses, de par le monde. Ils voient l'éclat des autres et ils sont seuls à le voir. Depuis que j'ai renoncé moi-même à créer, je jouis beaucoup plus profondément et calmement de ce que les autres créent. J'étais jadis irascible et impatient ! Et maintenant, voyez, j'aime même Schumann et Schubert ; tous ceux qui ont rêvé, tous ceux qui se sont éveillés à la vie.

Anna était assise, un peu affaissée, les cils mi-clos, ses mains pâles croisées autour de son genou.

— Je vous attriste ? demanda Walter en hésitant.

Elle secoua la tête.

— Vous m'avez fait comprendre, à moi aussi, ma propre vie...

« Elle n'est pas non plus heureuse », pensa-t-il, et, pour un instant, il éprouva un invincible sentiment de satisfaction en songeant à leur destin. Puis il eut honte de cette pensée. Il n'avait pas le droit de se réjouir, car il ne pouvait accuser Anna qui avait tout ignoré.

— Chantez-moi quelque chose...

Elle le regarda avec de grands yeux brillants. Il y avait si longtemps que personne ne lui avait demandé cela !

Ils se mirent à parler musique et, sur ce sujet, ils

redevinrent tous deux ce qu'ils avaient été les dimanches de leur jeunesse.

— Revenez bientôt et apportez votre violon, lui dit-elle en prenant congé de lui.

Ce ne fut qu'après son départ qu'elle se souvint qu'ils n'avaient même pas prononcé le nom de Thomas !

D'ailleurs, Adam Walter et lui ne se lièrent jamais d'amitié. Ils restaient sur le ton d'une politesse guindée. Adam souriait avec condescendance à propos de la conception du monde d'Illeÿ, qui, de son côté, par ses sourires moqueurs, attirait l'attention d'Anna sur le veston mal coupé ou les souliers informes de leur hôte.

Anna n'y prenait pas garde. Le piano n'était plus muet maintenant dans la « Chambre-Soleil ». La musique, qui s'était tue devant l'indifférence et l'incompréhension de Thomas, ressuscitait dans l'âme d'Anna, en la rappelant elle-même à la vie. Son tourment inexprimé ne pesait plus sur son cœur ; son âme s'allégeait, volait, chantait, et, par la voix du violon, l'âme d'Adam Walter accompagnait la sienne dans les paisibles nuits d'été.

Christophe, de temps à autre, se joignait à eux. Il frappait sur l'épaule de son ancien condisciple, puis, tout en parcourant dans le journal les avis de Bourse, il accompagnait la musique d'un sifflement léger et assourdi. Puis il repartait et ses pas saccadés retentissaient dans le couloir.

Il ne trouvait de repos nulle part, pas même la nuit. Des chiffres bourdonnaient dans sa tête. Ils se présentaient à sa mémoire, mais, avant qu'il pût les saisir, ils se dispersaient et disparaissaient. Il ne savait plus s'il était en gain ou en perte et n'osait examiner ses comptes. L'argent devenait de plus en plus cher. Les banques restreignaient leurs crédits. Des bruits tendancieux arrivaient de Vienne à la Bourse des valeurs de Pesth. Les cours baissaient, lentement, avec hésitation,

mais il n'avait pas le courage de liquider ses positions. Il temporisait et continuait à acheter. L'attrait du risque et le fol espoir du gain l'enivraient. Ses nerfs tendus tressaillaient sans arrêt. Le désir de gagner dévorait son cerveau en un tourment rongeur.

Son grand-père avait été le conquérant de la fortune ; son père, le gardien ; lui, en serait peut-être l'aventurier. Qu'importait ? le hasard n'est-il pas le collaborateur des aventuriers ?

Ses nuits étaient interminables. Christophe, surexcité, tournait et retournait ses oreillers surchauffés. Il se levait tôt. Il ne se contentait plus maintenant d'envoyer ses agents à la Bourse. Il éprouvait le besoin d'en contempler le désordre, d'en entendre le brouhaha, d'y sentir la pulsation dévorante de l'argent, dans l'inquiétude humaine.

Il traversait en courant les bureaux. Othon Füger en était à présent le tout-puissant fondé de pouvoirs. Il s'occupait des couvertures de Bourse, faisait les encaissements et les paiements au nom de la maison Ulwing. Christophe signait tout en hâte, sans prendre le temps de rien lire. Puis il partait rapidement, sans même fermer la porte.

Un beau matin de mai, les agents d'affaires discutaient, appuyés contre les rampes des escaliers de la Bourse, rue Dorothée. Des groupes se formaient dans l'atmosphère surchargée et aigre du vestiaire. Ça et là, le bruit de conversations étouffées. Un homme, le dos épais, le chapeau dans le cou, faisait couler du blé d'une main dans l'autre. Près de la fenêtre, un courtier aux cheveux roux tenait dans sa paume du maïs pilé. Par moments, il l'élevait en poussant sa langue entre ses dents jaunes.

Les céréales éparpillées craquaient sous les pas. Des portes claquaient dans la grande salle. Les petites gens étaient refoulées en arrière. Une bousculade se pro-

duisit autour des loges des banques. Les maîtres de la Bourse arrivaient peu à peu. On les saluait servilement, comme si cela eût pu déjà rapporter quelque chose. Les gens sans importance essaient de lire sur les visages, sur les mouvements des mains ; les puissants, au contraire, ont l'air indifférent et, cependant, ce sont eux qui possèdent les secrets qui valent de l'or. Des têtes énervées se pressaient autour d'un visage gras rappelant celui d'un hibou. Ceux qui étaient derrière se poussaient pour passer en avant.

Près de Christophe, un homme décharné, aux yeux injectés de sang, s'aplatissait contre le mur. Il tournait entre ses mains une longue bourse de soie usée, dont il se mit à sucer l'anneau d'os. Des passants le bousculèrent et l'anneau choqua contre ses dents sans qu'il le lâchât.

— J'achète !

— Je vends !

Les exclamations jaillissaient de-ci de-là, comme des cris de crécelle.

Quelqu'un perdit son chapeau ; il fut foulé aux pieds. Une main couverte de taches de rousseur agita des billets d'ordre.

— Je vends ! criait-on de plus en plus.

Les agents des banques hurlaient jusqu'à l'enrouement. Le tumulte augmentait. Les valeurs baissaient.

« C'est le moment d'acheter », pensa Christophe, en une mortelle excitation. Son cri se mêla à la tempête.

— Banque Populaire de Pesth... quatre-vingt-douze !

— Quatre-vingt ! meugla une voix animale.

— Soixante-seize !...

Des bras s'élevèrent. Des mains molles comme des loques s'agitaient au bout des poignets.

— Banque des Artisans !

— Association de Crédit !

— Quarante-cinq !... Quarante-deux !...

Les faces flamboyaient. Le jeu, comme un feu ardent, brûlait la peau des gens. Des nouvelles se propageaient dans la salle. On ne savait d'où elles surgissaient ; elles se trouvaient là spontanément et se répandaient.

Un bruit assourdissant s'éleva. Les hommes croyaient tout aveuglément. Les cours s'effondraient. Quelqu'un se porta acheteur. La confiance renaissait.

— Je suis acheteur...

Les nouvelles désastreuses, incontrôlables, circulèrent à nouveau. La salle entière tourbillonna comme si on l'avait fait tourner. Personne ne savait ce qui se passait. Des télégrammes volaient. Des poings se soulevèrent... Ce fut un bouleversement général...

Un homme, la figure ruisselante, fendit la foule comme une flèche.

La nouvelle d'un krach à Vienne venait d'arriver. Le désastre frappait toute l'Europe. Les cours dégringolèrent vertigineusement.

Un grand courtier s'interposa. Le courant l'emporta. Fini ! En quelques instants, des hommes, des familles, des institutions étaient ruinés. Des fortunes, hier si facilement acquises et que les propriétaires n'avaient pas même eu le temps de voir, étaient perdues. D'autres richesses, que plusieurs générations avaient péniblement amassées, s'effondrèrent.

Christophe, le visage d'une blancheur de craie, appuya sa tête contre le mur. Près de lui, l'homme décharné suçait encore son anneau avec indifférence, et Christophe ne pouvait détacher de lui son regard, alors qu'il était ruiné.

Ses agents accoururent, affolés. Non, on ne pouvait plus rien vendre. Ce qui, une heure avant, valait encore une fortune, n'était plus qu'un chiffon de papier.

Un huissier sonna la fermeture de la Bourse. Sonnerie du glas...

Christophe ne pouvait que bégayer. Nul ne l'écoutait.

Ses agents l'abandonnaient. Seul, l'homme décharné le contemplait de ses yeux injectés de sang. Des visages étrangers frôlaient le sien. En passant, ils remuaient un air saturé d'une odeur de sueur écœurante. Le regard de Christophe devint fixe et vitreux. Des faces aux traits étrangers passaient. Certaines, toutes pâles, souriaient. C'étaient celles des gagnants. Bientôt, tout leur appartiendrait : l'or, la ville, le pays.

Et le petit-fils de l'entrepreneur Ulwing sortit de là, dépouillé, chancelant, entouré de ces gens nouveaux !

La vie devint trouble et incohérente. Les fluctuations de cours étaient formidables. Le « samedi noir » de la faillite ne fut pas suivi pour Christophe de clair dimanche. Il fallut payer et, comme il n'avait jamais compté, il entama la part d'Anna. Il n'en parla qu'à Othon Füger. Thomas devait tout ignorer.

Il se débattait comme un être qui se noie. Il essayait de faire argent de tout ; cachant, dissimulant, mentant pour se maintenir à flot, tant que ce serait possible.

Quand, parfois, Othon Füger lui parlait à l'oreille, il s'affaissait et regardait la porte avec terreur.

— Non ! non ! dites-leur que demain... Aujourd'hui, c'est impossible !

Il cherchait des expédients pour un jour, pour quelques heures ; mais le lacet se resserrait autour de son cou. Gagner du temps, des minutes même, une seule ; c'était encore beaucoup lorsqu'on tient à la vie.

C'est ainsi que se passa l'été et à l'automne survint le krach des entreprises de construction. La maison Münster fut déclarée en faillite. Beaucoup d'autres, parmi les nouvelles maisons, s'écroulèrent. Il n'y avait plus que Christophe qui se berçât encore d'illusions. Un dernier espoir le conduisit un après-midi vers la rue Paternoster.

Dans le bureau de change, personne ne fit attention

à lui. L'un des employés à qui il se nomma le regarda avec indifférence. Il dut attendre longtemps avant de pénétrer chez le directeur.

Celui-ci, à son bureau, lisait une lettre et ne semblait pas s'apercevoir de la présence du jeune homme. Christophe se souvint avec amertume d'une réception toute différente, lorsque, dans ce même bureau, il avait souscrit son premier billet. Les pièces enfumées et basses avaient disparu. L'établissement occupait tout le bâtiment et était devenu une grande banque.

Son regard s'arrêta sur le visage gras du directeur au masque de hibou. Soudain, il reconnut en lui l'humble commis qui, jadis, s'était incliné servilement devant lui. Les proportions de sa figure avaient doublé depuis lors ; celles de son corps, aussi ; à peine entrait-il dans son fauteuil.

Quand le directeur eut fini de lire sa lettre, il baissa la tête comme une bête voulant donner un coup de corne, et, méfiant, il regarda Christophe par-dessus ses lunettes.

— C'est à monsieur Ulwing que j'ai l'honneur de parler ?... Oui, parbleu, parbleu, je connais la maison... Nous étions en relations autrefois... J'ai eu jadis le plaisir de connaître un vieux M. Christophe Ulwing. Serait-ce votre parent ? C'était un homme puissant et remarquable.

— C'était mon grand-père.

Le directeur se fit tout à coup très poli et invita Christophe à s'asseoir.

— En quoi puis-je vous servir ?

Cette question effraya Christophe, qui, tout à l'heure, la désirait. Il regardait devant lui, pâle et torturé. Il aurait voulu reculer la réponse, car, avant de parler, il conservait un dernier espoir ; ensuite, il n'en aurait plus.

L'homme au masque de hibou remit ses lunettes d'or

dont les branches s'enfonçaient profondément dans ses tempes charnues.

— Disposez de moi, dit-il avec un peu d'impatience en consultant la pendule.

Christophe fit effort sur lui-même.

— Je voudrais contracter un emprunt.

Le directeur devint froid et hautain.

— En ce moment, tout le monde en a besoin. Le krach a ruiné bien des gens.

— Je ne le nie pas, c'est lui qui est cause d'un léger trouble dans mes affaires.

— Je le sais, répliqua sèchement le directeur.

Le visage ravagé de Christophe se contracta.

— Un prêt immédiat me tirerait d'embarras.

— Quelle garantie m'offrez-vous ? Le nom de Ulwing ? — L'homme au masque de hibou ricana. — Il n'est malheureusement plus suffisant.

— Mon grand livre est à votre disposition. Vous pouvez l'examiner, bégaya Christophe.

Il sentait nettement qu'il s'humiliait en vain devant cet étranger, tout en sentant, sans se l'avouer, que c'était inutile. Il savait aussi qu'il parlerait vainement et cependant il parlait.

L'autre le regarda froidement dans les yeux.

— Notre banque est très bien renseignée.

Christophe souleva les épaules comme s'il s'attendait à recevoir un coup de poing, sa bouche eut un rictus d'impuissance.

— Vous êtes venu me trouver trop tard, bien trop tard, continua l'homme au masque de hibou. Je sais que vous ne possédez plus que la maison. Il est vrai qu'en ce moment on ne pourrait la vendre, les temps sont difficiles, mais, si ma mémoire ne m'abuse, le terrain est très grand, situé en pleine ville ; il pourrait être hypothéqué.

Christophe laissa tomber désespérément la tête. Le

directeur le regarda par en dessous, semblant attendre. Un instant, il eut dans le regard une lueur d'humaine pitié, puis, en soupirant, il laissa tomber sa large main sur son genou, en un geste lourd.

— Je puis prêter sur la maison, l'affaire ne peut être conclue que sur cette base.

Christophe eut un geste de refus. Il était tombé dans la boue, mais il avait encore assez d'énergie pour ne pas s'y enliser. Son parti était pris. Il sentit qu'il ne pourrait jamais aliéner la maison. Il fallait qu'elle, au moins, restât intacte, le bien d'Anna ! La maison ! la bonne vieille maison !

Le vieux banquier se leva et, tendant la main, il accompagna Christophe jusqu'à la porte.

— J'ai été un grand admirateur de l'entrepreneur Ulwing. Je regrette de ne pouvoir être utile à son petit-fils... Peut-être une autre fois, murmura-t-il d'une voix qui semblait démentir ses paroles.

Christophe esquaissa un sourire grimaçant qui resta fixé sur son visage lorsqu'il se retrouva dans la rue, torturant douloureusement ses traits comme s'il s'était accroché au coin de sa bouche, la tirant toute d'un côté.

Il allait sans but, se heurtant aux passants.

Un vieux monsieur l'interpella furieusement :

— Ne pourriez-vous pas faire attention, jeune homme !

Christophe lui jeta un morne regard, en se disant que ce vieillard était moins vieux que lui-même et vivrait plus longtemps.

En rentrant chez lui, il se jeta sur son lit et, chose étrange, s'endormit aussitôt du lourd sommeil de l'épuisement moral. La sueur ruisselait sur son front.

Il faisait nuit lorsqu'il s'éveilla. Tout d'abord, il ne réalisa pas ce qui était arrivé, mais tout lui revint brutalement à l'esprit. Il se prit à gémir comme une bête

malade qui ne peut exprimer son tourment. La solitude lui fut insupportable. Déjà, il avait franchi le seuil de sa chambre. Dans l'escalier, il consulta sa montre. Onze heures ! Craintivement, il frappa à la porte de la « Chambre-Soleil ».

— Anna, es-tu couchée ?

— Oui, depuis longtemps, répondit Anna de l'intérieur.

La porte s'ouvrit, Anna s'efforça de paraître gaie, mais son regard était empreint de tristesse.

— Te souviens-tu, Christophe, combien de fois tu m'as posé cette question, dans ton petit lit à barreaux ?

— Ta réponse était la même que ce soir et j'avais peur, comme maintenant.

Anna le regarda avec attention.

— Que veux-tu dire ?

Christophe eut un rire bizarre.

— Je plaisante, car je suis de bonne humeur ! Mais, toi, que fais-tu là, si tard ?

Il vit sur la table des factures et des livres de comptes, étalés sous la lampe à abat-jour.

— Je me suis mise à tout cela, dit Anna avec lassitude. Une quantité de notes s'est accumulée. Les fournisseurs me pressent et je ne reçois aucun argent du bureau. Je ne puis comprendre pourquoi Othon Fügler remet ainsi tout cela.

Soudain, elle se tut, pensant déjà à autre chose.

— As-tu entendu ?

Et elle courut vers la chambre des enfants. Christophe la suivit d'un pas traînant.

Sur la commode aux trois tiroirs, une veilleuse était allumée. Dans la niche du poêle, de l'eau chauffait dans un vase. Anna se pencha sur l'un des petits lits et sa voix traversa moelleusement la pièce.

— Me voici !

Ces deux petits mots, insignifiants en eux-mêmes,

allèrent droit au cœur de Christophe. Lui aussi, jadis, dormait dans ce petit lit, s'éveillait en sursaut, effrayé, mais jamais la voix de sa mère n'avait prononcé ces deux mots : « Me voici ! » Jamais il n'avait senti une main fraîche et légère le caresser pour le plaisir de la caresse, jamais deux bras tièdes de femme ne l'avaient entouré purement, jamais un sourire transparent n'avait souri pour lui, désintéressé. Jamais il n'avait connu celle qui comprend tout et pardonne tout et qui, lorsqu'on est tout à fait misérable, murmure tout bas : « Me voici ! » Et cependant cela eût peut-être suffi à modifier sa vie !

— Ils sont heureux ! marmonna-t-il en rentrant dans la « Chambre-Soleil ».

Anna, avant de fermer la porte, plaça entre les deux battants un papier plié en quatre ; elle n'y manquait jamais. Les vieilles portes disjointes tremblotaient lorsque des voitures passaient dans la rue, et cela effrayait le petit Ladislas.

— Il faudrait aussi faire réparer cela...

Christophe, sans répondre, s'était assis dans un coin du divan aux fleurs multiples. Il n'écoutait pas. Son regard, à travers ses cils immobiles, se promenait avec lassitude autour de la pièce. Tout à coup, il s'aperçut qu'Anna ne parlait plus. Pourquoi se taisait-elle ? Il lui semblait qu'en parlant elle le soutiendrait, en disant n'importe quoi : des mots habituels et indifférents qui résonneraient, vibreraient et capteraient sa pensée, et le retiendraient encore un instant au bord du gouffre qu'il n'osait sonder du regard.

— Anna, raconte-moi quelque chose ?

La jeune femme leva les yeux du tiroir où elle rangeait ses notes.

— Raconter ? Qu'est-ce qui te prend ? Que veux-tu que je raconte, moi qui vis entre ces quatre murs ?

Elle sourit et posa la main sur l'épaule de son frère.

— Eh bien ! petit Christon, il y avait, une fois, une vieille maison. Une jeune femme y demeurait qui ne dormait jamais suffisamment, car ses deux fils s'éveillaient tous les matins très tôt...

Le visage de Christophe se crispa quand il se leva.

— Tu as raison, allons dormir...

Il se pencha et baisa la main de sa sœur :

— Bonne nuit, Anna, et...

Il aurait voulu lui dire quelque chose, mais il détourna brutalement les yeux et sortit.

Dans le couloir, il s'arrêta sur la dalle branlante et constata qu'elle remuait toujours. Le tic tac de la vieille horloge l'accompagna dans l'escalier une fois de plus.

Une bougie était allumée dans sa chambre, profonde et voûtée ; son éclat n'arrivait pas jusqu'au bout de la pièce et laissait des coins sombres et vides. Une grande surface blanche attira son regard. Pendant qu'il avait été chez Anna, son valet de chambre avait préparé son lit, ainsi que ses habits du lendemain, sur une chaise. La gorge serrée, il ne put les regarder. Demain ?... Un léger craquement se fit entendre, il se retourna brusquement vers l'endroit où il s'était produit.

Le feu ronflait dans le poêle et rougeoyait à travers les interstices des vieilles briques. Il appuya sa main contre le poêle et, se penchant, regarda à travers le ventilateur. De menues flammes voltigeaient au-dessus des bûches. Il les contempla un instant avec un intérêt inexplicable, puis se redressa en soupirant.

La vie l'avait dépouillé de tout. Chaque fois qu'il avait approché ce en quoi il avait foi, il en avait découvert l'illusion mensongère, comme jadis pour les fées du poêle. C'était encore après des chimères qu'il courait lorsqu'il était tombé et que sa chute l'avait brisé ! En vain avait-il essayé de se relever, il ne le pouvait plus ! Et puis, à quoi bon ? Les hommes qui l'avaient approché avaient tous brisé un morceau de son âme et

l'avaient emporté et jeté ! Où retrouver ces débris dispersés ? Où pouvait-il se retrouver lui-même ? Il restait de lui trop peu de chose pour qu'il continuât de vivre. Un peu d'honneur, très peu. Un peu de pitié pour Anna, et rien d'autre !

Sa main quitta le poêle. A quoi bon se réchauffer ? C'était inutile désormais.

Il s'assit à son bureau, mais il repoussa le papier presque avec dégoût. Avant de franchir le seuil de sa chambre, il revint sur ses pas pour jeter au feu un paquet de lettres. Il posa sur la table sa montre et son porte-monnaie vide. C'est tout ce qu'il avait sur lui.

Dans la cour, les feuilles d'automne craquaient doucement comme si, dans l'obscurité, quelqu'un claquait des dents. Christophe se faufila tout courbé par la petite porte... Seules, les deux cariatides le suivirent du regard.

« Tout comme un voleur. » A cet instant, il se souvint, sans savoir pourquoi, de l'enterrement de son grand-père : le bourgmestre, les conseillers de la ville, la bannière des corporations, puis le clergé qui psalmodiait, les cloches qui sonnaient... Il jeta un regard en arrière, puis s'en alla de son pas inégal.

La nuit était épaisse. A travers le brouillard, la ville semblait une image qui se serait reflétée dans une eau grise et trouble. L'éclat des lampes à gaz se dissolvait dans l'air ; les murs aussi, de même que les faces des passants. Christophe releva, en frissonnant, le col de son pardessus.

Il arriva au Danube, erra sur les quais parmi des barils et des sacs. Puis il s'assit sur la dernière marche d'un escalier qui aboutissait à l'eau. Il entoura ses jambes de ses deux bras et appuya sa tête sur ses genoux remontés. Il voulait se reposer un peu, un petit moment.

Il ouvrit les yeux, qu'attendait-il ? Tout ce que l'on pouvait attendre était passé.

Le Danube semblait s'élever dans l'air humide et s'approcher de lui en une montée molle et noire. D'un mouvement instinctif et aveugle, il se recula et ses mains s'accrochèrent aux pierres avec terreur.

Soudain, cela cessa aussi. La grande eau redevint calme et belle. L'éclat des lampadaires du quai jetait des escaliers de feu dans la profondeur mouvante. Le fleuve ne se montrait plus hostile à Christophe. Comme s'il l'avait reconnu, il lui parla, l'appelant comme autrefois il avait appelé les Ulwing, ses aïeux.

L'âme fatiguée de Christophe obéit à cet appel et son corps suivit son âme.

Et il ne revint jamais plus !

tor
ép
ret
A
tur
mè
s'é
con
T
mo
ava
A
tell
ma
—
rait
E
elle
par
rag

XVIII

Les choses et les événements suscités par Christophe tombèrent peu à peu dans un oubli douloureux. Ayant épuisé tout espoir, la vieille maison n'attendait plus le retour du dernier des Ulwing.

Anna fut mise au courant de tout... L'immense fortune de l'entrepreneur Ulwing s'était effondrée avant même que son importance fût connue. Jamais elle ne s'était manifestée, et les survivants ne se rendirent compte de son ampleur qu'en contemplant ses ruines.

Thomas, la gorge serrée, révéla la vérité à Anna. Les mots qu'il devait prononcer lui faisaient horreur. Il avait peur qu'ils ne brisassent l'âme de sa femme.

Anna l'écouta tête basse, le visage d'une pâleur mortelle, les yeux troubles comme ceux des grands malades.

— Depuis longtemps, je me doutais que cela arriverait, dit-elle tout bas.

Et avec un grand effort, elle se redressa comme si elle voulait regarder son malheur en face. Soudain, elle parut grandie. Son regard s'épura et s'emplit de courage, la ligne de son fin menton s'affirma énergique.

— Ne m'épargne pas, Thomas, je veux tout savoir !

Puis elle ajouta seulement qu'il fallait régler les créanciers de Christophe, car elle ne voulait pas que le nom d'Ulwing fût sali.

Pendant les jours qui suivirent, Anna supporta la fatale épreuve avec une énergie supérieure, semblable à celle qui avait jadis créé le succès de l'entrepreneur Ulwing. Et Thomas découvrit en Anna quelque chose qu'il ne connaissait pas encore. Une force incompréhensible émanait d'elle, tenace énergie féminine qui se révèle plus grande parmi les ruines qu'au travail constructeur.

Nul ne l'entendit se plaindre de la perte de sa fortune, nul ne la vit pleurer. On put seulement observer qu'au-dessus de ses tempes, dans l'or chaud et ombreux de ses cheveux, naissait lentement une sorte d'éclat argenté.

Thomas Illeÿ était maintenant obligé de s'occuper des affaires de la maison Ulwing. Il demanda un congé au ministère et, près de la fenêtre grillagée, au rez-de-chaussée, dans l'ancien bureau de l'entrepreneur, il travailla péniblement avec son avocat, parmi les liasses embrouillées de papiers qui lui étaient si étrangères. Il régla les créanciers et la « Maison Ulwing », dont le nom était connu de trois générations, cessa d'exister.

On retira la petite plaque de la porte du bureau. On régla le compte des employés, peu nombreux. Parmi les anciens, il n'y avait plus que M. Gemming et Feuerlein. Les yeux du scribe étaient très rouges lorsqu'il prit congé d'Anna. Il s'arrêta sur l'escalier, fit le tour de la cour, les jambes chancelantes, et ramassa, en souvenir, un caillou blanc.

Tous partirent ; seul, Othon Füger conserva ses fonctions jusqu'au règlement définitif des comptes. Thomas le fit appeler pour lui demander des explications. Ses réponses furent d'évasives protestations.

« Il ne comprend rien », se dit Othon Füger, et il attendit impatiemment l'heure qui le libérerait.

Illeÿ paraissait toujours calme. Jamais il ne s'énervait, ni ne perdait la tête. Il écoutait froidement ce qu'on lui disait, et le soir, lorsque Othon Füger prenait obséquieusement congé, il enfonçait les mains dans ses poches.

Il montait ensuite très lentement l'escalier. Chaque fois qu'il avait examiné les comptes embrouillés de cette grande fortune gaspillée, il se sentait torturé à l'idée qu'une petite parcelle de cet argent eût suffi à apaiser cette invincible soif qui l'avait dévoré pendant toute sa jeunesse passée, au souvenir de ses terres d'Illè. Il ressentait en lui une amertume muette et poignante lorsqu'il se trouvait en face d'Anna.

Sa femme l'observait.

— Es-tu fatigué, Thomas ?

Illeÿ secouait la tête et, un instant, il appuya le plat de sa main sur son cœur, comme s'il sentait une pesanteur sous la poche supérieure de sa veste.

Anna luttait silencieusement avec ses pensées. Elle se disait que si Thomas s'était décidé plus tôt à accomplir le travail qu'il venait de terminer, Christophe existerait peut-être encore, ainsi que la maison et la fortune.

Ils s'accusaient l'un l'autre, sans se le dire. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'ils s'aperçurent que le silence entre eux était devenu froid et même presque laid, et qu'il valait mieux ne pas le rompre.

Quelques jours plus tard, l'avocat cessa de venir. Thomas enferma les livres commerciaux, fit verrouiller les volets de l'ex-bureau de l'entrepreneur. Il paraissait toujours très calme, mais son visage se creusait davantage. Dans la pièce du fond, il s'arrêta devant Othon Füger et le regarda sans bouger.

L'ancien comptable se troubla.

— Quelle pénible besogne nous venons d'accomplir, bégaya-t-il en ôtant son lorgnon et en l'essuyant rapidement à la hauteur de ses yeux.

— Misérable, dit Thomas Illeÿ avec un calme imperturbable, quel voleur habile vous faites !

Othon Fügen le regarda, décomposé. Il ne s'attendait pas à cela ! Sa bouche s'ouvrit pour protester.

Illeÿ le toisa avec mépris et lui cria :

— Disparaissez !

Puis, comme Fügen ne bougeait pas, il l'empoigna par les épaules et, sans le moindre effort apparent, le jeta dehors. Il poussa du bout de son pied, comme un objet indigne d'être touché de sa main, le lorgnon tombé à terre.

Othon Fügen, d'une voix sourde et agitée, balbutia sous le porche :

— Atteinte à mon honneur... nous nous rencontrons et nous verrons alors ! Je vous traînerai en justice...

Il ne le fit jamais, n'ayant aucun intérêt à le faire. Il était maintenant un homme riche.

Dans la vieille maison, la vie devint calme et économe. Les bureaux du rez-de-chaussée furent loués à des étrangers. Un marchand de vins transforma en dépôt l'ancien logis de dame Henriette, ainsi que les écuries. Il fit murer les portes et fenêtres donnant sur la cour et pratiqua une entrée sur la rue. Les chevaux et la voiture furent vendus. On ne garda que Florian et Netti, ainsi que Tini, la vieille fille, qui essuyait en secret les larmes sur son long visage.

Durant les dernières années, les abords mêmes de la maison s'étaient transformés. Sur l'ancien chantier, des maisons de rapport s'étaient élevées dont les murs noirs de suie, laids et importuns, dominaient la cour-jardin de la vieille maison. Entre celle-ci et le Danube, on avait construit une rue étroite bordée de hautes maisons. Anna ne pouvait plus, de sa fenêtre, contempler

le beau fleuve, les collines de Bude, les tours et l'Escalier des Jésuites par lequel grimpait jadis la route conduisant chez l'oncle Sébastien. Dans les chambres, l'aube se faisait plus tardive qu'autrefois. Les maisons d'en face y jetaient leur ombre, le soleil n'y parvenait plus et le soir tombait plus vite.

Anna pensait souvent que si son grand-père revenait, il ne reconnaîtrait plus sa chère ville et ne trouverait plus le chemin de la maison.

La ville croissait et se développait rapidement ; les années passaient vite. Tout devint plus hâtif qu'autrefois. Anna se souvenait que dans son enfance le temps s'écoulait paisiblement, sans hâte. A présent, il semblait courir, comme s'il descendait une pente.

Thomas avait, dans l'administration, un emploi élevé et influent. Les deux garçons allaient depuis longtemps à l'école. Lorsque Anna leur faisait repasser leurs leçons, elle apprenait bien des choses qu'elle n'avait jamais sues !

Dans la cour, les fleurs s'ouvrirent, les vacances arrivèrent. Puis l'hiver survint brusquement.

La veille de Noël arriva. Non pas une veille de Noël enfantine où tout est encore admirable merveille et où un ange apporte un sapin avec des bougies allumées, des forêts surnaturelles, par-dessus les toits neigeux. C'était un soir de Noël raisonnable, à l'usage des grandes personnes.

Les garçons ne croyaient plus aux contes de Noël. Eux-mêmes, la veille, avaient orné l'arbre. Après dîner, ils eurent tous deux sommeil et réunirent tranquillement les cadeaux dans la « Chambre-Soleil ».

Georges avait reçu de son père des livres et un vrai fusil. Ladislav avait reçu de sa mère un jeu de construction.

— Dépêchez-vous, il est tard, dit Illeÿ.

Mais le sommeil avait disparu des yeux des enfants.

— Pour le prochain Noël, je demanderai un jeu de pont, décida le plus jeune avec l'ardeur insatiable des enfants.

Georges haussa les épaules.

— A ta place, je demanderais des chevaux comme ceux que nous avons vus à la devanture, rue de Vâcz. Quand j'étais petit, on n'en faisait pas encore d'aussi beaux.

— Tu ne penses jamais qu'aux chevaux, répliqua le plus petit. Et, moi, je veux construire des ponts sur le Danube, et je ferai payer de fortes taxes à tout le monde.

— Tu dis des bêtises, répartit son frère, on peut aussi gagner beaucoup d'argent avec des chevaux.

Thomas sourit et, se tournant vers sa femme :

— Ils ont aussi heureusement du sang de ton grand-père dans les veines, ceux-là !

Anna suivit les garçons des yeux. Le plus jeune était blond avec les yeux bleus des Ulwing. Son petit poing osseux ressemblait à la main puissante de l'aïeul, et, lorsqu'il se mettait en colère, son menton se crispait et ses yeux avaient l'éclat froid de l'acier.

— Mais leur taille, leurs mouvements sont les tiens et aussi la forme de leur tête, dit Anna.

Et, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, elle caressa la tête de son mari, à l'endroit où celle-ci se fondait dans le cou en une ligne noble et fine. Elle le fit dans un sentiment de reconnaissance, aimant à reconnaître le sang de son mari dans ses enfants. Puis sa main glissa sur l'épaule de Thomas, et elle fut prise d'un désir sans borne d'y appuyer son front... mais, que penserait Thomas ? Après tant d'années ! Peut-être s'étonnerait-il ? Peut-être se méprendrait-il ? Elle rougit légèrement et se redressa... Elle se souvenait que, chaque fois qu'elle n'avait désiré que de la tendresse, Thomas ne l'avait pas comprise. Les hommes ne com-

prennent jamais lorsque les femmes leur demandent quelque chose pour leur âme !

Anna demeura un instant songeuse près de son mari, puis, comme si elle ne pouvait pas contenir ce qui ne pouvait s'exprimer en paroles, elle se dirigea irrésistiblement vers le piano.

— Tu veux chanter ? demanda Thomas.

Et, mis soudain de mauvaise humeur, il ajouta :

— Adam Walter n'a-t-il pas promis de venir ? Vous pourrez faire suffisamment de musique.

Anna s'arrêta et le regarda par-dessus son épaule. Les coins de ses yeux et de sa bouche se relevèrent lentement, tristement.

— Viens plutôt près de moi, dit Thomas, viens, causons.

— Causons ?...

Comme un écho mourant, ce mot se répéta sur les lèvres d'Anna, non pas comme un mot, mais comme le nom de quelqu'un qui reste toujours sourd aux appels.

Ils échangèrent un regard interrogateur, puis il se fit un silence résigné. Il y avait entre eux trop de courtes paroles et trop de grands silences qui les avaient éloignés l'un de l'autre, chacun se retranchant dans son âme. Pour échanger leurs pensées, maintenant, il faudrait tout recommencer, remonter péniblement tout au début, et, aujourd'hui, c'était Noël !

Tout à coup, Illeÿ leva la tête.

— Entends-tu ?

Anna tressaillit et regarda, frissonnant de froid, du côté des chambres obscures.

Le bruit léger se répétait avec opiniâtreté comme celui d'une vrille minuscule qui aurait travaillé dans la profondeur des éléments. Il recommençait sans arrêt. Un instant, on l'entendait sous le plâtre du pla-

fond, puis sous le parquet, dans les chambranles et partout.

— Tu entends ? répéta Thomas.

Et sa main s'arrêta en l'air, interrompant son geste.

— Moi, il y a longtemps que j'entends cela, dit Anna.

Et sa bouche, qui essayait de sourire, se crispa.

Ils se turent et les vers continuèrent de ronger la vieille maison.

Thomas soupira de soulagement, pour ainsi dire, lorsqu'il entendit le bruit des pas d'Adam Walter dans le couloir. Il alla au-devant de lui et le débarrassa de sa boîte à violon.

— Soyez le bienvenu, mon cher troubadour.

Puis, ayant remarqué lui-même son ironie involontaire, il ajouta vivement :

— Prenez place, monsieur le professeur.

Et il offrit un cigare à son hôte.

— Mais, j'y songe, vous voulez faire de la musique. Il y a une heure que ma femme a déjà ouvert le piano.

Il rit doucement tout en regardant avec une pointe de moquerie le coin de la cravate de Walter qui pointait en l'air, à côté de son col blanc.

— Qu'y a-t-il de neuf, en ville ?

— Je ne fréquente que des musiciens, répondit Walter avec une douceur bienveillante d'artiste. La lutte se concentre maintenant autour du *Parcifal* de Richard Wagner. Les musiciens se battent à coups de poing.

Illeÿ rejeta la tête en arrière.

— Dites-moi, monsieur le professeur, prenez-vous vraiment au sérieux ces sortes de choses ? Prenez-vous vraiment l'art au sérieux ?

Adam Walter plissa son front bas et sourit d'un air de condescendance moqueuse. Anna lui jeta un regard, comme pour le prier de ne pas continuer à discuter ce sujet. Elle était toujours mortifiée quand Thomas abor-

rait ces questions. Elle le trouvait illogique, obstinément contradictoire, d'une façon presque révoltante, et elle n'aimait pas le voir ainsi.

— Je sais que cela te fâche quand je parle de la sorte, continua Illeÿ légèrement, mais ma race magyare ne considère l'art que comme l'imitation explicative de la nature. Nous n'avons pas besoin que des artistes s'interposent entre nous et la nature. Le bouvier et le berger voient aussi le coucher de soleil de l'Alföld sans que l'on ait besoin d'en mettre la beauté en vers.

Walter détourna le visage comme s'il avait voulu se délivrer du regard suppliant et désarmant d'Anna, car il ne pouvait s'empêcher de répliquer :

— Moi, je ne comprends que la musique, je ne puis parler que d'elle. Ce n'est pas l'imitation explicative de la nature, c'est l'unique création artistique émanant de l'homme et qui ait une vie propre.

— C'est aussi mon avis, dit doucement Anna. Tous les arts copient ce qui existe ; seule, la musique crée de l'inexistant.

« Comme ils s'entendent », pensa Illeÿ, mécontent. Il demanda négligemment :

— Mais, est-ce que les musiciens n'apprennent rien des jonquière, du tonnerre, du vent, du chant des oiseaux ?

— La nature ne connaît que l'harmonie ou la cacophonie, répondit Walter. C'est l'homme qui crée la mélodie. Il n'y a pas de mélodie dans la nature.

— Voyons, monsieur le professeur, ne vous êtes-vous donc jamais promené dans une forêt, ne vous êtes-vous donc jamais endormi au bord d'un ruisseau dans la mousse ?

Adam Walter secoua la tête.

— On dirait que nous ne nous comprenons pas !

— Mais aussi, c'est impossible, répliqua Illeÿ. Vous êtes de ceux qui attachez plus de prix à l'image peinte

qu'au véritable paysage. Je n'aime pas sentir le parfum de la violette dans un flacon, mais bien dans la forêt.

Walter regarda brusquement vers Anna, puis, se tournant vers Thomas comme pour le comparer à elle :

— M. Illeÿ évoque en moi la musique tzigane.

— La musique tzigane, répéta Anna, pensive, et moi, que suis-je, alors ?

— Une romance de Schubert, répondit le musicien.

Thomas eut un rire bref :

— Les deux ne vont pas ensemble. Allumez donc un cigare. Non ? Vous préférez faire de la musique !

Mais, ce jour-là, Adam Walter ne sortit pas son violon de sa boîte, bien que celle-ci contînt quelques fleurs qu'il avait destinées à Anna. Elles y restèrent encloses. Il les emporta avec lui dans la neige, dans la blanche nuit de Noël !

Quand il revint, il apporta un plus grand bouquet. un pauvre bouquet maladroit roulé dans un journal. Il le posa gauchement près d'Anna sur le piano, tout troublé.

— Je vous en prie, ne me remerciez pas, cela ne vaut pas la peine. J'y ai pensé tout à fait par hasard.

Le reflet d'un sentiment douloureux passa sur le visage d'Anna. Elle n'écoutait pas Walter, ne voyait pas qu'il avait apporté ces fleurs, elle ne pensait qu'à une chose : c'est que Thomas ne lui avait jamais, jamais donné de fleurs.

— Pourquoi ?

Et ses mains firent naître sur le piano de mystérieux accords de rêve. Son visage, légèrement creusé, prit à son insu une expression tragique. Elle se mit à chanter. Un problème angoissant cherchait à s'exprimer dans sa voix, toute une vie de femme pleurait, gémissait, suppliait. D'un ton déchirant, elle implorait l'insaisissable,

les promesses de la jeunesse passée, le rêve, l'accomplissement.

La voix féminine enchanteresse s'empara d'Adam Walter. Il alla à la porte, la ferma presque timidement, puis s'appuya au mur et resta immobile... Il y était encore lorsque le dernier chant cessa. Il n'eut pas le temps de se recomposer un visage calme et Anna, dans sa souffrance, comprit le regard d'Adam. Elle accepta avec un sourire reconnaissant la tendresse qu'il lui adressait silencieusement... Ils restèrent ainsi un court moment. Anna, la première, se ressaisit. Et comme si elle eût voulu éveiller aussi la tendresse de l'autre, elle tourna la tête vers la porte.

— Je l'ai fermée, dit humblement Walter, pour qu'aujourd'hui votre voix n'appartienne qu'à moi, à moi seul !

Puis il partit. Anna rêva longtemps dans l'obscurité croissante. L'affection, dont l'ardeur l'avait touchée, avait réveillé ses propres sentiments qu'elle croyait refroidis à jamais.

Thomas ouvrit la porte. Anna se souvint alors que son mari allait à la chasse ; sans doute, il venait prendre congé d'elle.

— Le troubadour est donc parti ?

Illeÿ jeta un regard circulaire autour de la pièce. Soudain, il aperçut le bouquet sur le piano.

— Il t'apporte aussi des fleurs, maintenant ?

Anna leva les yeux sur lui.

— Sais-tu, Thomas, que cela me fait penser que, toi, tu ne m'as jamais donné de fleurs !

— Tu ne voudrais pas que je te donne des fleurs poussées sur la terre des autres !

Illeÿ eut un rire sec et il partit sans un baiser, sans un mot d'adieu.

Jamais encore ils ne s'étaient séparés ainsi. Anna le suivit des yeux avec surprise.

— Amuse-toi bien ! lui cria-t-elle.

Et elle ne reconnut pas sa propre voix, froide et indifférente.

En descendant l'escalier, Thomas entendit les sons du piano d'Anna. Un air triste se répandait dans la maison. Il fit claquer la petite porte avec une telle mauvaise humeur, que l'on eût dit qu'il avait voulu assommer la musique avec ce bruit. Dans la voiture de louage, il leva les yeux, se rappelant que, jadis, Anna le regardait toujours partir, de sa fenêtre...

« Maintenant, elle doit être contente que je m'en aille pour pouvoir vivre avec sa musique et, par elle, se rencontrer avec Adam Walter. » Il repoussa dédaigneusement l'image d'Adam Walter, qu'il ne voulait pas associer en pensée à celle d'Anna, et, cependant, les deux images se réunissaient dans son cerveau, et il se sentit dépossédé.

Le bruit de la voiture se perdit dans la nuit. En haut, dans la pénombre de la « Chambre-Soleil », la musique cessa. L'amertume aiguë avec laquelle Anna pensait à Thomas lui serrait la gorge. Il ne la voyait donc pas ? Il ne se rendait donc pas compte de ce qu'elle souffrait ? Il ne voyait pas que son sourire, son calme, son indifférence n'étaient que mensonges, qu'un masque ? Un masque... D'un geste apeuré, elle porta la main à son visage, comme pour en arracher quelque chose.

Et à ce moment, une lueur incertaine se fit jour, à travers de lointains souvenirs, dans le plus profond de son âme. Un conte ancien et incompris jadis se dégagait de l'oubli, lentement, péniblement. Le cadre où il lui fut conté lui apparut d'abord : la petite boutique d'horloger, puis, près de la fenêtre voûtée, son grand-père, la main de l'oncle Sébastien, son habit violet, ses souliers à boucle. Elle entendit sa voix, se souvint de mots hachés, sans liaison ; ils atteignirent son cœur et soudain tout s'illumina.

Non, les hommes ne connaissent pas leur véritable visage. Tous portent un masque et nul n'a le courage de l'ôter. Personne n'ose être le précurseur, car personne ne sait si les autres vous suivront ou vous lapideront...

La pensée d'Anna ressassait désespérément les paroles de l'ancien conte. « Tout le monde porte un masque. » Et peut-être ceux qui portent le masque du silence sont les plus charitables et les plus dignes.

« Thomas. » Elle prononça ce nom à haute voix, comme autrefois, au début de leur amour. Elle eut l'impression d'avoir trouvé une lampe avec laquelle elle pourrait, dans le sombre chemin, éclairer la face de son mari. Elle commença de l'attendre tout en sachant qu'il ne pouvait revenir déjà. Elle l'attendit pendant de longues heures, solitaire ; elle l'attendit aussi le lendemain.

Le soir tomba. Adam Walter arriva, apportant encore des fleurs dans son étui à violon.

Anna était distraite et agitée. Ces fleurs lui rappellèrent Thomas. La voix d'Adam Walter lui parut étrangère, son regard brûlant l'agaçait. Ils ne se retrouvaient plus, même dans la musique.

Anna, tout en déchiffrant, épiait les bruits extérieurs. Une voiture s'arrêta devant la porte. Des pas résonnèrent dans l'escalier. Elle se leva machinalement et tendit le bras comme pour arrêter quelqu'un au passage, mais le bruit des pas cessa et son bras retomba, avec découragement.

Adam Walter la contempla attentivement et en même temps il s'examina lui-même impitoyablement. Il ressentait, lui aussi, ce dont tant d'hommes avaient déjà souffert ! Avec une douleur presque physique, il pensa à cet autre si attendu et qui avait poursuivi son chemin sans entrer... Une ombre désespérée passa sur son

visage. Puis, comme se moquant de lui-même, il plissa son front bas et rangea son violon.

Anna tressaillit et le regarda avec surprise.

— Aujourd'hui, je ne peux pas jouer, dit-il.

Sa voix essayait d'être dure et hautaine, mais ses yeux étaient infiniment tristes.

Anna, le voyant prêt à s'en aller, ne le retint pas. Elle éprouva même un soulagement et put se laisser aller à ses impressions. Elle courut en hâte vers la porte de son mari.

Thomas, au milieu de la pièce, tournait le dos, la tête levée.

— Alors, tu n'entres même plus chez moi ? demanda-t-elle avec une chaleur réprobative.

— Je savais que tu n'étais pas seule, je voulais rester avec moi-même.

Elle eut un mouvement de recul, mais cependant ne repartit pas comme elle eût fait autrefois. Thomas arpentait la pièce ; il porta plusieurs fois le plat de sa main à son côté gauche et l'y appuya. Tout à coup, il s'arrêta devant Anna.

— Merci d'être restée, dit-il avec agitation, j'ai à te parler.

Anna le regarda, effrayée.

— Est-il arrivé quelque malheur ?

— Non, rien !... Ecoute. Il y a à vendre.

Thomas s'assit sur l'appui de la fenêtre, comme s'il était las. Sa respiration était haletante. Il raconta qu'en chassant dans sa forêt marécageuse l'un des rabatteurs lui avait appris que le domaine allait être vendu aux enchères. Les propriétaires actuels étaient ruinés ; ils avaient même quitté la contrée. Il n'avait pu résister au désir de parcourir toute la propriété. Un vieux paysan l'avait reconnu et appelé « le jeune monsieur », malgré ses cheveux déjà grisonnants. L'intendant aussi l'avait reconnu ! Et il avait vu le grand jardin, le toit

de la maison, le Danube coulant en liberté, l'aire, l'arbre où était fixée la balançoire et qui gardait encore sur son écorce la trace des cordes.

— Comprends-tu, Anna ! Tout est à vendre à bon compte, tout pourrait être à nous. Et, là-bas, ma vie aurait un but. Vois-tu, pour les enfants ? Il n'y a que les familles liées à la terre qui subsistent. L'arbre sème en vain ses graines sur le pavé des villes ; la vie n'y peut germer. Les familles bourgeoises sont comparables aux maisons, elles ne peuvent guère durer que trois générations. Les villageois sont comme la terre qui survit aux maisons... Si je pouvais retourner chez moi, tout serait différent.

La surprise s'effaça des yeux d'Anna pour faire place à une terreur indicible.

— Et la maison ? Il faudrait alors que nous la quittions.

— Ne crains rien, répondit froidement Thomas, je n'exigerai pas que tu quittes cette maison à cause de moi. Je ne t'ai jamais demandé de sacrifice. Maintenant, je n'en demande pas non plus. Mais, moi, je ne puis plus supporter cette vie davantage.

Chacune de ces paroles blessait Anna.

— Pourquoi me tourmentes-tu, Thomas ?

— Alors, tu viendrais avec moi ?

Il la regarda d'un œil profondément scrutateur.

— Serait-ce possible que tu viennes avec moi, là-bas, chez moi, à présent que j'ai vieilli et que ton amour n'est plus ?

Anna soupira douloureusement.

— Ne crois-tu pas, Thomas, que les souvenirs du chemin parcouru ensemble ne soient pas aussi forts que l'amour ?

Il porta de nouveau sa main à sa poitrine, puis la laissa retomber sur le côté, comme si ce geste n'était dû qu'au hasard.

Anna vit son mouvement, elle se rappela qu'il le répétait souvent ces derniers temps et, oubliant déjà son tourment :

— Qu'as-tu ? Mais, qu'y a-t-il ?

Elle releva vivement l'abat-jour plissé de la lampe.

Ils se regardèrent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps... Où leurs chemins s'étaient-ils séparés ? Quand ? A quel mot ? A quel silence ? Aucun d'eux ne le savait plus. Il devait y avoir bien longtemps et, depuis lors, ils cheminaient côte à côte, mais séparés, à travers la vie !

Anna se pencha vers lui. Il lui sembla qu'ils s'étaient enfin rencontrés sur la sombre route et, qu'à travers le conte de l'oncle Sébastien, elle découvrait le visage qu'elle n'avait jamais compris.

— Toi aussi, tu as souffert, Thomas !

Et comme elle l'eût fait à son enfant, elle lui prit la tête entre ses deux mains, l'appuya contre son sein en caressant ses cheveux grisonnants, ses rides, comme pour effacer les traces de leurs tristes mésententes. A chaque caresse, quelque chose de ce qui les avait divisés et empêchés de se voir s'effaçait.

— Je n'ai pas été bon avec toi, dit sourdement Thomas. J'ai passé auprès de toi, car j'aspirais sans cesse à reprendre mes domaines.

— Et, moi, j'ai cru tout autre chose, murmura Anna. Tu te taisais et je ne suis pas de celles qui savent interroger. Nous nous sommes tus tous deux et cela a fait notre malheur ; car je sais à présent que le silence recouvre, mais n'efface rien. Mon Dieu ! pourquoi n'as-tu donc jamais exprimé ta nostalgie ? Pourquoi n'as-tu pas parlé alors que nous étions encore riches ?

Thomas saisit la main de sa femme et la baisa.

— J'ai craint que tu ne me comprennes pas... main-

tenant, tu m'as comprise et il n'est pas encore trop tard...

— Mais avec quoi pourrions-nous acheter Illè ? demanda Anna avec inquiétude.

— Tu te souviens de cette forêt marécageuse ? Autrefois, personne n'en voulait ; maintenant, on m'en offre un bon prix. Cela suffirait peut-être et j'endosserais les hypothèques.

Les yeux d'Anna se dilatèrent de frayeur. Elle pensait à Christophe que les engagements pris avaient perdu.

— Je travaillerai, poursuivit Thomas — et sa voix se fit juvénile. — Je paierai les dettes.

— Des dettes, répéta Anna en un écho machinal.

Et, comme sous l'action d'un coup, le sang bourgeois et pratique de l'entrepreneur Ulwing se réveilla en elle :

— Non, Thomas, nous ne bâtirons pas sur des dettes.

Elle dit cela sur un ton d'énergie qu'elle n'avait jamais encore employé envers son mari.

Thomas la fixa un instant sombrement. Puis il perdit contenance et se détourna, affaissé, faisant le geste de jeter quelque chose qu'il aurait eue à la main.

Ce mouvement transperça le cœur d'Anna. Dans son désespoir, elle essaya encore de lutter en sacrifiant tout ce qu'elle pouvait. Et tandis que dans sa pensée elle cherchait obscurément une solution, ses yeux suivaient le regard de son mari, à travers la fenêtre, dans le jardin-cour où, sur le ciel du soir, près de la gargouille, le toit escarpé descendait.

Tous deux, sans se parler, regardaient dans cette direction. Déjà leurs deux volontés ne se combattaient plus et Anna, comme soulagée, sentit qu'ils étaient d'accord.

Elle couvrit son visage de ses mains, convulsivement, comme si elle y imprimait un masque plus lourd encore

que l'ancien et qu'elle devrait porter toujours, tant qu'elle vivrait. Ensuite, elle leva les yeux.

— Il faut vendre la maison.

Et à cet instant, en une grande et invisible souffrance, une corde, depuis longtemps trop tendue, se rompit parmi les vieux murs.

XIX

Des pas étrangers parcouraient la maison, des pas indifférents, impitoyables. Ils traversaient le couloir, montaient jusqu'au grenier. En bas, on entendait la voix des hommes d'affaires discutant âprement, marchandant et dépréciant tout. Les uns disaient que, seul, le terrain avait de la valeur. On pouvait discuter à ce sujet ; la maison, par contre, ne comptait pas ; elle était vieille et inutilisable et ne répondait plus aux exigences modernes.

Anna regardait tout autour d'elle, comme si elle avait craint que la maison n'entendît. Elle aurait voulu sommer les hommes d'affaires de s'en aller et de ne plus oser revenir. Elle aurait voulu que Florian fermât vivement les portes pour que les jours redevinssent paisibles comme autrefois, lorsqu'elle n'avait pas encore à craindre qu'ils fussent interrompus ici, dans la vieille maison, pour continuer ailleurs.

Dans le salon vert, un homme d'affaires scrutait les murs et se mit à rire.

— C'est solide comme un château fort. La pioche aura fort à faire pour arracher ces vieilles briques.

Anna n'en put supporter davantage. Elle se réfugia

dans la pièce la plus éloignée. Elle se cachait pour que Thomas ne pût la regarder dans les yeux. Pourquoi détruire le bonheur de son mari ? Il était si heureux et si reconnaissant. Il travaillait, traçait des plans, conférait, marchandait. A la vente aux enchères, le domaine d'Ille lui fut adjugé, et lorsqu'il revint ses yeux brillaient d'une lueur merveilleuse pendant qu'il parlait.

— Bientôt chez moi, dans la maison et la propriété, tout et chacun retrouvera sa place : les meubles, les tableaux, les domestiques, l'intendant, le fermier et aussi la vieille concierge. La moisson s'annonce bonne. Es-tu contente, Anna ? N'est-ce pas que tu te réjouis avec moi ? La terre produira pour nous !

Une hâte fébrile et presque maladive perçait dans sa voix, Anna était languissante et fatiguée ; elle passait lentement à travers les chambres, ayant tant de choses à y voir.

Thomas se préparait à revoir des choses qui lui étaient chères, il comptait les jours avec impatience. Anna prenait congé de ce qu'elle allait quitter et se réveillait chaque matin avec angoisse.

« Rien n'est encore changé aujourd'hui », dit-elle en jetant un regard circulaire, et comme elle était seule, elle répéta ces mots à haute voix. Mais ses appréhensions la reprenaient. « Peut-être sera-ce aujourd'hui... peut-être sera-ce pour ce soir. »

Et le jour redouté arriva... Un étranger parcourut la cour, avec Thomas. Il piétina les plates-bandes et regarda la maison à différentes reprises. De la fenêtre de l'escalier, Anna vit sa face de hibou. Elle observait ses mouvements, le cœur serré. Celui-ci aussi marchait et dépréciait tout. Elle se prit à espérer : peut-être allait-il s'en aller comme les autres, peut-être la vie recommencerait-elle comme jadis et que le jour définitif ne viendrait jamais.

L'homme à face de hibou monta l'escalier en souriant. Il jeta un regard dans la « Chambre-Soleil ». En vain, Anna le fuyait, elle le retrouva dans la chambre verte.

L'étranger s'appuyait déjà, comme s'il était chez lui, contre le bureau aux multiples tiroirs, en parlant à Thomas.

Anna ne comprenait pas nettement les paroles et, pourtant, elle sentit comme un coup sec la frapper au front. Elle en eut une commotion au cerveau. La voix de Thomas lui parvenait, brouillée, mais elle vit par contre, très nettement, que le regard de Thomas s'éclairait.

Lorsque, une heure après, le directeur de la banque de la rue Paternoster fut parti, la maison lui appartenait.

Pendant plusieurs jours, Anna ressentit derrière le front une sorte d'engourdissement pénible. Tout ce qui se passait autour d'elle ne lui paraissait pas réel, même le déménagement rapide des locataires d'en bas, même la vue de tous les paquets que l'on faisait dans la maison.

Le délai de la remise était court, il fallait se hâter.

Les vieux meubles quittèrent leur place habituelle, lourdement, douloureusement, tels de très vieilles gens qui auraient abandonné leur coin favori. En bas, devant la maison, de bruyantes voitures de déménagement s'arrêtaient de temps à autre.

Anna se pencha par la fenêtre. Pieds nus, des porteurs en sueur sortaient le piano par la porte. Les meubles choyés étaient amoncelés sur les pavés du trottoir, exposés au regard des passants. Un ouvrier était assis sur le porte-musique. Sur la commode aux trois tiroirs, le pupitre de Christophe était retourné, ses pieds raides en l'air, tout comme une bête morte.

Pendant ces journées, Thomas voyageait sans cesse. Il

voulait installer lui-même, dans le château d'Illè, les meubles de la vieille maison. L'idée du changement, de l'inconnu, agitait les garçons. Ils parlaient d'Illè comme d'un conte de fée qui allait se réaliser... Le rêve de leur père.

« Ils ne sont pas attachés à la maison », pensa Anna, et elle se sentit abandonnée. Elle préférerait la solitude. Elle appliquait alors son imagination à rétablir les chambres vides dans leur état précédent. Sur les papiers déteints se dessinait la forme des meubles. Les clous abandonnés sortaient du mur, comme de petits doigts crochus réclamant quelque chose. Une ombre ondulée, à demi effacée, rappelait la place occupée par le portrait de M^{me} Christine.

Les meubles disparaissaient, les uns après les autres...

Il ne restait plus en place, dans le salon vert, que le bureau aux multiples tiroirs. Anna les tira les uns après les autres. Dans l'un d'eux, elle trouva de menus ouvrages brodés au point de croix. Comme ils étaient laids et émouvants. Elle se souvenait de les avoir brodés pour son grand-père. Puis des dessins maladroits tombèrent sous sa main, d'étranges châteaux forts, des jeunes filles, des chats à grandes oreilles, deux boucles de cheveux d'enfants, d'un blond argenté, roulées dans un papier portant une date lointaine de l'écriture jaunie du grand-père.

Chaque fois que l'horloge sonnait, elle tressaillait et portait la main à son front comme si les coups l'atteignaient là pour l'obliger à se hâter.

Dans un autre tiroir étaient couchés le brevet de citoyen d'honneur de la ville libre royale de Pesth et un petit livret tout usé ; sur sa couverture, un aigle à deux têtes tenait entre ses serres les armes de la Hongrie.

« Presbourg, A. D. 1797. — Christophe Ulwing, citoyen ouvrier charpentier. »

Tandis qu'elle le feuilletait, une odeur un peu moisie et surannée monta vers son visage. Comme à tâtons, elle rassemblait ses souvenirs.

*Zwei Wanderbursche zogen
Hinaus in's ferne Land...*

Puis, tout à coup, l'engourdissement de sa conscience se dissipa. La réalité se dessina, impitoyable, dans son cerveau.

... Il lui faudra partir d'ici... et tout sera changé !... Les larmes coulèrent irrésistiblement le long de son visage.

Elle n'eut pas le courage d'empaqueter le contenu des tiroirs, ni de faire clouer les caisses ouvertes. Elle abhorrait tout ce qui était définitif.

Une porte s'ouvrit quelque part. Anna se rendit compte de son inaction. Elle fit semblant d'être affairée et fit un effort pour dissimuler ses pensées devant ceux qu'elle aimait.

Les garçons préparaient des examens. Thomas, lui, ne s'apercevait de rien. Il passait, aveuglé par sa propre joie égoïste, près du tourment caché et muet d'Anna. Il était content de tout ; seule, la lenteur d'Anna lui déplaisait.

Un tiroir à demi ouvert, une armoire vide retenant longuement celle-ci. Dans sa pauvre cervelle tourmentée, il n'y avait plus place que pour les souvenirs. Même au grenier, elle trouvait d'innombrables souvenirs oubliés : la bergère toute délabrée de l'oncle Sébastien, les gravures enfumées de Fischer d'Erlach et de Mansard, le plan colorié et vieilli de Pesth-Bude ! Elle approcha le plan de la lucarne. Elle contempla les lignes courtes et courbées des rues, le Danube coloré en bleu, les petits bateaux du ponton, les petites églises, les innombrables terrains vagues.

Elle ne s'y reconnaissait pas sur cette carte. Une nouvelle et grande ville s'était élevée sur ses souvenirs d'enfance et cette ville avait absorbé les rues d'antan, refoulé les anciens marchés. Elle s'était étalée, dépassant le plan vieilli et même ce que l'entrepreneur Ulwing avait rêvé jadis avec une confiance hardie !

Anna, lassée, descendit et le soir la trouva de nouveau oisive devant une armoire ouverte. Assise sur le sol avec un porte-cigares aplati et vieilli, brodé de perles, posé sur ses genoux...

Des pas venaient de la chambre voisine. Elle s'appliqua à paraître occupée, mais elle oublia qu'il aurait fallu ranger les objets dans la caisse ouverte, et, en gestes rapides, elle remit le tout, instinctivement, à sa place accoutumée dans l'armoire.

Thomas s'arrêta près d'elle.

— Combien de temps, crois-tu, qu'il te faudra encore ?

— Il reste beaucoup à faire, dit Anna, comme pour se défendre, mais elle n'aurait pas su dire quoi.

— Il faut remettre la maison dans une semaine, grommela Thomas, très agité.

Anna leva les yeux sur lui.

La lueur de la lampe tombait sur son visage. Comme ses traits étaient vieillis et usés. Sa tête, aux formes harmonieuses, semblait maintenant desséchée et, entre les os, des creux d'ombre violette se dessinaient.

Anna pensa qu'elle voyait mal et se leva.

Thomas posa sa main sur sa poitrine et renouvela ce geste bizarre qu'elle connaissait depuis longtemps. Cette fois, Anna ne crut pas pouvoir l'attribuer au hasard. Comme pour échapper à son angoisse torturante, elle se blottit dans les bras de son mari en appuyant sa tête sur son cœur.

Thomas ne bougea pas, comme inconscient. Il respi-

rait difficilement et son regard troublé restait fixé en l'air, au-dessus de la petite tête de sa femme. Son cœur battait vite et faiblement, puis il chancela et, pendant un long moment, un silence effrayant et froid se fit dans sa poitrine.

Anna écoutait en retenant son souffle. Sous son oreille, le battement rapide et inégal recommença.

Thomas, comme s'il eût aperçu seulement à cet instant la proximité de sa femme, se redressa et la repoussa avec impatience.

Anna se rappela tout d'un coup que ce n'était pas la première fois que cela se produisait. Une affreuse clarté se fit dans son âme.

— Ce n'est rien, dit Thomas.

Et il ébaucha un sourire forcé, mais celui-ci se figea sous le regard éploré d'Anna.

— Thomas, mais depuis quand ?

— Depuis longtemps !

— Pour l'amour de Dieu, pourquoi n'en as-tu pas parlé ?

— J'ai cru que cela aussi passerait à Illè. Ouvre la fenêtre. Aujourd'hui, cela ne va pas...

Son visage devint d'une pâleur de cendre, ses yeux demandaient assistance. D'une secousse, il arracha son faux col.

Anna se précipita à travers les pièces :

— Appelez un médecin ! un médecin !...

On entendit dans toute la maison le claquement de la porte que Florian referma derrière lui.

Des heures suivirent et passèrent qui marquèrent les visages de leur empreinte. Thomas était alité. Anna, sur le palier de l'escalier, s'entretint longuement avec le jeune docteur Gardos, fils du vieux professeur.

La voix du médecin était sourde. Ses paroles parvenaient à peine aux oreilles d'Anna. Elles dévastaient pourtant presque tout ce qui l'entourait. N'avait-elle

donc pas encore assez perdu ? N'y aurait-il donc pour elle aucune miséricorde ?

Le docteur Gardos la regarda avec compassion.

— Un miracle peut se produire...

Le coin des yeux d'Anna se releva lentement et son regard semblait indiquer qu'elle voyait des choses terribles ! Elle tressaillit, puis retraversa le couloir d'un pas raide et singulier. Lorsque Thomas, dans un demi-sommeil, chercha sa main, elle se pencha sur lui avec un pauvre sourire brisé.

Le matin se leva lentement et il fallut longtemps avant que la nuit ne revint. Rien n'était changé dans la maison ; seule, la lumière avait ouvert et fermé les yeux.

Thomas était couché, immobile, sur son lit. Anna épiait attentivement chacune de ses respirations et supputait les heures qui s'écoulaient en rapprochant d'une façon menaçante le jour de la remise de la maison.

Elle demanda un délai qu'on lui refusa. Elle fut obligée de suivre le conseil du docteur.

Ce petit appartement vide, dans la maison d'en face... Il n'y a rien d'autre à faire, il faut y emménager. Ils se serraient, ils pourraient y rester quelques jours... Le docteur n'avait-il pas dit tout à fait calmement qu'il ne s'agissait que de peu de temps ?

« Il y a donc tout de même des miracles ! se dit Anna. Oui, il s'agit de peu de temps, et après... tout peut encore se réparer. » Elle respira, et c'est ainsi que s'écoula le dernier jour dans la vieille maison.

La nuit tombait. Les deux garçons, avec la vieille Tini, étaient déjà passés dans l'appartement d'en face. Thomas dormait, Anna et le vieux domestique veillaient près de lui, sans oser se regarder.

Dans le couloir, les fenêtres étaient ouvertes. Près du mur, la pendule à colonnettes faisait entendre son tic tac. C'était tout ce qui restait dans la maison vide, Florian voulant la transporter lui-même dans le nouveau logis.

Anna comptait les battements du balancier. « Dans trois heures ! Dans deux heures !... » Elle se leva sans bruit et glissa le long du couloir, descendit l'escalier. Dans la cour-jardin, au milieu des grands murs enfumés par l'incendie, le vieux châtaignier, le puits manchot, étaient encore debout et l'on pouvait se reposer sur le banc circulaire autour du pommier. Tout y était comme jadis ; le tic tac même de la pendule l'avait suivie jusque-là.

Anna appuya sa tête au tronc de l'arbre et, sans quitter des yeux la fenêtre de Thomas, elle prenait congé de tout ce qui l'entourait.

Tout à coup, pendant ses adieux, elle eut l'impression d'un discours interrompu ; un silence se fit... La pendule s'était tue.

Anna remonta en courant. Elle se souvenait maintenant d'avoir oublié de remonter la pendule, la veille au soir, et le balancier à papillons qu'elle avait toujours connu vivant pendait, inerte, au milieu des menues colonnettes d'albâtre. Avec lassitude, elle passa sa main sur son front. Le petit nain lui-même était-il parti ? Le temps avait-il donc également quitté la maison ?

Elle ouvrit la porte du salon vert. La lueur de la bougie flottait autour d'elle en se balançant. Ses pas retentissaient inégalement parmi les murs nus. Elle s'arrêta devant les hautes portes blanches vitrées. Sur l'une d'elles, on apercevait des encoches superposées. Quand ils étaient enfants, c'était là que leur père mesurait leur croissance, à Christophe et à elle. Elle avança ; avec précaution, elle essayait chacune des poignées. Quelques-unes obéissaient en silence, d'autres grinçaient en résistant. Elle les connaissait toutes... bien souvent, elles avaient dit leur mot dans sa vie. Elle connaissait, dans la maison, la voix de toute chose. Les fenêtres aussi lui parlaient lorsqu'elles s'ouvraient ; la planche du seuil aussi parlait sous ses pas, répétant toujours la même

chose, depuis longtemps, comme le voulait son destin.

Elle longea les murs, passant sa main sur les papiers peints passés, sur le poêle de faïence gris et même sur l'appui des fenêtres. Elle y posa la bougie et regarda tout comme autrefois ; mais la façade de la maison d'en face repoussa son regard.

Une voiture roula dans la rue avec le bruit qu'aurait fait un coup de fouet. Anna se colla contre la paroi et, grâce à ce contact corporel, dans le silence environnant, quelque chose qui, sans doute, avait vécu depuis toujours, obscurément dans son moi inconscient, se manifesta avec certitude. A cet instant, elle sentit qu'elle était liée à la vieille maison condamnée à mort. Les murs sous le crépissage, les poutres, les voûtes, étaient issus de la même force qu'elle-même. Elle faisait corps avec eux comme si elle était sortie des murs, comme si elle n'était qu'une de leur partie mobile, capable de dire à haute voix ce qu'ils souffraient silencieusement.

Dans sa pensée, se mouvaient des vies passées se perpétuant en elle qui avait survécu à tout le monde. De mystérieux souvenirs, dont elle n'avait jamais ressenti la réalité, traversèrent son être. Par elle, la maison des Ulwing se souvenait.

Depuis que la pendule s'était tue, le temps s'était arrêté pour Anna. Elle revint à elle, rappelée par le frémissement douloureux de son propre corps. Toute la maison frémit avec elle. En bas, à la porte, on secoua la sonnette.

Le sang afflua au cœur paralysé d'Anna. Ses genoux fléchirent lorsqu'elle repassa dans les chambres. Elle refermait lentement les portes derrière elle et chaque fois jetait un regard autour d'elle. Près de la porte de la chambre des enfants, un morceau de papier plié gisait sur le sol. Elle le ramassa et le mit avec précaution entre les battants de la porte vitrée, comme elle en

avait l'habitude, pour que celle-ci ne tremblât pas quand des voitures passeraient en bas.

Elle ne se rendit compte de l'inutilité de ce qu'elle venait de faire que lorsque le père eut trouvé sa place et que la porte fut fermée, porte dont le bruit ne réveillerait plus jamais personne. Anna sanglota au milieu des murs, désespérément vides. Les chambres répétèrent ses sanglots, l'une après l'autre, doucement, de plus en plus doucement...

En bas, la porte s'ouvrit. Dans l'escalier, on entendit la voix impérative du docteur Gardos. Deux hommes le suivaient, un brancard sur les épaules. Anna les rencontra dans le couloir. Elle chancela, comme si elle avait reçu un coup dans la poitrine. Puis elle se redressa et doucement éveilla Thomas.

Dans l'aurore matinale, le brancard oscilla à travers la rue, comme porté sur une étroite eau bleuâtre. Sur l'une des rives, la rive habituelle, se trouvait la vieille maison, sur l'autre, la sombre maison inconnue dans laquelle Anna sentait qu'elle n'avait pas de racines.

Elle franchit la porte rapidement, la tête basse. Ses pas n'hésitèrent qu'au milieu de la rue. Brusquement, elle se retourna.

Les deux cariatides se penchèrent en avant. Leurs yeux de pierre se tournèrent droit vers elle d'un air de reproche. Ils semblaient lui poser une question à laquelle il était impossible de répondre.

Dans la serrure, Florian tourna lentement la grande et vieille clef pour la dernière fois, la toute dernière fois !

XX

Tout ce qui entourait les nouveaux locataires du petit appartement leur paraissait morne et hostile.

Dans l'étroit vestibule, le sifflement d'un bec de gaz. Des portes mal soignées se disloquaient et des pièces obscures gardaient le souvenir d'êtres qui ne les avaient pas aimées, de gens qui n'avaient jamais fait que passer.

Une semaine s'écoula. Anna ne quittait plus le chevet de Thomas et ne pouvait se résoudre à regarder par la fenêtre. L'agonie de deux vies, celle de Thomas et celle de la vieille maison, déchirait son âme.

Après une nuit de veille, elle n'y tint plus. Sans bruit, elle s'approcha de la fenêtre et, indécise, elle se pencha pour voir.

Elle eut un soupir de soulagement. Dans la pénombre de l'aube, la vieille maison était encore intacte... Elle remarqua pour la première fois que ses murs jaunis formaient saillie dans l'alignement des maisons et rétrécissaient la rue. Elle observa aussi combien la maison était vétuste, sous son grand toit escarpé qui ombrageait les fenêtres tournées vers elle et tristes comme des yeux devenus aveugles.

Tout en les examinant une à une, elle écoutait ce qui se passait derrière elle. Soudain, il lui sembla que la respiration de Thomas faiblissait. Toute tremblante, elle retourna près de lui...

Et désormais ce furent les seules allées et venues d'Anna. Le chemin n'était pas long et pourtant il englobait toute sa vie.

Quelques jours après, Anna, exténuée de fatigue, s'étant assoupie, un bruit insolite l'arracha à son sommeil. A l'intérieur, tout était silencieux, le bruit venait du dehors. Anna se leva du fauteuil dans lequel elle avait veillé et, sur la pointe des pieds, gagna la fenêtre.

Des ouvriers stationnaient devant la vieille maison. Quelques-uns faisaient tomber d'un chariot des perches goudronnées. La porte cochère était béante comme si elle s'était ouverte pour jeter un cri de mort effroyable. Au grenier, il y avait une brèche parmi les tuiles et des hommes marchaient sur le toit.

Anna se couvrit les yeux. Fallait-il donc qu'elle assistât à cela ? Et elle ne pouvait s'enfuir, il lui faudrait tout voir !

Thomas s'éveilla un instant de son sommeil agité.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Il n'existait pas de mots pour exprimer ce qui se passait et, s'il y en avait eu, Anna n'aurait pu les trouver. Elle revint, muette, auprès du lit et tendit sur son visage, comme elle eût fait d'un voile, son beau sourire d'autrefois. Mais, dans sa précipitation, son changement d'expression avait été trop brusque et le voile se déchira, laissant son visage à découvert.

Thomas lui saisit la main. Il sentait à ce moment toute l'étendue du sacrifice d'Anna. Auparavant, il avait confiance en lui-même ; il croyait qu'il saurait rattacher l'âme de sa femme à ce qu'il aimait. La maladie avait tout brisé dans ses mains et il avait honte ; il souffrait

dans son orgueil d'être la cause du sacrifice incessant d'Anna.

Ses yeux éteints la contemplèrent avec un amour infini. Anna tournait le dos à la lumière et, pendant qu'elle caressait la main de son mari, elle parlait d'Illè, elle faisait des projets...

Le lendemain, un petit sac arriva par la poste. Il contenait du blé, du blé lourd et doré, venant d'Illè. Thomas, songeur, le fit passer lentement entre ses doigts et, tandis que ce symbole de vie — en contraste saisissant — coulait entre ses mains décharnées et exsangues, ses yeux se remplirent de larmes.

Et pendant ces moments, durant ces journées, le visage d'Anna vieillissait sous son sourire usé et décomposé.

En face, le toit avait disparu de sur la vieille maison. Et, entourée d'échafaudages, comme une prisonnière, la façade d'un jaune mourant attendait tristement. Anna imaginait que la maison gémissait sous la grande carcasse de bois et qu'elle comprenait qu'on ne l'avait entourée que pour la tuer.

Les pioches commencèrent leur ouvrage. Les briques descendaient de l'étage dans une glissière en hurlant de douleur. Sur les échafaudages, des manœuvres et des filles slovaques portaient, eux aussi, des briques sur des brancards.

Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, la maison rapetissait. Les travailleurs creusaient des brèches dans les murs et les laissaient s'écrouler, ce qui avançait la besogne.

Ce bruit sourd pénétrait Anna jusqu'au plus profond d'elle-même et chaque fois quelque chose se brisait dans son cœur. Il lui semblait que chaque écroulement lui retirait un peu de sa vie, comme si l'effort des générations s'effondrait dans son âme, ce grand et antique effort par lequel les premiers Ulwing, les disparus, les

inconnus, les obscurs, avaient tous porté des briques à l'entrepreneur pour la construction de la maison.

Elle pensa à son père ; lui, avait encore maintenu les murs debout, et Christophe ? C'est lui qui avait commencé à démolir l'édifice, et maintenant c'était fini.

La brèche grandissait effroyablement dans le mur jaune et, peu à peu, elle s'étendit à toute la façade. On apercevait les anciennes pièces. De la rue, les passants y plongeaient le regard, et il semblait à Anna que des étrangers impudents et curieux violaient le passé secret de sa vie.

Çà et là, le papier vert se cramponnait désespérément aux murs. Dans un coin s'ouvrait un trou rond et noir, d'où l'on avait arraché impitoyablement le tuyau de poêle, le « tunnel aux fées » de Christophe. A d'autres endroits, des morceaux de parquets arrachés pendaient dans le vide et l'on pouvait voir aussi les traînées sombres des cheminées éventrées, comme si quelqu'un eût promené ses gros doigts pleins de suie le long des murs.

De l'autre côté apparaissait la rangée des fenêtres cintrées du couloir. Les arbres se cabraient dans le jardin de la cour et regardaient dans la rue. Puis, un jour, on ne les vit plus. Lorsque le grand chariot les emporta, par la porte largement ouverte, Anna reconnut chacun d'eux, séparément. Un tronc coupé était couché sur le sommet du véhicule et sur lui les éclats des planches du banc circulaire se dressaient.

Tout se précipitait ; déjà, les deux cariatides étaient étendues sur le dos, dans la rue. A la nuit, après le départ des ouvriers, Anna jeta un châle sur ses épaules et descendit en courant. Elle voulait dire adieu aux cariatides. Elle se pencha sur elles et leur observa le visage. La lueur du réverbère qui, jadis, pénétrait dans la « Chambre-Soleil », éclairait les deux statues : elles avaient l'air d'être mortes.

Des pas se rapprochaient. Anna se retira dans l'ancienne embrasure de la porte. Deux hommes descendaient la rue. Le plus âgé s'arrêta. Sa voix lui parvenait nettement.

— C'était là qu'était autrefois la maison de l'entrepreneur Ulwing.

Le plus jeune enjamba avec insouciance la tête d'une des cariatides.

— L'entrepreneur Ulwing, demanda-t-il distraitemment, qui était-ce ?

Soudain, il regarda avec intérêt le mur mutilé.

— Ulwing ? Quelque parent de l'horloger de Bude ?

— Son frère.

— Je n'avais jamais entendu dire qu'il y eût d'autres Ulwing. Sébastien Ulwing, murmura en s'en allant le plus jeune des deux, lui, a bien servi la patrie.

Anna les suivit des yeux. Voilà donc tout ce qui restait du nom des Ulwing ? Le souvenir de leur labeur était-il complètement effacé ? On ne conservait le souvenir que de la mort de l'oncle Sébastien : rien qu'une fable obscure ?

D'autres gens passèrent, des voitures, de la vie, le bruit de la ville.

Anna repartit, vers l'autre rive de la rue, vers la maison étrangère.

Thomas fut très agité cette nuit-là. Il remuait sans cesse et demanda plusieurs fois à Anna si elle était là. Il ne la voyait pas et cependant elle était assise au bord de son lit et lui tenait la main. La jeune femme redressait courageusement la tête, ses yeux étaient sans larmes. Elle ne voulait pas que Thomas lût sa mort sur son visage.

Vers le matin, Anna sentit une faible pression de main.

— Es-tu là ? demanda le malade, j'ai attendu si longtemps que tu viennes !

Le visage de Thomas s'était profondément altéré en quelques secondes. Une ombre s'y étendait et Anna regarda autour d'elle pour voir d'où elle venait. Elle était là et augmentait d'intensité dans les creux des yeux et près de la bouche.

— Je sens que je m'en vais, dit Thomas, ne secoue pas la tête. Je le sais.

La jeune femme ne put répondre, ni retenir ses larmes.

— Pleure, Anna, cela fait du bien, et pardonne-moi si tu le peux. Je ne t'ai pas comprise et c'est pourquoi ta vie a été si pénible près de moi.

Il ferma les yeux et resta longtemps immobile ; seule, sa figure se crispait parfois, comme si quelque chose pleurait en lui. Puis il attira sur son cœur la tête d'Anna.

— Ici... près, tout près... Il était à toi, rien qu'à toi, Anna... Anna... prononça-t-il plusieurs fois d'une voix qui s'éloignait.

Ce fut le mot suprême, comme s'il n'avait voulu emporter que cela avec lui pour suivre la route inconnue et solitaire.

Quand la nuit tomba, Thomas Illeÿ était mort.

Anna veilla entre deux morts : son mari et la vieille maison.

Au matin, quelqu'un entra dans la chambre et elle se sentit entourée de deux bras virils. C'était son fils, le fils de Thomas !

C'est appuyée sur son bras qu'Anna sortit de la maison étrangère, derrière le cercueil de son mari. Le plus jeune, blondin aux yeux bleus, se serrait contre elle et, dans une ferme étreinte, lui tenait fortement la main.

Thomas avait voulu être enterré à Illè. Anna et ses deux fils traversèrent la ville en voiture pour se rendre à la gare.

C'était par une chaude soirée d'été. Les becs de gaz

étaient déjà allumés. Par endroits, les globes électriques pendaient aux fils de fer comme des gouttes d'un bleu argenté incandescent. Magasins éclairés, étalages, grands cafés aux glaces brillantes. La place des Servites, la rue du Grenadier et, à un angle de l'emplacement où se trouvait autrefois le vieux palais Grassalkovitch, une horloge électrique marquait le temps.

La voiture tourna. La foule du soir avançait sur les deux trottoirs en se bousculant. Des omnibus, des voitures, un brouhaha continu, des annonces lumineuses, des hommes, beaucoup d'hommes partout.

Plus loin, un embarras de voitures les arrêta. Les échafaudages des maisons en construction s'appuyaient sur les trottoirs. Une odeur humide de chaux se mêlait à la poussière estivale. Sous les échafaudages se pressaient des formes humaines, les épaules tendues. On entendit des cris. Tout d'un coup, une lance d'arrosage rafraîchit la pierre brûlante en une grande gerbe.

Le sergent de ville à cheval leva sa main gantée de blanc. La circulation s'arrêta un instant, puis le flot humain reprit sa marche.

Le regard d'Anna glissait, vide, sur les enseignes des magasins. Elle n'y retrouvait plus un seul nom connu. Les Jörg, les Münster, les Walter avaient disparu. D'autres noms, d'autres gens... et les Ulwing ?

Une ancienne lanterne pendue à un coin de rue et oubliée là, un vieil arbre resté sur pied dans la rangée des jeunes arbres, une vieille maison désuète, vouée à la mort, craintive au milieu des imposants immeubles modernes... Ceux-là se souvenaient peut-être encore des Ulwing, mais les hommes les avaient oubliés.

La voiture s'arrêta devant la gare. Dans la salle d'attente enfumée, Florian et la vieille Tini étaient assis sur les bagages. Quelque part, on agitait une cloche et une voix criait des noms de lieux inconnus vers lesquels des gens partaient, où ils vivaient.

Anna vit, du perron de la gare, un sombre fourgon qu'on accrochait au train ; cela dura longtemps. Le départ tardait... les gens se hâtaient. Seul, celui qu'on emportait à Illè et qui reposait dans ce fourgon ne se pressait pas !

La cloche sonna de nouveau furieusement. Encore une fois, Anna se pencha par la portière du wagon, et, pourtant, elle ne voulait plus rien voir ; tout était si loin déjà. Son regard épuisé, sans but, s'arrêta pourtant soudain.

Quelqu'un venait vers elle, quelqu'un qui sortait du passé lointain !

Adam Walter s'arrêta devant son compartiment et, silencieusement, se découvrit. Il demeura là encore un moment, après que le train fut parti. Il suivit longtemps des yeux la fumée, sans bouger...

XXI

Au matin, la terre et les arbres se dégagèrent de la sombre nuit...

De temps en temps, les petites maisons des gardes-barrières passaient rapidement devant les vitres, semblables à quelque drap blanc que l'on aurait agité au passage du train. Des barrières passaient comme des bras tendus. Des poteaux télégraphiques, des fils aux reflets d'argent galopaient. Les feuillages étaient agités par le vent de la locomotive et l'ombre de la fumée se répandait en larges ondes sur les champs ensoleillés.

Puis il y eut un choc brusque. Le train s'arrêta.

Depuis longtemps, les gens attendaient à la petite station d'Illè. Taches bleues, jupes bigarrées des paysannes, blouses éblouissantes de blancheur. Les chapeaux ronds des jours de fête furent enlevés avec ensemble comme une volée d'oiseaux noirs.

La population d'Illè se tenait, muette et chapeau bas, devant M^{me} Thomas Illeÿ. Des mains brunes et noueuses se tendirent vers elle et tous, les yeux pleins de

larmes, la contemplèrent comme s'ils l'eussent toujours connue.

— Dieu vous ramène chez nous !...

Un vieux paysan, le visage parcheminé, se courba sur sa main. Ceux qui étaient derrière entourèrent les garçons ; une paysanne caressa le bras du jeune Georges.

— Ma petite âme, comme vous ressemblez à votre père !

Anna jeta autour d'elle un regard perdu. Elle ressentait quelque chose d'étrangement nouveau. Le sol sur lequel elle se tenait était donc la terre d'Illè ; les arbres s'en étaient nourris, les hommes aussi ; ses fils, ainsi que le souvenir de Thomas, s'y rattachaient...

Une voix grave et paysanne prononça lentement :

— Notre bon seigneur est revenu chez lui !

Les gens ouvrirent un chemin devant le cercueil de bronze. Quatre vigoureux gaillards le portèrent sur leurs épaules jusqu'au char et le posèrent sur un lit de branches de chêne, puis ils se mirent tous en marche par derrière. Au carrefour, le char tourna vers la colline où se trouvait la chapelle mortuaire, et la voiture d'Anna s'engagea dans une allée de peupliers.

Anna suivait le char des yeux ; on n'en distinguait pas les roues sous la masse des branchages retombants. Une frondaison vivante et oscillante convoyait le mort. Le feuillage du chêne emportait Thomas Illeÿ, le chêne entier l'accompagnait au cimetière.

La cloche de la chapelle conversait doucement avec le ciel. Les églises des villages voisins firent entendre leur voix les unes après les autres. D'un bout à l'autre du vaste domaine, elles se répétaient que le seigneur d'Illè était revenu.

Les peupliers se tenaient le long de la route, comme jadis les hommes d'arme. La voiture tourna encore, les roues soulevèrent des cailloux et Anna aperçut, parmi

les chênes, le vieux manoir qui l'attendait. Dans la fraîcheur du vestibule récemment blanchi, les pas retentissaient sous les portraits des anciens seigneurs d'Illè.

Anna avançait avec lassitude, puis, tout d'un coup, elle recula avec une sorte de terreur. Comme si la maison eût été préparée pour une fête heureuse, partout il y avait des fleurs. Ses yeux étaient éblouis par leur éclat multicolore et criard. Blessée par les fleurs, elle porta les deux mains à sa poitrine que torturait la douleur longtemps refoulée.

— Pourquoi avoir fait cela ? Pourquoi maintenant ?...

La vieille concierge s'avança, laissant derrière elle la domesticité assemblée.

— C'était sur l'ordre de notre bon maître. C'est lui qui a voulu que nous cueillions toutes les fleurs lorsque notre maîtresse arriverait.

Sur le visage transparent et pâle d'Anna, les coins des yeux et de la bouche se relevèrent en une lente souffrance. On aurait dit qu'elle plongeait son regard dans une mystérieuse profondeur inconnue d'elle jusque-là. Elle voyait dans l'âme de Thomas, maintenant qu'il lui offrait toutes ces fleurs qui n'avaient pas poussé sur la terre d'autrui. Bien que mort, c'est pourtant lui qui les avait données...

Si l'on pouvait se faire entendre par ceux qui sont partis ! Si l'on pouvait leur parler lorsque tout est fini !...

Anna resta seule dans une petite pièce voûtée. Audessus du divan à fleurs multiples, était suspendu le portrait de M^{me} Christine. Le piano et la petite table à ouvrage étaient disposés dans le même ordre que dans la « Chambre-Soleil » de sa vieille maison.

Elle appuya son front contre la grille de la fenêtre et, entourée de ses vieux meubles, elle examina ce monde qui lui était étranger. L'haleine verte du grand

jardin effleura son visage. Les arbres chuchotaient entre eux des choses qu'elle ne comprenait pas.

Anna pensa à l'arbre de la balançoire et, comme si elle le cherchait, son regard fouilla le jardin. Des sons arrivaient jusqu'à elle. Bientôt, elle les entendit nettement. Au delà des arbres, en un bruit calme et lointain, une voix connue lui parlait, la voix du Danube... la destinée des Ulwing. Le passé parlait. C'est tout ce qui lui restait, rien d'autre.

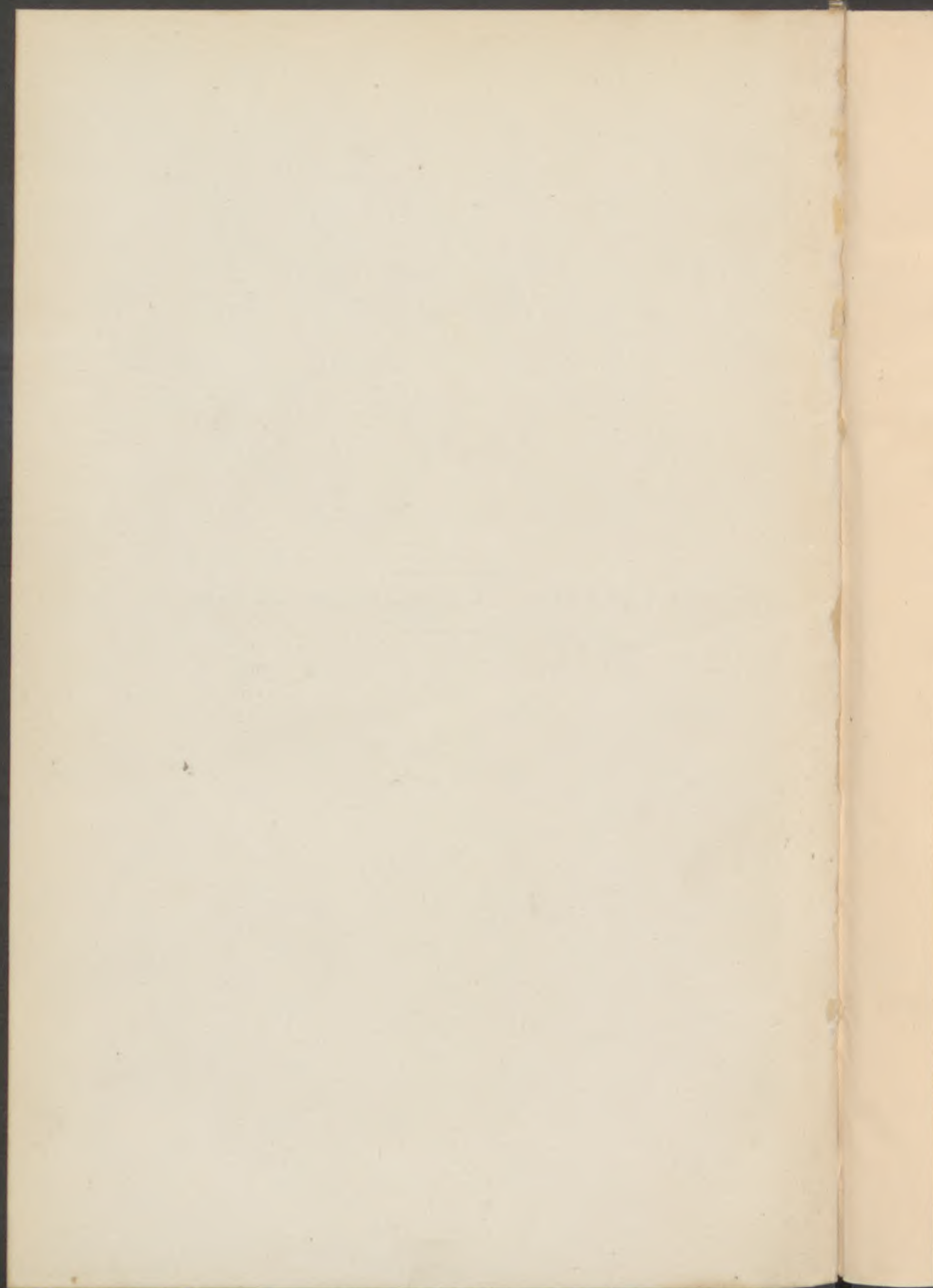
A cet instant, des pas jeunes et vigoureux marchèrent sur les brisées du passé. Sur la route caillouteuse, dans l'ardent soleil de l'été, ses deux beaux fils avançaient.

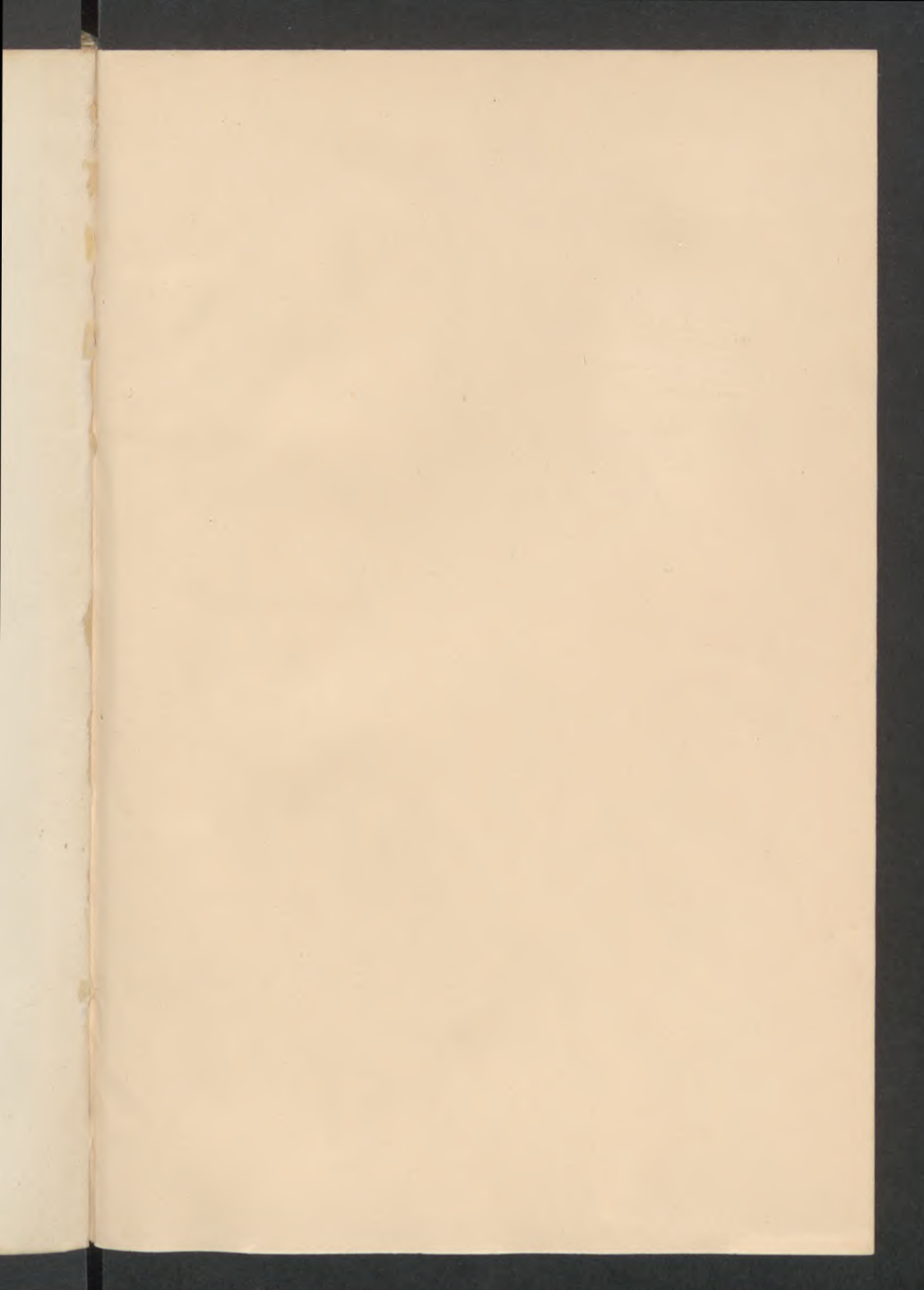
Elle les contempla et, lentement, releva la tête.

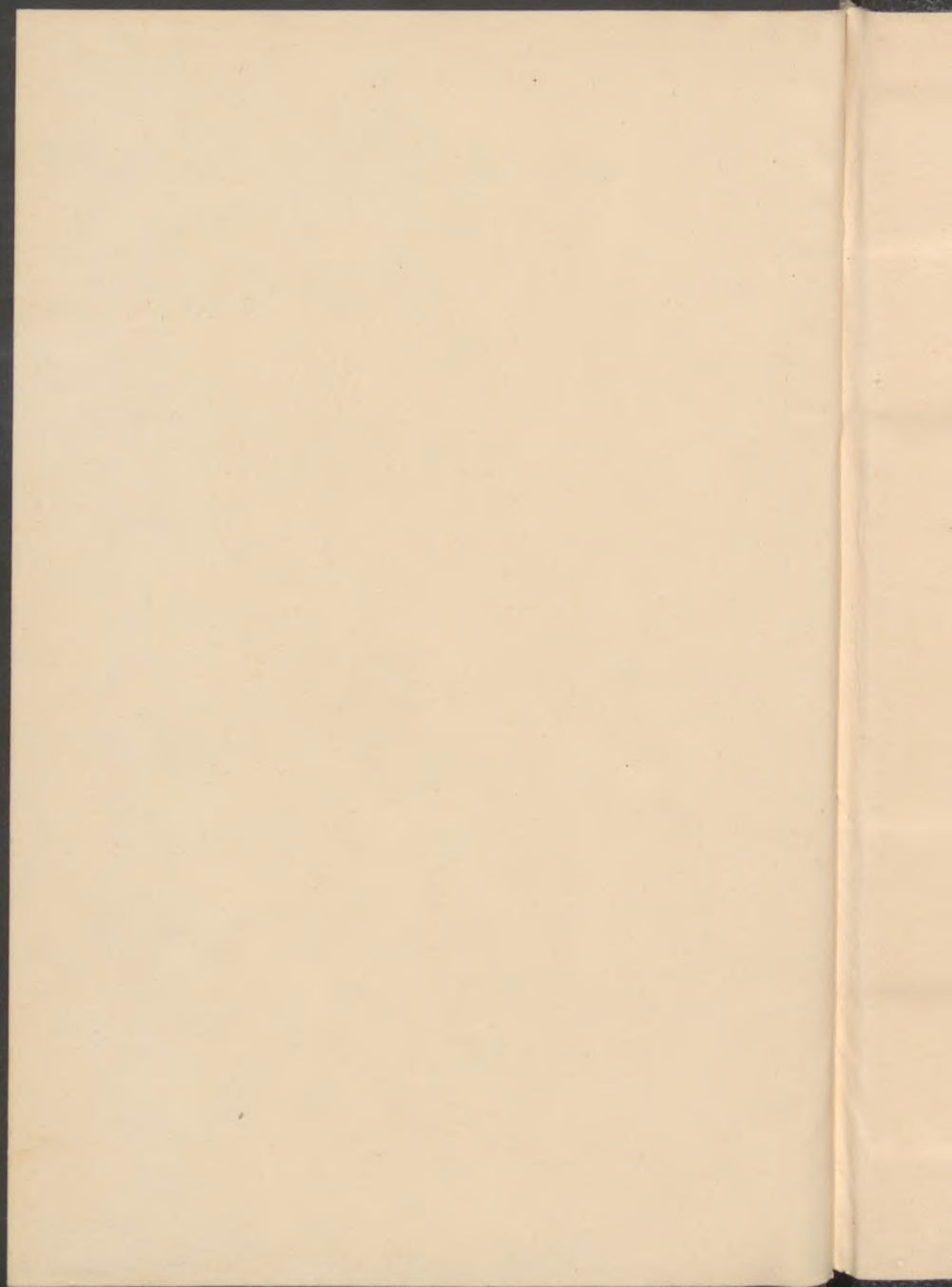
FIN

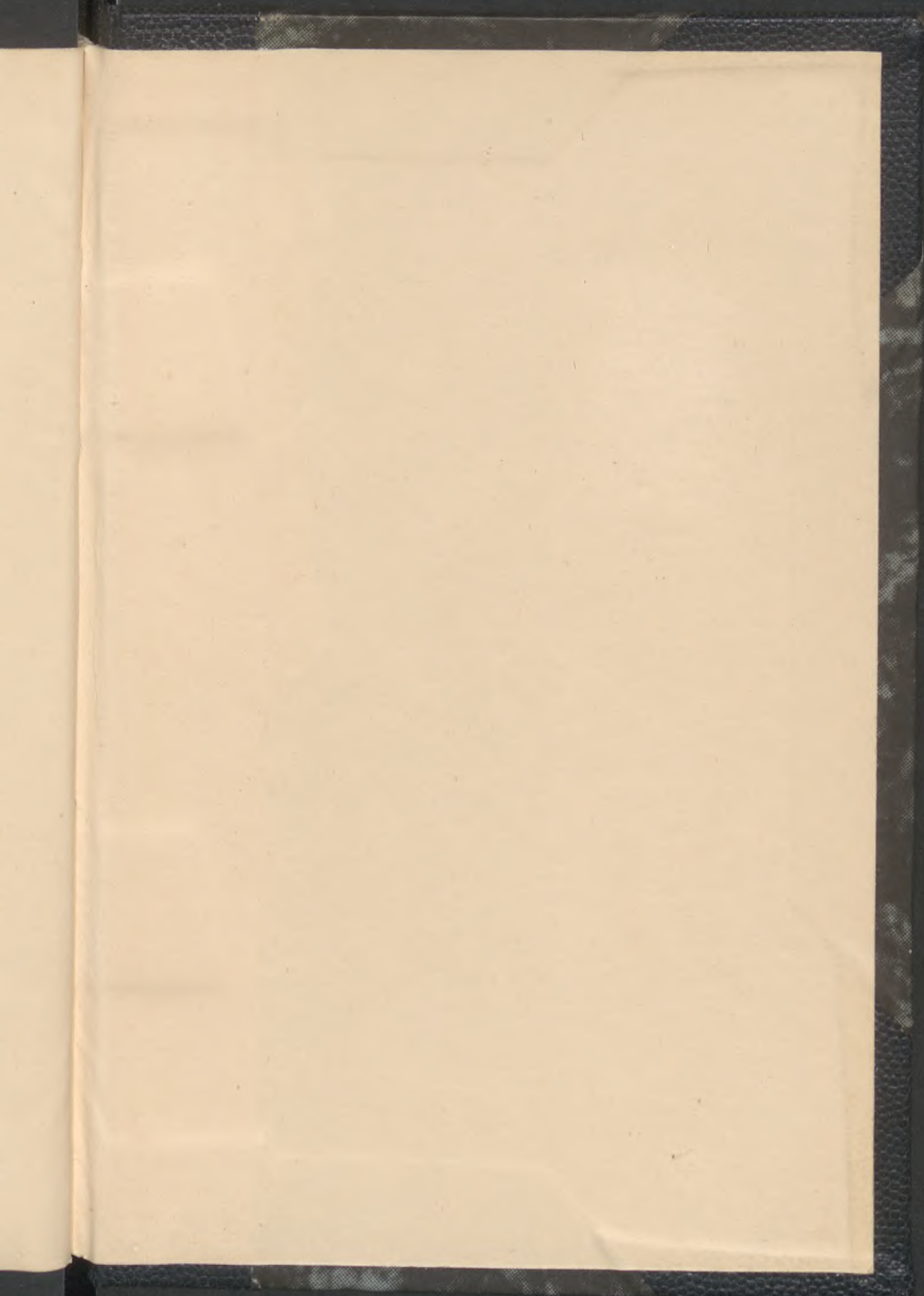


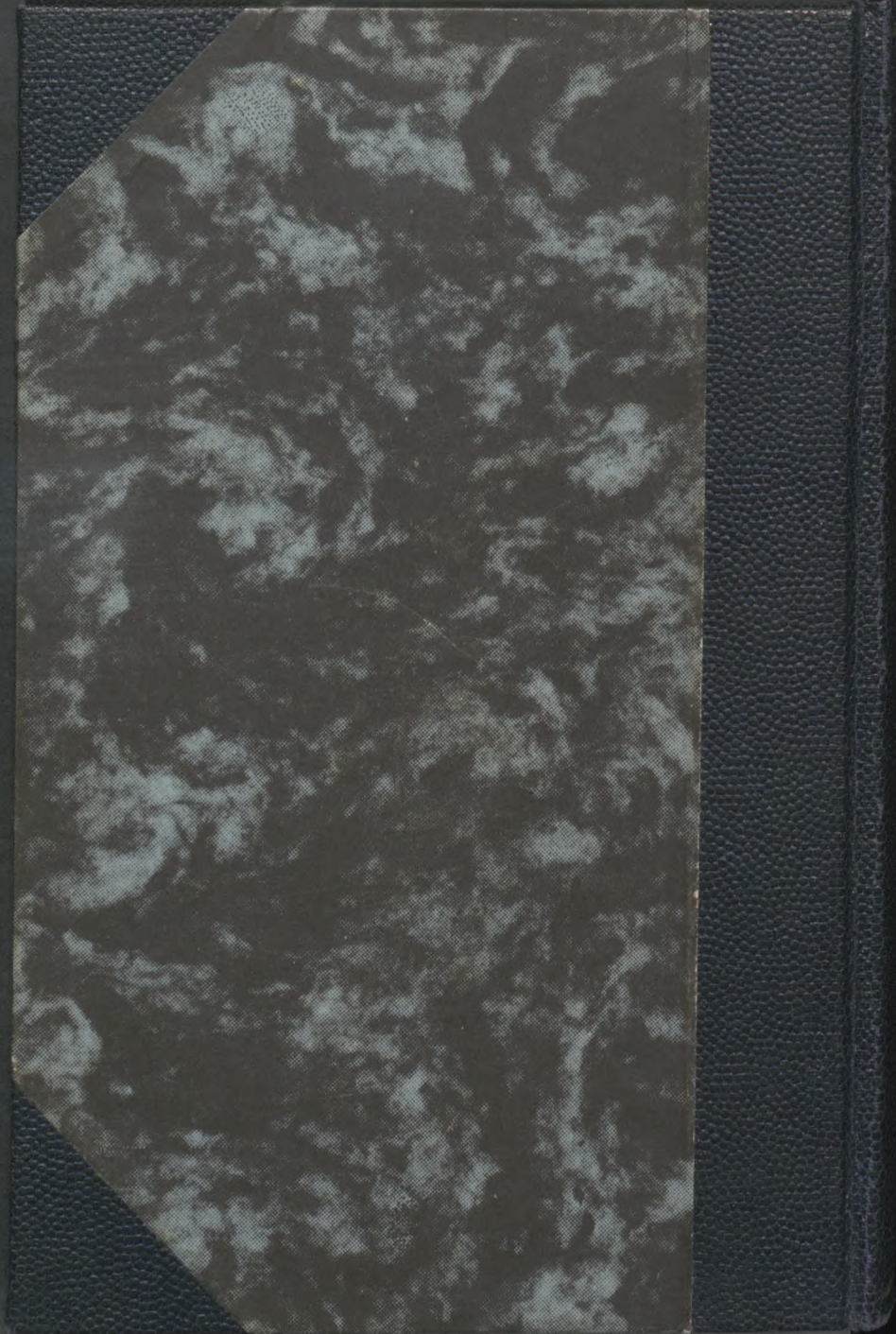
Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 901











146.110

Termoy
LA VIEILLE
MAISON